

LA MARINE DES ANCIENS

LA REVANCHE DES PERSES

PAR LE VICE-AMIRAL JEAN-PIERRE E. JURIEN DE LA GRAVIÈRE
MEMBRE DE L'INSTITUT.

PARIS - 1887.

- CHAPITRE PREMIER** — Le combat de Symé.
- CHAPITRE II** — Le gouvernement des quatre cents.
- CHAPITRE III** — La révolte de la flotte de Samos.
- CHAPITRE IV** — Le combat de Cynosséma.
- CHAPITRE V** — Le combat d'Abydos et le combat de Cyzique.
- CHAPITRE VI** — Le rappel d'Alcibiade.
- CHAPITRE VII** — Le combat de Notium et la disgrâce d'Alcibiade.
- CHAPITRE VIII** — La prise de Méthymne et le combat de Mitylène.
- CHAPITRE IX** — La bataille des Arginuses.
- CHAPITRE X** — Le jugement des stratèges.
- CHAPITRE XI** — La bataille d'Ægos-Potamos.
- CHAPITRE XII** — Le massacre des prisonniers.
- CHAPITRE XIII** — Les derniers jours de la marine grecque.
- CHAPITRE XIV** — Un mot sur le passé et un programme pour l'avenir.

CHAPITRE PREMIER. — LE COMBAT DE SYMÉ.

Entre la fin du règne de Louis XIV et notre orageuse époque, on compte aujourd'hui cent soixante-quatre ans ; Marathon et Chéronée sont à peine séparés par un siècle et demi d'intervalle. De Marathon à Chéronée, vous ne trouverez ni une bataille de Marengo, ni une victoire d'Austerlitz ; Issus et Arbèles appartiennent au règne d'Alexandre. C'est une heure triste et grave que celle où les peuples s'en vont. Il est, nous ne le savons que trop, dans la destinée de toute chose humaine de finir ; mais il semble que le sort devrait au moins de nobles funérailles à ces nations privilégiées auxquelles il fut donné d'être tout à la fois l'emblème de l'héroïsme et le flambeau de l'univers. Cette faveur dernière d'une belle mort ne fut pas accordée à la Grèce ; les dieux l'avaient condamnée d'avance à se dissoudre dans de misérables querelles intérieures. La guerre du Péloponnèse, cette source de tout le mal, ce fléau déchaîné par Corcyre et plus encore peut-être par Corinthe, ne se termina pas avec l'expédition de Sicile ; elle alla se poursuivre sur les côtes de l'Ionie et sûr celles de l'Hellespont. Ce fut là que les généraux de Sparte apprirent à tendre leur casque à l'obole des satrapes, à vaincre au profit de Tissapherne ou de Pharnabaze. Quand ils eurent dévoré en silence ces longues humiliations qui ne révoltaient plus que quelques âmes généreuses, quelques cœurs attardés dans un siècle corrompu, Philippe de Macédoine pouvait apparaître sans crainte. Le fruit était mûr. Athènes eut cependant, de l'année 413 avant Jésus-Christ à l'année 407, un retour inattendu de fortune. Ce retour coïncide avec l'époque du retour d'Alcibiade. N'allons pas pour cela exagérer l'importance du concours apporté à sa patrie par le transfuge repentant ! Les premières victoires qui rétablirent un instant la fortune d'Athènes furent gagnées contre Alcibiade ou du moins contre ses alliés ; les autres furent, pour la plupart, gagnées en son absence. N'importe ! sans Alcibiade, sans son activité, sans sa vive et audacieuse impulsion, les Athéniens n'auraient jamais su tirer un parti suffisant de leurs succès. Il n'est donc que strictement juste d'en faire remonter l'honneur à l'homme qui, d'autre part, a peu de droits à nos sympathies.

L'*escadre invisible* de l'amiral Allemand est restée célèbre. On se rappelle qu'au moment où l'empereur Napoléon préparait mystérieusement en 1804 la concentration de ses forces navales dans la Manche, l'amiral Allemand reçut l'ordre d'arrêter tous les navires neutres qu'il rencontrerait sur sa route. L'an 413 avant notre ère, quelques mois à peine après le grand désastre de Sicile, quand la Grèce tout entière était en fermentation, une autre escadre invisible s'avancait avec les mêmes précautions vers les côtes de l'Ionie : Dès que cette escadre eut touché le continent asiatique, elle relâcha les bâtiments interceptés. Son but était atteint : elle venait de débarquer Alcibiade dans les États du roi des Perses. Nous avons vu les Anglais, en paix avec l'empereur de Chine, faire la guerre au vice-roi de Canton ; réconciliés avec le vice-roi, rouvrir les hostilités contre le gouverneur du Che-kiang. Le Céleste Empire formait alors un ensemble de provinces qu'on pouvait aisément confondre avec une série de royaumes juxtaposés. La monarchie des Perses admettait dans l'organisation de ses satrapies une indépendance tout à fait analogue. Le roi Darius II, le successeur d'Artaxerxès Longue-Main, n'eût probablement pas songé à profiter des événements survenus en Sicile ; ceux de ses satrapes qui avaient à gouverner des provinces maritimes trouvèrent l'occasion singulièrement propice pour

recouvrer la faculté de taxer à leur gré les villes du littoral. Le roi leur réclamait sans cesse le paiement des tributs arriérés ; les Athéniens les tenaient à l'écart des opulentes cités qu'Athènes avait prises sous sa protection ; le moment était venu de tenter quelque chose pour se soustraire à un joug aussi humiliant que ruineux. Par elle-même, la Perse, malgré l'importance que conservait encore la marine phénicienne, ne pouvait rien ; les victoires de Cimon avaient trop bien assuré l'ascendant d'Athènes. Mais tout le Péloponnèse était en armes, et tout le Péloponnèse, à cette heure, construisait des vaisseaux ; Sparte allait bientôt avoir à ses ordres cent navires de guerre. Sauvée par Sparte, Syracuse, à son tour, lui envoyait sa flotte pour achever l'anéantissement de l'ennemi commun. La Perse et le Péloponnèse pouvaient donc à merveille se compléter : le Péloponnèse en fournissant des vaisseaux ; la Perse en fournissant des subsides. C'était là ce qu'avait pressenti avec la perspicacité de sa haine le dangereux transfuge accueilli par Lacédémone.

Deux des satrapes de Darius étaient particulièrement intéressés à se procurer le concours de la flotte lacédémonienne : le satrape qui gouvernait l'Ionie et celui qui commandait sur les bords de l'Hellespont, — Tissapherne et Pharnabaze. — Tissapherne reçut le premier la visite d'Alcibiade. Le perfide savait bien où devaient porter ses coups pour atteindre sa patrie au cœur. Il fallait d'abord lui enlever les îles qui bordent la côte ionienne ; on s'attaquerait ensuite à Byzance et aux villes de la Chersonèse. Avec Alcibiade s'était embarqué dans le golfe d'Égine un délégué de Sparte, Chalcidéus ; un traité fut bientôt conclu. S'il ne l'eût pas été par Tissapherne, il l'aurait été par Pharnabaze, car les deux satrapes se disputaient l'honneur et l'avantage de prendre des Grecs à leur solde. Tissapherne promit de payer quatre-vingt-dix centimes par homme et par jour. Alcibiade et Chalcidéus se mirent sur-le-champ à l'œuvre pour soulever Chio et pour insurger Milet.

L'empereur Napoléon, revenu de Russie, eut encore la puissance de faire sortir pour ainsi dire de terre une armée de six cent mille hommes. Athènes ne mit pas moins d'activité à réparer ses pertes. Une nouvelle flotte ne tarda pas à descendre des chantiers du Pirée. Les géants ne tombent pas sous une seule blessure. Il fallut deux ans à l'Europe pour terrasser Napoléon Ier ; Athènes, pendant huit années, tint le Péloponnèse et la Perse en échec. Elle avait trouvé dans les eaux ioniennes une inappréciable alliée. Haine invétérée de Sparte, amour farouche de la démocratie, tout se rencontrait à Samos pour faire de cette île si riche en guerriers et en ports l'avant-garde d'Athènes, la surveillante jalouse des cités infidèles. Ce fut de Samos que partirent à bord de cinquante-deux vaisseaux, pour aller débarquer sur le territoire milésien, mille hoplites d'Athènes, quinze cents d'Argos, mille autres fournis par les villes tributaires. Conduits par Chalcidéus et par Alcibiade, soutenus par la présence de Tissapherne, les habitants de Milet se crurent de force à tenter une sortie. Ils furent complètement battus, refoulés dans leur ville. et investis le jour même par les forcés athéniennes. Chalcidéus, le négociateur de Sparte, avait bravement payé de sa personne ; il trouva la mort dans cet engagement. Quant au fils de Clinias, son rôle n'était pas fini. Échappé sain et sauf du combat, il courut à cheval jusqu'aux bords du golfe qui s'ouvre entre Halicarnasse et Milet, juste en face de Pathmos, de Léros et de Calymnos. Là venaient de mouiller vingt vaisseaux de Syracuse, deux de Sélinonte, trente-trois du Péloponnèse. Théramène de Lacédémone amenait cette escadre au nouveau commandant en chef des forces alliées, au navarque Astyochos. Dès le point du jour, la flotté combinée cinglait vers Milet. Théramène s'était flatté de surprendre les Athéniens

; il fut cruellement déçu. Un avis venu de l'île Léros avaient mis les généraux d'Athènes, Phrynico, Onomaclès et Scironidès, sur leurs gardes. En un instant, l'armée, les blessés, le matériel de siège, furent embarqués, le butin abandonné sur la plage et les vaisseaux dirigés à toutes rames sur Samos. Si l'amiral Persano eût montré à Lissa autant de diligence, il n'eût pas été réduit à combattre Tegethof dans les conditions défavorables qu'il accepta. Pouvait-il, en cette occasion, imiter l'exemple que lui donnait, en l'an 413 avant Jésus-Christ, Phrynico ? Pour mettre des troupes à terre, pour les reprendre à bord, nous sommes bien loin de disposer des moyens rapides et sûrs que possédaient les anciens. Ne m'a-t-il pas fallu à moi-même, dans la seconde année de l'expédition du Mexique, près d'un mois pour embarquer un seul bataillon groupé près de l'embouchure de la rivière de Tampico ? Théramène avait manqué l'occasion de surprendre une flotte athénienne ; il saisit avidement celle qui s'offrait à lui de gagner les bonnes grâces de Tissapherne. Le satrape avait dans la ville de Iasos, sur la côte de Carie, un ennemi personnel ; il fit appel au zèle des Lacédémoniens. Les Lacédémoniens s'emparèrent de la place désignée à leurs coups et l'abandonnèrent aux vengeances du gouverneur de l'Asie maritime. La revanche des Perses commençait. Pour payer le service qui lui était rendu, Tissapherne apporta de l'or. Tous les navires alliés reçurent un mois de solde.

Tissapherne avait désormais sa flotte ; Pharnabaze, à son tour, voulut avoir la sienne. Les Péloponnésiens lui promirent vingt-sept vaisseaux, et Antisthène de Sparte reçut l'ordre de les lui conduire. La mission était plus facile à donner qu'à remplir ; Athènes gardait avec soin les avenues de l'Hellespont. Trente-cinq vaisseaux, commandés par Charminos, Strombichidès et Euctémon, cinglaient en ce moment même vers Chio ; soixante-quatorze autres, maîtres de la mer, faisaient de Samos des courses sur le territoire de Milet. La flotte d'Antisthène partit du cap Malée, entra dans Milo et y trouva dix vaisseaux athéniens. De ces dix vaisseaux, trois, abandonnés par leurs équipages, tombèrent en son pouvoir ; les autres réussirent à lui échapper et firent route vers Samos. C'était là un fâcheux contretemps pour Antisthène. La flotte athénienne allait être avisée de son départ : comment parviendrait-il à lui dérober ses mouvements ? Antisthène suivit l'exemple d'Alcidas ; il brava les hasards de la grande navigation. Ses vingt-sept vaisseaux firent voile pour la Crète, y rencontrèrent l'obstacle presque insurmontable alors des vents étésiens, et, après bien des péripéties, finirent par arriver à Cannes en Asie. Cannes n'était guère sur le chemin de l'Hellespont, mais Cannes était peu éloignée de Milet, et à Milet se trouvait rassemblée la flotte d'Astyochos. Antisthène demanda qu'on vînt l'escorter ; Astyochos ne pouvait se refuser à ce légitime désir. Il prit sur-le-champ la route de Cannes, à la façon antique, par étapes. Sa flotte passa donc de Milet à Cos et de Cos à Cnide.

Si vous avez jamais relâché au cap Crio, vous y aurez contemplé avec admiration les débris de ce port où s'arrêtait, indécis dans sa marche, vers les premiers jours du printemps de l'année 412 avant notre ère, le navarque Astyochos. Ce ne sont que fûts de colonnes, architraves de marbre, blocs énormes tirés de carrières inconnues. Le roi Louis Philippe songea, en 1832, à faire servir ces décombres délaissés aux embellissements du palais de Versailles. Le vaisseau *la Ville de Marseille* et le transport *le Rhône* vinrent jeter l'ancre sur cette rade, qui pour la première fois sans doute abritait de pareils colosses. Le butin fut maigre, non que le marbre manquât ; mais nous nous trouvâmes inhabiles à soulever et à emmagasiner de pareils débris. Les masses que les anciens se faisaient un jeu de remuer ont toujours embarrassé la mécanique dégénérée de nos ingénieurs.

La ville de Cnide, à en juger seulement par ses ruines, devait être une place importante. Toute la côte d'Asie, au temps d'Astyochos et de Tissapherne, était couverte de semblables cités. On s'explique aisément les immenses richesses qu'en devait tirer Athènes. L'Ionie maritime était pour elle ce que sont aujourd'hui les Indes orientales pour les Anglais.

Astyochos n'était pas le seul à chercher la flotte d'Antisthène ; Charminos, averti par les vaisseaux qui s'étaient enfuis de Milo, espérait bien aussi en avoir des nouvelles. Il s'était, à cet effet, établi en croisière avec vingt vaisseaux dans les parages de Symé, de Chalcé et de Rhodes. C'est dans ces mêmes eaux que croisait, en 1834, la flotte égyptienne, quand elle bloquait les Turcs réfugiés au fond de la vaste baie de Marmorice. Antisthène n'avait pas jeté l'ancre à Marmorice ; il était mouillé dans une baie voisine, à l'angle d'un de ces coudes que forme la rade étroite et sinueuse de Karagatch. Que sont devenues les ruines de Cannes ? Ont-elles été couvertes par la végétation odorante d'où j'ai vu, deux mille deux cent quarante-six ans après l'époque où vivait Antisthène, des marchands syriens occupés à extraire un baume mystérieux que mon ignorante appelait du benjoin ? Caunes ou une autre ville doit sommeiller sous ce bois touffu. Il est impossible, en effet, que les bords d'une semblable rade n'aient pas tenté quelque colonie. Sur cette côte, du reste, on peut fouiller partout ; les cadavres des nations et des villes y abondent.

Revenons aux opérations navales qui, pour le présent, nous occupent. Trois escadres mutuellement ignorantes de leur position se trouvaient réunies sur la côte de Lycie : l'escadre d'Astyochos à Cnide, l'escadre d'Antisthène à Cannes, l'escadre de Charminos à Symé. Astyochos fut le premier qui obtint quelques renseignements sur la situation de l'ennemi. Il partit de Cnide au milieu de la nuit et courut vers Symé, plein de confiance et d'espoir, se croyant certain de surprendre Charminos, si Charminos n'avait pas quitté son mouillage ; de l'envelopper, si la flotte athénienne avait pris la mer. Pour mettre à exécution ce projet, la première condition était de garder sa propre flotte tout entière sous la main. La pluie et la brume séparèrent les vaisseaux d'Astyochos ; la moitié au moins de la flotte du Péloponnèse se trouva égarée dans les ténèbres. Apprenez à naviguer et à manœuvrer de nuit ; la navigation et la manœuvre de jour ne sont rien ; les escadres les plus novices, les moins, exercées, s'en tirent. L'obscurité n'est faite que pour les forts ; l'amiral Saumarez répara son échec d'Algésiras en se jetant au milieu de nos vaisseaux par une nuit noire. L'aile gauche d'Astyochos était déjà en vue des Athéniens que l'aile droite et le centre erraient encore perdus dans le brouillard autour de l'île Symé. Charminos, lui, ne songeait qu'à la flotte de Caunes. Il aperçoit des vaisseaux ; ce sont sans nul doute les vaisseaux que depuis plusieurs jours il guette ! Ce général qu'on venait attaquer se croit en présence d'une aubaine. Excellente condition pour combattre ! Les Athéniens s'élancent à la rencontre d'Astyochos avec toute l'ardeur qu'ils s'étaient promis d'apporter à la poursuite d'Antisthène. Trois trières du Péloponnèse sont coulées ; plusieurs autres subissent de graves avaries. Charminos les suit dans leur retraite et déploie son escadre sur un vaste espace ; aucun de ces vaisseaux qui fuient ne doit échapper à ses filets. Mais ce ne sont pas des fuyards qui émergent cette fois de la longue bande de brume ; c'est toute une division, massée, formée en ligne ; c'est la seconde portion de la flotte d'Astyochos. Les vaisseaux poursuivis se rallient derrière ce rempart. Arrêtez-vous. Athéniens ! Repliez-vous en toute hâte ! Vous n'avez pas intercepté l'escadre de Caunes, vous êtes tombés au milieu de la flotte de Milet. Qu'il fait bon d'être agile en pareille occurrence ! Une escadre moins leste eût été

enveloppée ; Charminos en est quitte pour la perte de six vaisseaux ; le reste de son escadre a gagné sans encombre la rade d'Halicarnasse. Les Péloponnésiens retournent à Cnide ; les vaisseaux d'Antisthène, sachant la mer libre, s'empressent de venir les y joindre.

Un combat dans la brume ! Les modernes aussi en ont livré, et celui que Villeneuve avec ses vingt vaisseaux eut à soutenir, à la hauteur du cap. Finistère, contre les quinze vaisseaux de Calder en garda justement le nom de combat des Quinze-Vingts. Ces sortes d'actions sont rarement des affaires décisives ; le triomphe des Péloponnésiens leur donnait à peine le droit qu'ils s'arrogèrent d'élever un trophée sur l'île de Symé. C'était cependant quelque chose pour une flotte du Péloponnèse d'avoir pu combattre au large et de n'avoir pas essuyé une défaite. L'empereur Napoléon eût félicité Astyochos, puisqu'il félicita Villeneuve. Il faut tenir en effet grand compte du moindre avantage qui peut donner du cœur à des soldats habitués à être vaincus. Regarder alors de trop près à la supériorité du nombre, marchander ses louanges, discuter les heureux hasards qui ont pu entraîner la victoire, n'est pas seulement une coupable injustice, c'est aussi la plus insigne des maladroitures. Astyochos était donc un vainqueur. Au profit de qui avait-il vaincu ? On éprouve une certaine honte à le dire : ce Spartiate avait vaincu au profit des Perses. Maître de la mer, dominant toute la côte de Lycie, grâce à la flotte vraiment considérable qu'il devait au zèle de Syracuse, à l'activité de Corinthe, de Sicyone, de Mégare, de Trézène, d'Épidaure et d'Hermione, aux efforts redoublés des Béotiens, des Phocéens, des Locriens, des habitants de l'Arcadie et de l'isthme de Pallène, Astyochos n'avait rien eu de plus pressé que de s'aboucher de nouveau avec Tissapherne. Croit-on qu'il son fiât alors à mettre son concours à un plus haut prix, qu'il voulût revenir sur les concessions arrachées parla nécessité et par les odieux conseils d'Alcibiade à Chalcidées ? Non ! Astyochos attendait Tissapherne à Cnide pour reconnaître par un traité solennel [les droits de Darius à la possession de tous les pays précédemment soumis à la monarchie des Perses](#).

On a vu des négociateurs sacrifier d'importantes portions de territoire par une simple erreur géographique ; il ne s'est jamais rencontré de diplomate de la force d'Astyochos. Mesurait-il bien, ce général naïf, la portée de l'engagement qu'au nom de son pays il venait de souscrire ? Se rendait-il seulement compte des résultats immédiats que cette imprudente convention pouvait avoir ? Quoi ! les villes ioniennes allaient retourner sous le joug ! Les îles, la Thessalie, la Locride, la Grèce continentale jusqu'aux frontières de la Béotie, redevaient le domaine des satrapes ! Et c'était Lacédémone qui souscrivait à ces conditions ; c'était Lacédémone qui se chargeait d'imposer aux Grecs la domination médique ! Poussé jusqu'à ces limites, l'aveuglement côtoyait de bien près la trahison. Sur de moindres soupçons, Sparte avait jadis fait périr Pausanias. Moins rigoureuse cette fois, moins austère surtout, elle se contenta de désavouer Astyochos. Onze commissaires furent investis du soin de réviser le traité de Cnide. Lichas, fils d'Arcésilas, parlant au nom de ces onze délégués, n'hésita pas un instant à déclarer [qu'Astyochos avait outrepassé son mandat](#). Sparte était prête à discuter toute proposition raisonnable ; si l'on prétendait lui imposer des conditions humiliantes pour la Grèce, [elle n'avait plus besoin de subsides](#). Au moment où il croyait toucher au succès, Tissapherne venait de se heurter à la vieille rudesse spartiate.

CHAPITRE II. — LE GOUVERNEMENT DES QUATRE CENTS.

Il restait par bonheur au satrape un précieux conseiller. Pourquoi vous inquiéter, lui disait Alcibiade, des déclarations de Lichas ? Achetez les triérarques, corrompez les généraux ! Cela vaudra mieux pour vous que tous les traités. La flotte du Péloponnèse vous obéira quand ses chefs vous seront acquis. On vous demande le concours de la flotte phénicienne ? Répondez que cette flotte est déjà en route ; gardez-vous bien de là faire venir ; l'intérêt de la Perse n'est pas de mettre les Lacédémoniens en mesure de terminer par un coup de vigueur une guerre commencée il y a dix-neuf ans. La Perse trouvera plus de profit à faire traîner les hostilités en longueur. On insiste pour obtenir de vous une drachme de solde journalière par homme ; faites observer que les Athéniens n'accordent la plupart du temps que la moitié de cette paye, — trois oboles ; — à leurs rameurs. Pendant que vous retiendrez les Péloponnésiens inactifs par ces vains débats et par ces stériles promesses, Athènes reprendra peu à peu des forces. Les deux marines se balanceront alors, s'useront l'une par l'autre, et vous deviendrez, sans avoir exposé la flotte phénicienne, l'arbitre souverain de cette longue querelle.

Quel était donc le but que poursuivait Alcibiade ? Voulait-il réellement livrer la Grèce épuisée à Darius ? Le fils de Clinias connaissait trop bien sa patrie pour s'imaginer qu'il la pût, dès cette heure conduire à un tel degré d'abaissement. Ce qu'il se proposait, c'était uniquement d'affermir par l'apparente bonne foi de ses conseils, disons mieux, par l'exagération de son médisme, le crédit dont il se vantait de jouir auprès de Tissapherne. L'ami du satrape se ferait aisément courtiser par les deux partis. Alcibiade était passé maître en fait d'intrigues ; jamais cependant on ne l'avait encore vu ourdir trame aussi compliquée. Il s'agissait cette fois de tromper tout le monde. Après s'être insinué dans la confiance de Tissapherne en affectant de lui sacrifier les Grecs, il fallait persuader aux Grecs que Tissapherne aiderait de ses subsides ceux qui prendraient fait et cause pour Alcibiade. L'événement ne tarda pas à prouver que l'audacieux proscrit ne présumait pas trop de la crédulité de ses compatriotes. Ce fut d'abord une sourde rumeur qui parcourut les rangs de l'armée de Samos. Tissapherne, disait-on, n'inclinait pas plus vers Lacédémone que vers Athènes ; mais-il s'était pris d'une vive amitié pour le fils de Clinias, et, tant qu'Alcibiade ne serait pas relevé du bannissement qui l'avait frappé, on pouvait renoncer à l'espoir de détacher le vice-roi de la cause qui lui devait déjà ses premiers triomphes. Alcibiade rendu à sa patrie, tout changeait. Tissapherne abandonnait ces grossiers Spartiates, qui, d'une main, recevaient son or et repoussaient, de l'autre, ses traités ; il se tournait, par esprit de vengeance, vers Athènes, soldait libéralement la flotte, et ne demandait en retour que l'abolition de la démocratie et l'établissement d'un pouvoir résolu à maintenir d'amicales relations avec la Perse. Que ces ouvertures aient trouvé un facile accès auprès des chefs, de l'armée athénienne, il n'y a pas lieu de s'en étonner Alcibiade promettait aux triérarques, aux pilotes, de gouverner avec l'aristocratie et de tenir désormais en bride cette odieuse lie du peuple qui l'avait chassé. Ce qui pourrait davantage surprendre, c'est de voir la foule accepter avec complaisance un projet qui ne tendait à rien moins qu'à lui ravir ses droits politiques. Les droits politiques avaient sans doute leur prix pour les rameurs athéniens, mais la *solde du roi*, la

double solde, qu'on faisait briller à leurs yeux, possédait un charme devant lequel s'évanouissaient peu à peu leurs derniers scrupules.

Tissapherne n'était pas dans le secret. A quoi eût servi de lui communiquer des desseins pour l'exécution desquels-on ne se proposait pas de réclamer son concours ? Savait-on s'il lui conviendrait de favoriser un mouvement destiné à concentrer la puissance d'Athènes dans une main ambitieuse et habile ? La seule chose essentielle était de ne pas laisser les Grecs mettre en doute la haute influence dont on se targuait. Pour cela, il suffisait de vivre ostensiblement dans la familiarité du satrape, de se faire admettre à sa table, de pénétrer à toute heure sous sa tente. Cette intimité, Alcibiade l'avait depuis longtemps conquise ; il s'en faisait- une arme aujourd'hui contre les citoyens qui voulaient prolonger son exil. Laisser rentrer dans la cité sainte le violateur des lois, le profanateur des mystères t A la seule pensée d'un si grand sacrilège, les prêtres de Cérès se répandaient en imprécations'. Mais, répliquaient les partisans du puissant banni, pouvez-vous indiquer un autre moyen de sauver la république ? D'où vient la prépondérance assurée désormais. à la flotte du Péloponnèse ? Des subsides du roi. Déposez donc des haines impolitiques ; rappelez Alcibiade, puisque Alcibiade seul en ce moment est capable de faire passer de votre côté l'alliance qui constitué la force de vos ennemis. Il faudra peut-être changer pour quelque temps la forme du gouvernement, abandonner l'exercice du pouvoir à un petit nombre de citoyens, afin d'inspirer plus de confiance au roi. Nous ne tarderons pas à revenir à nos institutions premières ; le sacrifice ne sera que passager, et qui pourrait hésiter à le subir, lorsqu'il est démontré qu'en dehors de cette ligne de conduite il n'est pas pour l'État menacé de salut ? Parler d'oligarchie au peuple d'Athènes, c'était montrer une singulière audace ; le peuple cependant ne s'indigna pas. Il est des heures d'accablement moral où les nations peuvent tout entendre. On osa décider que le chef apparent de cette intrigue ; Pisandre, partirait avec dix collègues, pour séduire Tissapherne et ramener, s'il réussissait, Alcibiade.

Tissapherne n'avait qu'une idée : obtenir l'abandon de l'Ionie et des îles adjacentes. Les Lacédémoniens refusaient d'y souscrire ; ce fut la première exigence que rencontrèrent les Athéniens. Sur ce point délicat, Pisandre et les dix commissaires qu'on lui avait adjoints ne se révoltèrent pas encore ; lorsqu'à la troisième conférence Alcibiade réclama pour le roi le droit d'expédier ses vaisseaux dans les ports de la Grèce et de les y faire accueillir en alliés, le piège parut trop grossier, l'indignation d'Athènes trop probable ; les pourparlers se rompirent, et Tissapherne se montra plus disposé que jamais à rendre sa faveur et ses subsides aux Lacédémoniens. Alcibiade avait été l'âme de ces négociations ; la crainte d'indisposer Tissapherne l'arrêta en chemin. Il dut, quelle que fût sa pensée secrète, se montrer plus soucieux des intérêts des Perses que de la dignité, de la sécurité même de sa patrie. Le parti oligarchique résolut alors de se passer de son concours. L'homme nécessaire devint, à l'instant, l'homme fatal. Était-ce bien sur un pareil personnage que l'élite de la population devait s'appuyer ? Un noble mouvement de fierté nationale sembla transporter ces Grecs qui n'étaient pas encore les Grecs du Bas-Empire ; l'insolence de l'étranger les rendit à eux-mêmes. Que le roi de Perse garde son or, les conjurés prendront sur leur propre fortune l'argent dont on a besoin pour le paiement de la solde. Le premier devoir de tout bon citoyen est de songer à pousser la guerre avec vigueur ; vainqueur en Ionie, on n'en sera que plus fort dans Athènes. Le complot avait des ramifications étendues, moins étendues cependant que ne le supposait la terreur populaire. Les Athéniens voyaient des affiliés partout.

Quelques meurtres demeurés impunis glaçaient les courages. Le plus influent meneur du peuple, le principal auteur du bannissement d'Alcibiade, Androclès, fut tué secrètement par les incroyables de l'époque ; la démocratie n'osa plus bouger. Les citoyens ne s'abordaient qu'en tremblant ; l'homme à qui l'on allait s'ouvrir de ses craintes était peut-être lui-même un conjuré. Quand Pisandre et ses dix collègues revinrent de Samos et débarquèrent au Pirée, la conspiration, tramée dans le silence, n'attendait qu'un signal pour éclater au grand jour. Pisandre amenait pour le seconder un corps d'hoplites recruté sur la route. Pisandre était l'homme d'action ; il avait combiné et monté l'affaire ; celui qui en tenait tous les fils se nommait Antiphon. Par quel fol espoir ce penseur profond dont Thucydide n'a jamais cessé de révéler la mémoire, cet habile orateur, ce citoyen estimé entre tous, fut-il donc conduit à tenter d'arracher le peuple athénien à l'abîme ? Put-il s'imaginer qu'il contiendrait longtemps une multitude non seulement étrangère à toute sujétion, mais encore accoutumée à faire la loi aux autres ? Fatale et commune erreur des sages ! En fait de politique, la philosophie de Falstaff leur donnerait des leçons : Se figurent-ils, parce qu'ils sont vertueux, qu'il n'y aura plus de joyeux compagnons attablés dans les tavernes ?

Tout alla bien cependant au début. Guidé par les conseils d'Antiphon, Pisandre commença par convoquer une assemblée populaire. Dans cette assemblée, on proposa aux Athéniens d'élire dix commissaires, chargés d'étudier les moyens d'arriver à fonder le meilleur gouvernement possible. Le meilleur gouvernement, ce ne pouvait être évidemment celui qui avait décrété la guerre du Péloponnèse et qui venait d'échouer en Sicile. Les Athéniens étaient las de coucher sur la paille en gardant les remparts, de voir des hommes à cheveux blancs dans les rangs de l'armée, tandis que des jeunes gens se dérobaient aux fatigues de la guerre par des ambassades. Sous le joug capricieux de la démocratie, riches et pauvres avaient également souffert. Les riches, on leur imposait les fonctions de triérarque, on les obligeait à équiper à leurs frais de vieilles galères, dont les flancs à demi pourris s'ouvraient de vétusté ; les pauvres, depuis vingt ans, n'avaient cessé de voir constamment suspendu sur leur tête l'ordre de se présenter, avec trois jours de vivres, pour aller à la mort. Aussi la masse du peuple ne demandait-elle qu'à ne plus entendre le retentissement des tolets qu'on adapte au plat-bord, des rames qu'on attache à leur cheville. Promettre aux Athéniens de scier les piques en deux pour en faire des échelas était, en ce moment, le plus sûr moyen de gagner leurs suffrages. Les dix commissaires furent élus sans contestation ; le vieux Démos les investit de ses pleins pouvoirs. Au jour fixé, le morose vieillard vint s'asseoir de nouveau sur les bancs de pierre du Pnyx, avec son outre, son pain, sa petite provision d'ail, d'oignons et d'olives, en vrai palikare qu'il était. Les dix délégués comparurent alors devant sa toute-puissance ; c'était au peuple d'Athènes de juger et d'approuver, s'il le trouvait bon, leur œuvre. Le comité de législation, malgré la hâte extrême qui lui était imposée, n'avait pas fait les choses à demi. Il proposait d'abolir toute magistrature conférée par l'ancien état de choses, de supprimer les emplois salariés et de confier l'autorité suprême à quatre cents citoyens.

Ce gouvernement des quatre cents, — tel est le nom qu'il porte dans l'histoire, — s'installa sans encombre. Il rencontra si peu d'opposition qu'à part quelques exécutions clandestines, quelques condamnations à l'exil ou aux fers, il n'eut pour ainsi dire pas à user de rigueur. Le point difficile n'est jamais de se faire accepter ; les embarras commencent quand il faut justifier les grandes espérances qu'on a fait naître. Le peuple d'Athènes voulait la paix ; il eût été

dangereux de ne pas prendre au sérieux son impatience. Les quatre cents envoyèrent donc sur-le-champ au roi Agis, qui continuait d'occuper Décélie, un héraut chargé de déclarer le véhément désir qu'éprouvait le nouveau gouvernement d'arriver à une prompte réconciliation. Agis ne se contenta pas de faire le plus froid accueil à cette ouverture. Dès qu'il sut qu'une révolution venait d'éclater dans Athènes, il se mit en mesure d'en profiter. *J'irai, dit-il, porter moi-même ma réponse aux Athéniens.* Et, sans perdre un instant, il fit mander en toute hâte des troupes du Péloponnèse. Quand il se crut en force, il descendit de Décélie dans la plaine à la tête de son armée. Le roi de Lacédémone heureusement se trompait ; Athènes n'était pas livrée à l'anarchie. Les soldats du Péloponnèse ne rencontrèrent pas des citoyens divisés, prêts à leur ouvrir les portes de la ville ; ce qui vint à eux, ce fut des cavaliers, des hoplites, des archers, des peltastes, qui culbutèrent leurs postes avancés et obligèrent Agis déconcerté à battre précipitamment en retraite. Les quatre cents avaient ainsi prouvé qu'ils étaient un gouvernement ; Agis consentit à laisser passer l'ambassade qu'ils envoyèrent à Lacédémone pour y négocier, s'il était possible, un accord.

CHAPITRE III. — LA RÉVOLTE DE LA FLOTTE DE SAMOS.

Croit-on que ces conspirateurs heureux, maîtres dans Athènes, en possession d'une trêve qui pouvait conduire à la paix, en fussent pour cela plus tranquilles ? Le succès du moment avait-il la vertu de les étourdir sur la gravité de la situation ? Non ! Les quatre cents ne se faisaient pas d'illusions, et nul ne savait mieux qu'eux à quel point l'autorité qu'ils auraient surprise demeurait précaire entre leurs mains. L'armée de Samos ne s'était pas encore prononcée, et dans l'île même, l'oligarchie venait d'avoir le dessous. Séduits par Pisandre, trois cents Samiens s'abouchèrent en secret avec Charminos revenu d'Halicarnasse. Pour donner à ce général, que nous avons vu faire si bonne figure au combat de Symé, un gage de leurs intentions, ils commencèrent par assassiner Hyperbolos, méchant homme, nous dit Thucydide, banni par l'ostracisme, non qu'il pût exciter aucune crainte par sa puissance et par son crédit, mais parce que sa basse méchanceté était une honte pour la république.

Si l'aigre Hyperbolos était un personnage aussi insignifiant, fallait-il donc se débarrasser de lui par un crime ? On le tua comme on tua Marat. Le crime, en tout cas, fut une faute, car il révéla l'existence du complot. Le peuple de Samos prit les armes, égorga une partie des conjurés, exila trois des plus compromis, amnistia les autres et continua de se gouverner suivant les institutions qu'il avait jadis conquises avec l'aide des Athéniens. Telle était la nouvelle qui vint jeter l'alarme dans le camp des quatre cents. Un autre avis infiniment plus grave ne tarda pas à porter à son comble l'inquiétude des amis de Pisandre. Laisée à elle-même, en contact perpétuel avec une population qui avait l'aristocratie en horreur, l'armée de Samos était redevenue ce que fut l'armée d'Italie au temps de Bonaparte ; l'esprit de réaction n'y rencontrait plus de faveur. Les soldats ignoraient encore les événements qui venaient de s'accomplir dans Athènes ; ils se méfiaient cependant déjà de leurs chefs. Les troubles de Samos achevèrent de les éclairer. Le parti oligarchique s'était insurgé dans file ; la démocratie devait être menacée ailleurs ; une coupable connivence avait sans doute encouragé le mouvement. Les généraux, gagnés pour la plupart, demeuraient indécis ; un simple triérarque, Thrasybule, le chef d'un corps d'hoplites, Thrasyllé, se donnèrent la mission de déjouer les menées dont le soulèvement prématuré de Samos semblait l'indice. Ils prirent en particulier chacun des soldats et les engagèrent à ne pas tolérer la révolution qui se préparait. Un vent de fructidor passa dans les rangs ; la *Paralos*, montée par Chéréas, fit voile pour le Pirée.

Les soldats avaient exigé qu'on instruisît Athènes de ce qui venait de se passer à Samos ; ils voulaient que le peuple connût en même temps leurs inquiétudes. Chéréas possédait la confiance de l'armée ; on attendrait son retour pour prendre un parti. Les quatre cents n'eurent pas la simplicité de laisser débarquer cet Augereau ; ordre fut même donné de l'arrêter. Chéréas s'esquiva et parvint à se dérober à toutes les recherches. *J'arrive d'Athènes, dit-il, où vous m'aviez envoyé. La Paralos a été saisie, et son équipage, l'élite de la flotte, est aujourd'hui dispersé sur de misérables navires de transport. Voulez-vous savoir ce qui se passe dans Athènes ? La démocratie y a été renversée, et le parti oligarchique règne en maître. Il ne se borne pas à battre de verges les citoyens, à insulter les femmes et les enfants ; il menace de jeter en prison les familles des marins qui ne se montreront pas ici favorables à ses projets. La*

torche tombait sur le champ de blé ; il faudrait s'étonner si elle n'y eût pas allumé l'incendie.

La sédition a rarement les coudées franches dans une flotte ; l'entente entre les équipages y est trop difficile. On a vu cependant ; au cours de nos dernières guerres avec les Anglais, l'armée navale de Portsmouth arborer l'étendard de la révolte. Ce fait est une exception, et la révolte d'ailleurs fut promptement étouffée. Mais les équipages des anciens, une fois mouillés sur rade, ne vivaient plus à bord ; le camp qui les renfermait, agora de passage, pouvait à la minute se transformer en pnyx. Une assemblée tumultueuse se trouve donc rassemblée à l'instant ; les généraux, les triérarques suspects sont déposés, sans qu'on veuille même prendre la peine de les entendre ; de nouveaux chefs sont élus par acclamation. Au nombre de ces chefs figurent naturellement Thrasybule et Thrasylle.

N'allez pas vous imaginer que ce grand transport populaire ait fait oublier aux matelots athéniens l'or du grand roi, cet or dont Pisandre le premier leur laissa entrevoir la rosée bienfaisante ! L'or du grand roi conservait toujours son prestige ; seulement ce n'étaient ni Pisandre ni les quatre cents qui en disposaient. On en avait maintenant la certitude. C'était Alcibiade. A quel parti appartenait donc le fils de Clivias ? Au parti d'Alcibiade, nous l'avons déjà dit. Dans le désarroi où les révolutions politiques jettent les peuples, on voit une foule de gens ne plus professer de culte que pour l'habileté. Alcibiade était incontestablement habile. Après avoir trompé Pisandre, il allait faire de Thrasybule sa dupe ou son complice. Thrasybule convoqua l'armée et obtint son assentiment au rappel d'Alcibiade. C'était se mettre en insurrection ouverte contre le gouvernement d'Athènes. Sans aucun doute ; mais pourquoi hésiterait-on à jeter le défi à ce gouvernement qu'on n'a jamais reconnu ? Athènes n'a-t-elle pas la première fait défection en portant atteinte aux lois de la patrie ? Ces lois, l'armée se lève pour les défendre ; elle saura bien contraindre Athènes à y revenir.

Alcibiade était toujours auprès de Tissapherne. Thrasybule l'alla trouver et le ramena triomphant à Samos : Mis en présence des soldats, Alcibiade sut jouer admirablement son rôle. Il n'énuméra pas pompeusement ses services, ne se plaignit point de son bannissement ; il se contenta de faire parler Tissapherne. Le satrape, à l'entendre, ne demandait qu'une chose : qu'Alcibiade fût rappelé dans sa patrie et lui servit de garant près du peuple d'Athènes. Les subsides alors ne manqueraient pas : Tissapherne ferait, au besoin, argent de son propre lit. Ce n'était pas aux Lacédémoniens qu'il amènerait la flotte phénicienne, c'était aux Athéniens devenus ses amis le jour où ils rendaient leur confiance à l'exilé qui possédait la sienne. Le grand art ne serait-il pas en politique de savoir ce qu'on peut demander sans crainte à la crédulité des foules ? On peut aller beaucoup plus loin dans cette voie que ne le suppose généralement le vulgaire. Le succès qu'obtint Alcibiade à Samos en est la preuve. Les soldats l'élurent sur-le-champ général et lui remirent le soin de punir les quatre cents. Ils voulaient à l'instant faire voile vers le Pirée ; Alcibiade, les retint. Lui seul, dit Thucydide, était capable de rendre ce signalé service à sa patrie. Il est triste de penser qu'Alcibiade pût encore mériter la reconnaissance d'Athènes ; le fait néanmoins est incontestable. Le départ de la flotte livrait sans coup férir aux Lacédémoniens l'Ionie et l'Hellespont. L'intérêt d'Alcibiade se confondait, il est vrai, en cette circonstance avec l'intérêt de la république. S'il ne restait plus que des vaisseaux lacédémoniens dans les eaux de l'Asie, que devenait la politique de bascule à l'aide de laquelle on avait jusqu'alors réussi à faire peur aux Grecs de

Tissapherne, à Tissapherne des Grecs ? N'était-ce pas dans ce jeu habilement conduit que consistaient surtout l'importance et, par contre, la popularité du nouveau général ?

L'attitude prise par la flotte de Samos ruinait les espérances des quatre cents. L'oligarchie athénienne n'avait plus qu'une ressource, ménager à tout prix un accommodement avec Lacédémone. Irait-elle jusqu'à livrer la ville à l'ennemi ? On l'accusait déjà d'en nourrir la pensée. Tout à coup une flotte de quarante-deux vaisseaux, commandée par le Spartiate Hagésandridas, fait son apparition dans le golfe d'Égine. Signalée bientôt à Mégare, on l'aperçoit longeant la côte de l'île de Salamine. Plus de doute ! Cette flotte est appelée par la trahison. Les citoyens courent en masse au Pirée ; les uns s'embarquent, les autres lancent à la mer les vaisseaux qui demeurent encore à sec sur la plage. Les murs, l'entrée du port se garnissent de défenseurs. Zèle bien superflu ! émotion bien vaine ! La flotte du Péloponnèse a sa destination ; et cette destination n'est pas le Pirée. Hagésandridas continue de ranger les rivages de l'Attique, double le cap Sunium et va jeter l'ancre devant Oropos, dans le canal de l'Eubée. Oropos est en face d'Érétrie.

L'Eubée menacée, c'était quelque chose de plus grave encore que l'Attique envahie. Le gouvernement des quatre cents se hâte de diriger sur Érétrie les vaisseaux du Pirée. Timocharès part avec cette flotte dont la composition ne rappelait guère les armements des beaux jours de la république. Oropos n'est séparé d'Érétrie que par un étroit bras de mer ; les deux flottes n'avaient donc qu'un faible espace à franchir pour se joindre. Hagésandridas prend résolument l'offensive. Il disposait de quarante-deux vaisseaux, venus pour la plupart de Locres, de Tarente, des ports de la Sicile ; Timocharès ne pouvait lui en opposer que trente-six. Ce n'est pourtant pas l'infériorité du nombre qui cause ici le plus grand embarras des Athéniens ; leurs équipages sont encore dispersés dans la ville que l'ennemi est déjà sur eux prêt à les attaquer. Il faut des vivres frais à ces matelots d'Athènes ; leur farine et leur fromage, leur ail, leurs olives, leurs anchois, leurs chapelets d'oignons ne leur suffisent pas. Trois jours de provisions sont d'ailleurs bientôt consommés. A peine a-t-on mis le pied à terre que, la drachme à la bouche, on court au marché, et, si le marché se trouve éloigné du rivage, il est facile de comprendre à quelles surprises on s'expose. Nous avons aujourd'hui des cales mieux garnies, nous avons le bateau de la marchande, admirable institution qui vient jeter un peu de variété dans une alimentation trop monotone ; nous n'avons même pas besoin d'aller chercher de l'eau à la plage, puisque nous distillons l'eau de la mer ; nous ne sommes donc pas exposés à combattre, par suite de l'absence de corvées nombreuses ; avec des équipages incomplets, comme les Athéniens à Érétrie, comme nos vaillants pères dans la baie d'Aboukir. Il n'en reste pas moins prudent de se tenir toujours à bonne distance des escadres mouillées dans un port qu'on observe. Ces escadres peuvent venir à nous avec toute leur pression ; nous ne les bloquerons jamais avec tous nos feux allumés. Entrer en action avec une vitesse notablement inférieure est un désavantage qui ne le cède en rien à celui dont les Athéniens eurent à souffrir pour la première fois, mais non pour la dernière, sur la côte de l'Eubée. Il n'y a pas ici de corde teinte en rouge qui puisse, comme sur l'agora, envelopper la foule et la pousser où l'appelle son devoir. Les céleustes crient ; les trompettes sonnent, les flûtes glapissent, et, pendant ce temps, Hagésandridas arrive. On a embarqué ce qu'on a pu ; les Athéniens tiennent ferme ; leurs chiourmes impuissantes trahissent le courage des hoplites. Poussés

jusqu'à la côte, ils perdent vingt-deux bâtiments sur trente-six, et leur défaite est le signal de l'insurrection de l'Eubée.

Rien ne réussissait aux quatre cents. Le peuple, qui avait subi leur usurpation, qui l'avait même consacrée par ses votes, se leva contre eux dès qu'il les vit condamnés par la fortune. Il courut au Pnyx et les déclara déchus du pouvoir ; l'autorité fut de nouveau remise aux cinq mille. Qu'aurait fait de l'autorité cette foule irrésolue, si l'on n'eût, du même coup, songé à lui procurer un guide ? Le rappel d'Alcibiade, fut décrété. Pour la crédule Athènes, non moins que pour la crédule armée de Samos, ce rappel devait être l'avant-coureur de l'alliance du grand roi, le précurseur des subsides de Tissapherne. Pisandre et les principaux partisans de l'oligarchie jugeaient depuis longtemps leur cause à peu près perdue ; ils ne crurent pas devoir laisser à la démocratie la tentation d'ensanglanter sa victoire. L'asile de Décélie leur était ouvert ; ils s'y précipitèrent. Agis les reçut avec bienveillance. **C'est ainsi, conclut Thucydide, que cessèrent dans Athènes les séditions.** La sédition, c'est l'usurpation qui échoue.

CHAPITRE IV. — LE COMBAT DE CYNOSSEMA.

Athènes possédait de nouveau le gouvernement qui lui était cher ; seulement le siège de ce gouvernement était bien plutôt dans le camp de Samos que sur la colline du Pnyx. On ne peut nier qu'il n'y eût quelque avantage à ce qu'il en fût ainsi. Tout ce qui avait quelque vigueur de corps ou d'esprit était, à cette époque, aux armées. Il ne restait dans la ville que de braves officiers hors d'âge, des *tallophores*, dont la principale fonction était de porter des branches d'olivier dans les grandes panathénées, et l'occupation favorite de critiquer les opérations de leurs successeurs. A côté de cette vieillesse chagrine, venaient se ranger les *pêcheurs d'anguilles*, ceux qui font métier d'agiter la vase en tous sens, pour que la pêche soit bonne, les juges, — on comptait cinq mille citoyens employés à rendre des arrêts dans Athènes, — les juges, toujours prêts à venir toucher leurs trois oboles et n'ayant que trop d'occasions de les mériter, car les Athéniens étaient aussi friands de procès que l'ont été jadis les Normands. *Quand je t'assigne ou quand tu m'assignes, disaient autrefois les compatriotes de Rollon, ça me joue du violon dans le cœur.* Ces divers éléments réunis constituaient le peuple ; les rameurs, les pilotes, les triérarques, les hoplites constituaient l'armée. Les soldats ne montraient pas toujours beaucoup plus de bon sens que les habitués du Pnyx ; ils comprenaient du moins la nécessité d'obéir quand apparaissait à l'horizon le Spartiate barbu, de lever les rames quand le céleste criait : *Hop !* de replonger l'aviron dans l'eau quand il commandait : *Hippapé !* Il y avait, en un mot, certaines habitudes invétérées de discipline dans cette foule démocratique. Que le sort y vînt joindre le surcroît d'autorité que donne aux chefs heureux l'ascendant de la victoire, et Athènes peut-être était sauvée.

Amnistié sur le Pnyx, acclamé à Samos, Alcibiade ne songeait pas encore à conduire à l'ennemi la flotte qui s'était jetée dans ses bras. Sa grande préoccupation n'était pas de rencontrer les Lacédémoniens ; il tenait surtout à retrouver Tissapherne. Avec treize vaisseaux, il se mit sur-le-champ à la recherche du satrape ; il courût au delà de Caunes, il dépassa même Phasélis, dans le golfe de Pamphylie. *Je veux*, dit-il aux Athéniens, *ramener la flotte phénicienne d'Aspendos.* Cherchez, si vous avez par hasard sous la main la carte du dépôt de la marine, Manavgat, sur la côte orientale du golfe moderne de Satalie : c'est là que vous rencontrerez l'emplacement d'Aspendos et l'antique embouchure de l'Eurymédon. La flotte phénicienne se composait de cent quarante-sept vaisseaux ; les matelots athéniens n'étaient pas destinés à la voir. Autant aurait valu pour eux courir après le Voltigeur hollandais. Pendant cette poursuite vaine à laquelle s'acharnait le fils de Clinias, sans qu'on en puisse exactement découvrir les motifs, Thrasybule et Thrasyllé ne perdaient pas leur temps ; ils gagnaient sur les Lacédémoniens la bataille de Cynossema.

Si l'on veut bien comprendre l'importance de cette grande journée, qui fut pour la république athénienne, alors aux abois ; ce que fut pour la nôtre la victoire de Zurich, il est nécessaire de remonter un peu le cours des événements et de se reporter de l'année 411 à l'année 412 avant Jésus-Christ, des troubles de Samos au combat de Symé. Les Lacédémoniens, on s'en souvient peut-être, avaient, devant Symé, capturé six vaisseaux athéniens. Bien qu'ils n'eussent pas réussi, après ce combat, à s'entendre avec Tissapherne, ils n'en restaient pas moins les maîtres incontestés de la mer sur la côte de Lycie ; les Athéniens demeuraient concentrés entre Chio et, Samos. Astyochos profita de sa prépondérance pour

détacher Rhodes de la cause d'Athènes. Il se porta vers cette île à la tête de toute sa flotte, obtint des Rhodiens un subside de 132.000 francs, tira ses vaisseaux à terre et se tint en repos durant quatre-vingts jours. Tissapherne n'avait pas obtenu des Athéniens ce que s'obstinaient à lui refuser les délégués de Sparte ; il jugea prudent de renouer ses relations avec Astyochos. A court d'argent, les Péloponnésiens accueillirent sans difficulté ses ouvertures, conclurent avec lui un nouveau traité et se portèrent, dès les premiers jours du printemps, de Rhodes à Milet. Ce mouvement les rapprochait de la flotte athénienne et devait amener, pour peu que les deux adversaires s'y prêtassent, une action décisive.

Les Lacédémoniens étaient **un peuple lent, sans vivacité dans ses entreprises**. Ils mettaient généralement peu d'ardeur à poursuivre leurs avantages, mais ils avaient alors pour alliés les Syracusains ; et nul peuple n'offrit plus de ressemblance avec les citoyens d'Athènes que le peuple qui habitait Syracuse. Ces auxiliaires entraînèrent Astyochos à chercher l'occasion de livrer un combat naval. Astyochos réunissait alors sous ses ordres cent douze vaisseaux ; la flotte athénienne rassemblée à Samos n'en comptait plus que quatre-vingt-deux, car un des généraux, Strombichidès, venait d'être détaché dans l'Hellespont avec vingt-quatre trières montées en partie par des hoplites. Le Spartiate Dercyllidas, à la tête d'une armée de terre peu nombreuse, s'était chargé d'accomplir la tâche pour l'achèvement de laquelle Pharnabaze attendait depuis six mois l'arrivée de l'escadre d'Antisthène ; il avait insurgé Abydos et Lampsaque. Strombichidès partait avec la mission de ramener sous le joug ces deux villes qui commandaient l'entrée de la Propontide et, par conséquent, celle du Pont-Euxin. Le général athénien réussit sans peine à Lampsaque ; Abydos lui ferma ses portes. Il se disposait à en faire le siège quand l'ordre lui parvint de rentrer immédiatement à Samos. Le retour de Strombichidès rétablit l'équilibre des forces, et les Athéniens purent aller à leur tour défier les Péloponnésiens sur la rade de Milet. Deux flottes considérables, dont l'entretien épuisait les ressources des deux belligérants, se neutralisèrent ainsi sans profit pendant près d'une année.

Mécontents de Tissapherne, qui mettait peu d'exactitude dans ses paiements, les Lacédémoniens songèrent de nouveau à s'adresser à Pharnabaze. Ils lui expédièrent de Milet quarante vaisseaux dont ils confièrent la conduite à Cléarque, fils de Ramphias. Pour mieux dérober leur marche aux Athéniens, ces vaisseaux voulurent prendre la route du large. La tempête, — tout vent contraire était tenu pour tempête à cette époque, — les dispersa. Dix vaisseaux commandés par Hélixos de Mégare réussirent seuls à gagner l'Hellespont ; les autres avec Marke se crurent trop heureux de pouvoir revenir à Milet, après avoir relâché à Délos. Les vaisseaux d'Hélixos, trouvant l'Hellespont libre, entrèrent dans la Propontide et allèrent insurger Byzance. C'était le moment où l'on s'occupait de politique à Samos ; la surveillance de l'Hellespont devait naturellement en souffrir. Il est vrai qu'on n'était guère plus discipliné à Milet. Les matelots de Syracuse et de Thurium avaient apporté dans la flotte à laquelle ils étaient associés les allures qui préparaient si bien, par le désordre, la Sicile à l'avènement de la tyrannie. Ces turbulents alliés, moins patients que les Corinthiens et les Spartiates, prétendaient ne souffrir aucun retardement dans le paiement de leur solde. Astyochos n'était pas habitué à subir de pareilles exigences ; les doléances, séditieuses apportées devant lui n'obtinrent de sa part qu'une réponse hautaine. Un des triérarques, Doriée, — c'était un Rhodien, — voulut insister ; Astyochos leva sur le capitaine de Rhodes son bâton. Toute la

masse des soldats se sentit atteinte par cette offense. Une clameur effroyable s'élève ; si Astyochos n'eût couru embrasser l'autel dressé au milieu du camp, c'en était fait de sa vie. Heureux temps que celui où des soldats rebelles respectaient au moins la majesté des dieux ! Le général ne fut pas même blessé ; son commandement n'en était pas moins devenu impossible. En ce moment, par une coïncidence des plus favorables, un autre navarque, Mindaros, arrivait du Péloponnèse. Astyochos lui remit avec joie ses pouvoirs et s'embarqua pour aller apprendre à Sparte de quelle façon les alliés qui la secondaient entendaient l'obéissance militaire.

Les généraux de Sparte ne convenaient en réalité qu'à une armée de Spartiates ; le peu de soin qu'ils prenaient de leur personne rendait plus choquante encore la brusquerie de leurs manières ; mais il fallait se venger d'Athènes, et les Syracusains eux-mêmes prirent le parti de faire pour quelque temps crédit à Mindaros. Le successeur d'Astyochos n'en comprit que mieux la nécessité de se porter le plus promptement possible au-devant des subsides que lui promettait Pharnabaze. Il donna brusquement l'ordre du départ. Une tempête le jeta sur file de Nicarie. La flotte s'y arrêta cinq jours et passa de Nicarie à Chio ; de Chio, rangeant de près tout le continent, elle finit par atteindre le promontoire Sigée. Que faisaient donc pendant cette traversée si longue Thrasybule et Thrasyllé ? Le gouvernement des quatre cents ne leur causait plus d'inquiétude ; ils étaient libres de donner tous leurs soins à la guerre, et leur premier devoir consistait à garder l'entrée de l'Hellespont. S'ils étaient restés à Samos, on eût pu croire qu'ils y attendaient Alcibiade et la flotte phénicienne ; mais non ! Thrasybule et Thrasyllé s'étaient portés avec soixante-sept vaisseaux de Samos à Méthymne, au nord de Lesbos, et Mindaros, venant de Milet, ayant par conséquent plus de cent quatre-vingts milles à parcourir pour suivre tous les détours de la côte, leur avait glissé entre les mains. Il n'existait point en ce temps de lunettes d'approche ; on y suppléait en employant les vues les plus perçantes. Chaque armée navale possédait ses vigies attirées qu'elle plaçait sur les sommets des îles pour découvrir ce qui se passait au large. Des feux allumés sur ces éminences transmettaient de cap en cap, le jour par leur fumée, la nuit par leur flamme, les avis que les généraux étaient intéressés à recevoir. Thrasybule et Thrasyllé n'avaient pas laissé les sommets de Lesbos dégarnis, et pourtant Mindaros venait de tromper leur surveillance. La *Paralos* et la *Salaminienne* les auraient mieux servis ; malheureusement le gouvernement des quatre cents s'était cru obligé de désorganiser l'équipage de la *Paralos*, et, quant à la *Salaminienne*, on lui trouva sans doute une autre destination. Deux yachts, c'était trop peu pour la marine athénienne.

Quand j'avais l'honneur de commander l'escadre de la Méditerranée, je demandais, dans un de mes rapports d'inspection générale, qu'il y eût toujours un éclaireur par groupe de deux vaisseaux. [Le métier d'éclaireur, disais-je, est si difficile, la mission que de semblables navires remplissent est si importante qu'on ne saurait donner trop d'attention à cette partie du service. Ce sont les éclaireurs, qui déterminent les résolutions de l'amiral ; une reconnaissance mal exécutée, une appréciation inexacte peuvent compromettre toute une escadre, faire manquer une occasion qui ne se retrouvera plus ou amener un conflit inégal. Il importe donc de former avec autant de sollicitude de jeunes capitaines d'avisos que de vieux capitaines de haut bord. Les futurs commandants des bâtiments qu'au jour du combat nous mettrons en ligne auront de cette façon l'occasion de se faire connaître et de prendre pour ainsi dire leurs degrés.](#)

Mal servis par leurs vigies, dépourvus d'éclaireurs, les généraux de la flotte athénienne laissèrent passer la flotte du Péloponnèse sans tenter aucune démonstration pour l'arrêter au passage. Mindaros allait tomber comme la foudre dans l'Hellespont. Deux escadres, à peu près d'égale force, s'observaient déjà dans ce détroit : une escadre athénienne de dix-huit bâtiments mouillée devant Sestos, une escadre de seize vaisseaux péloponnésiens préposée à la garde d'Abydos. Mindaros pouvait avoir quelque sujet d'espérer qu'il surprendrait les vaisseaux athéniens. Les vigies de la Chersonèse s'acquittèrent mieux de leur office que les vedettes de Lesbos. A peine les vaisseaux du Péloponnèse, profitant des premières ombres de la nuit, eurent-ils quitté le mouillage de Sigée que toute là côte se couronna de feux. Les Athéniens étaient avertis ; en un instant leurs navires furent sous voiles. L'appareillage eut lieu avec une telle célérité, dans un si remarquable silence, que les vaisseaux d'Abydos n'en soupçonnèrent rien. Moins d'un mille et demi cependant séparait alors les deux escadres. Voilà les tours de force de la discipline ! Collingwood ne se déroba pas avec plus de bonheur, pendant qu'il bloquait en 1805 la baie de Cadix, à l'escadre inattendue de Villeneuve. Les Athéniens toutefois, malgré ce premier succès, n'étaient pas encore complètement sortis du péril. Ils rasiaient la côte de la Chersonèse quand le lever du jour révéla leur présence à la flotte de Mindaros. Quatre vaisseaux qui fermaient la marche tombèrent au pouvoir des Péloponnésiens : les quatorze autres purent se réfugier à Imbros et à Lemnos. Mindaros jugea inutile de prolonger la chasse ; il alla jeter l'ancre sur la rade d'Abydos. Les Péloponnésiens avaient dès ce moment quatre-vingt-dix-huit vaisseaux réunis dans l'Hellespont.

Quand Thrasybule et Thrasyllé apprirent à Méthymne cette, nouvelle, ils en furent un instant atterrés. Qu'allait penser Athènes ? De quel châtiment punirait-elle cette impardonnable négligence ? Il n'y avait qu'un coup d'éclat qui pût sauver leur responsabilité compromise. Thrasybule et Thrasyllé se résolurent à le tenter, sans même attendre le retour d'Alcibiade. Il leur restait dans Sestos une tête de pont dont les Athéniens étaient habitués à faire usage. Ce ne fut cependant pas Sestos, trop rapproché de l'ennemi, ce fut une baie voisine que les généraux choisirent pour lieu de rendez-vous. Là se rassemblèrent peu à peu les divers détachements de la flotte athénienne. Comment Mindaros leur permit-il de s'y concentrer ? Par suite de cette inertie à laquelle on n'est que trop sujet après un premier triomphe. Bientôt les Athéniens eurent en face d'Abydos une force de soixante-seize vaisseaux, force compacte, unie, accoutumée à manœuvrer de concert et parfaitement en mesure d'offrir le combat aux quatre-vingt-dix-huit vaisseaux péloponnésiens.

On sait quelle est la violence du courant de l'Hellespont. Lord Byron, à l'exemple de Léandre, a pu traverser ce canal à la nage ; jamais escadre moderne n'a songé à Je choisir pour champ de bataille. Les trières athéniennes y devaient, au contraire, faire excellente figure ; les difficultés du terrain profitent toujours à la force la mieux exercée. Les deux flottes se rangèrent d'abord en ligne de file, l'une sur le rivage d'Europe, l'autre sur le rivage d'Asie. Les Athéniens, nous, l'avons déjà dit, avaient mouillé au-dessous de Sestos ; leur but, en se déployant, était de gagner l'appui de cette place. Il leur fallait, pour cela, doubler le promontoire de Cynosséma, dépasser, en d'autres termes, l'étranglement que commandent aujourd'hui les deux châteaux des Dardanelles. -Thrasyllé marchait en tête, Thrasybule le suivait. L'avant-garde athénienne venait de tourner le cap que l'armée tout entière devait doubler ; elle s'enfonçait peu à peu, longeant de près la rive, -dans la baie qui se creuse entre Cynosséma et Sestos, — nous

dirions aujourd'hui entre Kilid-Bahr et Bovali-Kalessi, — quand la flotte du Péloponnèse se mit, à son tour, en mouvement. Échelonnée d'Abydos à Dardanos, — de la pointe Nagara au château d'Asie, — cette flotte avait le dessus dû courant. Il lui suffisait de se laisser emporter de biais à travers le détroit pour arriver avec la rapidité de la flèche sur l'ennemi. Quand Mindaros voit les deux portions de la flotte athénienne séparées par le promontoire qui les cache l'une à l'autre, il donne à ses vaisseaux le signal, d'attaquer. Les Syracusains contiendront Thrasyllé, sans pousser cependant leur attaque à fond ; le reste de la flotte se jettera sur Thrasybule. Ce fut le centre surtout qui eut à subir l'effort de cet assaut ; l'arrière-garde athénienne, trop éloignée encore, fut négligée à dessein. En quelques minutes, les vaisseaux du centre sont poussés à la côte, contraints à s'échouer ; les équipages se précipitent en désordre sur la plage. C'est une effroyable déroute qui commence. Fier de ce premier avantage, Mindaros croit avoir facilement raison de l'arrière-garde ; mais l'arrière-garde a brusquement changé son ordre de file en ordre de front et pivote, en ce moment même, sur le vaisseau de gauche. Mindaros s'aperçoit à temps du danger qu'il court ; les Athéniens manœuvrent pour l'envelopper. Il rallie précipitamment ses vaisseaux, se reporte à toutes rames sur la côte d'Asie et ne cesse de remonter la côte que lorsqu'il se sent protégé par les remparts d'Abydos. Thrasyllé n'a plus à combattre que les vaisseaux syracusains. Il marche droit sur eux par une conversion rapide et les met en fuite. Les Athéniens avaient, dans la première période du combat, perdu quinze vaisseaux ; dans la seconde ils en prirent vingt et un. Telle fut la glorieuse journée de Cynoséma. Le succès matériel était insignifiant, le succès moral fut immense. Athènes recouvrait l'ascendant perdu depuis deux ans ; la mer redevenait tout à coup son domaine.

Cyzique, dans la Propontide, s'était insurgée ; le combat de Cynoséma suffit pour la faire rentrer dans le devoir. La reprise de Cyzique termina la campagne de l'année 411. Le nouveau gouvernement s'empessa de porter à son compte un succès dont il lui était cependant difficile de s'attribuer le mérite, car le temps même lui aurait manqué pour le préparer. Les peuples n'y regardent pas généralement de si près ; la victoire remportée par les deux triérarques qui avaient le plus contribué à la chute des quatre cents affermit pour longtemps la prépondérance du parti populaire.

CHAPITRE V. — LE COMBAT D'ABYDOS ET LE COMBAT DE CYZIQUE.

Alcibiade n'avait pas encore combattu ; il avait beaucoup intrigué. Cet enfant gâté de tous les partis revient enfin de Caunes et de Phasélis. La flotte phénicienne n'ira pas rejoindre les Péloponnésiens, Alcibiade a détourné Tissapherne de ce projet ; les dispositions du satrape, à l'entendre, sont plus que jamais favorables, aux généraux d'Athènes. Nous allons donc voir le fils de Clinias se mettre enfin à la tête de son armée, prendre sa place entre Thrasybule et Thrasyllé ? Le fils de Clinias a d'autres desseins. On a vu Doria posséder en propre des galères, les mettre au service de tièdes, les louer tantôt à François Ier, tantôt à Charles Quint ; Alcibiade paraît avoir joui du même privilège. Il faut moins le considérer comme un général athénien que comme un condottiere sans patrie, qui fait la course ou la guerre au nom de celui des belligérants vers lequel tour à tour il incline. Alcibiade a, comme Miltiade, son château fort dans la Chersonèse. C'est une retraite, — disons mieux, un repaire, — qu'il s'est ménagé. Avec nous il avait treize vaisseaux, il en équipe neuf autres. Avec cette escadre, il se reporté vers le sud, opère une descente sur la côte d'Halicarnasse, met cette ville à rançon, entoure Cos d'une muraille et rentre, vers la fin de l'automne, à Samos chargé de butin. Sont-ce là les procédés par lesquels ce chef d'une guérilla que nul contrôle ne gêne se flatte d'attirer aux Athéniens l'amitié de Tissapherne et le concours de la flotte de Tyr ? Si Alcibiade a pu concevoir un semblable espoir, Tissapherne lui-même se charge de le détromper. L'astucieux satrape prend la route d'Éphèse ; il a résolu d'aller, s'il le faut, jusqu'à l'Hellespont. Pharnabaze ne lui ravira pas sans enchère l'alliance des Péloponnésiens.

L'hiver touche à sa fin ; de tous côtés on se prépare à la lutte. Vaincus à Cynossema, les Lacédémoniens ont tiré leurs trières à sec sur la côte de la Troade, non loin des lieux où s'élevait Ilion. Ils ont appelé des vaisseaux de Rhodes, ils en ont appelé de l'Eubée ; les Athéniens font partir du Pirée, sous les ordres de Timocharès, une nouvelle escadre ; Pharnabaze lui-même achemine tout un corps de troupes au rivage et se réserve de le commander en personne. C'est encore l'Hellespont qui sera le théâtre du combat. Si ce ruisseau venait à se dessécher, on y trouverait probablement, à la grande joie des érudits, à la mienne aussi, je l'avoue, la trière antique. On a tant coulé de ces bâtiments dans la vallée sous-marine qui sépare l'Europe de l'Asie ! De l'embouchure du Scamandre et du port de Sestos deux nouvelles flottes acharnées, l'une à consolider sa victoire, l'autre à réparer sa défaite, se sont élancées au premier souffle du printemps. Soyons justes envers les pilotes athéniens : c'est à eux, plus encore peut-être qu'à Thrasyllé ou à Thrasybule, qu'il eût fallu faire remonter l'honneur d'avoir ramené la fortune sous les proues dorées de la république. Dans cette seconde rencontre, leur habileté ne se dément pas. Avec quelle adresse ils s'assurent l'avantage du courant pour se laisser tomber sur l'ennemi en rentrant leurs rames et en brisant les siennes ! Comme ils savent bien refuser leur flanc menacé et présenter brusquement leur avant à l'attaque ! Les Péloponnésiens ne les prendront pas aisément en défaut. J'attribuais la force de la flotte athénienne à ses chiourmes ; que dirai-je donc de ses incomparables pilotes ? Aussi est-ce à la vie des pilotes, bien plus qu'à celle des hoplites ou des épibates, qu'en veulent les archers du Péloponnèse ; de loin ils les accablent de

flèches, de près les hoplites eux-mêmes ne dirigent que sur ces vaillants timoniers leurs javelots. Couvrez-les de vos boucliers, soldats athéniens ! Laissez-vous percer de mille traits plutôt que de souffrir qu'en seul coup les atteigne ! Ont-ils seulement une cuirasse ; un de ces casques à la triple aigrette qui protègent le front de vos généraux ? Je crains que vous ne les ayez envoyés désarmés au combat, eux qui tiennent votre existence et celle de la trière dans leurs mains. Nous autres modernes, nous les aurions blindés ! Mais voici maintenant qu'on se joint corps à corps. Les piques et les épées ont été de tout temps des armes doriennes ; faut-il donc s'étonner si la fortune d'Athènes en ce moment chancelle ? Tenez bon, soldats de Doriée, ne reculez pas encore, vaillants équipages de Thrasyllé ! Le destin n'a pas dit son dernier mot. Qu'aperçoit-on au loin, là-bas, vers le promontoire Sigée, du côté de l'entrée du détroit ? Ces points noirs qui grossissent, ne vous y trompez pas, ce ne sont point des barques de pêcheurs, ce sont des vaisseaux. Déjà on en peut compter dix-huit. Les deux flottes s'arrêtent, suspendues entre l'espoir et la crainte. Bon courage, Mindaros ! N'as-tu pas demandé les vaisseaux de l'Eubée ? Ces vaisseaux, hélas ! ne reviendront jamais se ranger sous la bannière du navarque de Sparte ; une tempête les a tous engloutis à la hauteur du mont Athos. Mindaros multiplie les signaux de reconnaissance ; le seul signal qui réponde aux siens, c'est un pavillon de pourpre arboré au grand mât d'une des trières qui rallient. Ce pavillon ne vous dit rien, généraux et triérarques du Péloponnèse ; les stratèges athéniens savent quel secours leur est ainsi annoncé. C'est Alcibiade qui arrive ; c'est l'heureux favori de la jeunesse d'Athènes et du sort qui apporte à toutes rames la victoire. Il était temps. Depuis le matin on combat, et le soleil est bien près de toucher l'horizon.

Les Péloponnésiens s'enfuient vers Abydos ; les Athéniens se jugent de force à les y poursuivre. Il faut en finir avec la marine du Péloponnèse. Cette marine aurait peut-être vu, en effet, son dernier jour, si Pharnabaze était aussi indolent ou aussi perfide que Tissapherne ; mais Pharnabaze s'est précipité au secours de ses alliés. Il pousse son cheval dans la mer, aussi loin que le sable le peut porter cavaliers, fantassins, excités par sa voix, animés par son exemple, se pressent autour de lui. Pharnabaze, dressé sur sa selle, le bras droit rejeté en arrière, cherche des yeux l'ennemi sur lequel il va darder sa javeline. Pendant ce temps, le fier coursier qu'il monte reçoit sans broncher le choc de la vague qui vient battre son poitrail. Brave cheval ou plutôt brave satrape ! Que Louis XIV n'a-t-il eu un pareil gouverneur à la Hougue ! Les embarcations anglaises n'y auraient pas brûlé nos vaisseaux. Les Péloponnésiens ont repris courage ; ils se rangent en bataille et combattent, fortement appuyés à la terre. La tempête, à son tour, prend parti pour eux ; le vent du nord s'élève. Il y aurait pour les Athéniens danger à insister ; la flotte athénienne va reprendre son mouillage sur la côte d'Europe, emmenant pour trophée trente vaisseaux vides. Athènes avait déjà la journée de Cynoséma, l'année 410 donne une sœur à cette glorieuse journée, Abydos et Cynoséma se complètent.

Deux victoires successives venaient de confirmer l'ascendant des Athéniens ; elles ne les avaient pas enrichis. L'or perse pouvait encore rétablir la balance, la faire même pencher en faveur des Péloponnésiens. Thrasyllé, un des stratèges, part à l'instant pour Athènes ; il va y chercher des hommes, des vaisseaux, de l'argent, — de l'argent ? s'il en reste encore dans le trésor jadis si bien rempli de l'Acropole. C'est Plutus, ne l'oublions pas, qui équipe les trières. Les rameurs athéniens attendront-ils avec patience le retour de Thrasyllé ? Il y a bien longtemps qu'ils n'ont vu le paiement régulier de la solde ; si l'on veut prévenir

les désertions, il est sage d'aviser. Les généraux se concertent : quarante vaisseaux suffiront bien pour garder l'Hellespont ; les autres peuvent, sans danger, être employés à écumer les îles. Ce ne sera pas la première fois qu'Athènes aura battu monnaie par la perception de contributions forcées. Puis enfin reste la grande ressource, la ressource dont on s'est tant promis, dont on attend tout encore : Cette ressource, c'est l'influence d'Alcibiade. Si Alcibiade possède réellement le crédit dont il s'est targué, l'heure est venue ; qu'il le montre ! Tissapherne est en ce moment à Éphèse ; Alcibiade se fait conduire par une trière à l'embouchure du Caystre ; il est trop prudent pour compromettre dans cette aventure la petite escadre dont il dispose en maître ; c'est déjà bien assez d'y hasarder sa personne. Les mains teintes du sang des soldats de Pharnabaze, le fils de Clinias ose se présenter à Tissapherne. Le satrape fait sur-le-champ arrêter son ami. Entre Athènes et Lacédémone le roi de Perse a cessé d'hésiter ; ordre est donné à tous les gouverneurs de province de se déclarer contre les Athéniens. Alcibiade arrête ; on le conduit à Sardes. Est-ce bien là une arrestation sérieuse ? Quelque complicité secrète n'unit-elle pas encore le vice-roi de l'Ionie et le séduisant conseiller qui a si longtemps possédé sa confiance ? Les fers, en tout cas, sont bien mal rivés, car, trente jours après son départ d'Éphèse, Alcibiade arrive de nuit à Clazomène. Il s'est procuré des chevaux et a trompé, dit-il, la surveillance de ses dardes. Dans quelques jours il aura rejoint la flotte, mais, triste aveu de son impuissance, — il la rejoindra sans argent.

Est-ce toujours à Sestos que réside le gros de cette flotte ? Non ! c'est de l'autre côté de la Chersonèse que la trouvera le captif de Sardes. Mindaros, au moment où Thrasyllé partait pour Athènes, Alcibiade pour Éphèse, d'autres détachements pour les Ales, avait encore sous ses ordres soixante vaisseaux. Le navarque de Sparte s'indigne de se voir ainsi gardé à vue par quarante trières athéniennes ; il quitte brusquement le mouillage d'Abydos. A peine sa flotte commence-t-elle à se détacher du rivage que les Athéniens, avec l'activité vigilante dont ils ont repris l'habitude, appareillent à leur tour, sortent de l'Hellespont, contournent l'extrémité de la péninsule et vont chercher sur la côte de Thrace un nouveau point de concentration moins exposé aux surprises. Ils le trouvent à Cardia, au fond de ce golfe qui a échangé de nos jours le nom de Mélas pour celui de Saros. C'est là qu'Alcibiade vient de Clazomène reprendre, avec cinq trières, le commandement qu'il n'a jusqu'à présent exercé que de nom. Son audace a grandi, si sa suffisance est tombée. Le véritable Alcibiade, celui qui peut encore mériter l'indulgence de l'histoire, va enfin apparaître. Il lui serait difficile d'entretenir plus longtemps cette fable sur laquelle il a jusqu'ici vécu. Échappé des prisons de Tissapherne, comment viendrait-il promettre aux Athéniens les subsides de son geôlier ? Le fils de Clivias n'essaye plus de dissimuler aux soldats qui l'ont choisi pour chef la triste vérité. On croirait entendre Bonaparte s'adressant à l'armée des Alpes. *Je n'entrevois pas de terme à notre détresse, dit Alcibiade aux équipages dont son retour a trompé l'espoir, et pendant ce temps l'ennemi vit dans l'abondance, grâce aux intarissables libéralités du roi. La guerre seule peut nous procurer ce qui nous manque. Préparons-nous donc à la poursuivre avec vigueur !* Cette mâle assurance électrise les troupes. Sur ces entrefaites, Théràmène rallie avec vingt vaisseaux venant de Macédoine, Thrasybule en amène vingt autres de Thasos ; la flotte athénienne compte de nouveau quatre-vingt-six trières.

C'est fort bien, mais croit-on que Mindaros, voyant l'Hellespont évacué, sera demeuré inactif à son éternel mouillage d'Abydos ? Mindaros est à cette heure sous les murs de Cyzique ; il n'y est pas seul, Pharnabaze l'a suivi. Pharnabaze,

c'est un autre Mardonius ; les Péloponnésiens ont trouvé en lui un allié tout à fait digne de seconder leur courage. La garnison athénienne de Cyzique se voit bientôt investie par les troupes du satrape, menacée du côté de la mer par les soixante vaisseaux de Mindaros. Ces soixante vaisseaux se sont déployés en cercle autour, des remparts. Une pluie battante, la pluie de Symé, fait clapoter la mer et charge de sa brume épaisse l'horizon. Quel est donc ce long ruban noir qui se déroule, pareil aux anneaux d'un serpent, le long du rivage ? Courbez-vous sur vos avirons, rameurs de Corinthe et de Syracuse, voguez à toutes rames vers la terre, si vous ne voulez pas être coupés ! Ce n'est pas un détachement ennemi qui arrive, c'est une flotte ! Comment une flotte peut-elle ainsi apparaître, sans avoir été signalée ni à Pharnabaze, ni à Mindaros, par les nombreuses vigies échelonnées, comme autant de sémaphores, sur les bords de la Propontide ? Alcibiade a mené les choses rondement. Ses vaisseaux une fois concentrés à Sestos, il leur a donné l'ordre d'abattre leurs mâts pour le suivre. C'est à l'aviron qu'il atteint la côte asiatique au-dessus de Lampsaque, à Parium. Voilà des rameurs auxquels on ne reprochera pas **de n'avoir jamais gagné d'ampoules au service de leur pays**. L'habile et actif stratège quitte Parium la nuit ; dès le lendemain, à l'heure où ses équipages doivent prendre leur premier repas, il aborde à Proconèse. On sait que cette île, dont la superficie égale à peu près celle de Ténédos, a changé de nom ; nous l'appelons aujourd'hui, comme la mer intérieure dont elle occupe l'entrée, Marmara. La présence de Mindaros à Cyzique est confirmée aux stratèges athéniens par les habitants de Proconèse. Il reste à la flotte une trentaine de milles à franchir pour doubler la presqu'île des Dolions et atteindre le fond du golfe. Le temps incertain eût probablement arrêté un autre général ; Alcibiade ne voit dans cette circonstance qu'une faveur du sort ; ce ciel couvert et bas lui permettra de dérober sa marche à l'attention des vedettes ennemies. C'est ainsi que la flotte d'Athènes est tombée à l'improviste au milieu des vaisseaux de Mindaros.

Les Péloponnésiens surpris se débandent et fuient vers la côte. Là, Mindaros parvient à les rallier. Il les fait mouiller, la proue en avant, une amarre à terre, offrant un front gardé sur ses deux flancs aux vaisseaux athéniens. Pharnabaze désormais se charge de les défendre. Alcibiade juge du premier coup d'œil qu'un assaut ordinaire ne le conduirait à rien. Il prend vingt de ses vaisseaux, les meilleurs, choisit un point de la côte assez éloigné pour qu'on ait négligé de le garnir de troupes, et y débarque tout un corps d'hoplites. Ce mouvement tournant n'a pas échappé à Mindaros. L'amiral de Sparte laisse la défense des trières aux épibates, aux rameurs, et se précipite, à la tête des soldats pesamment armés, sur la plage. Les trières mouillées sont bien encore l'enjeu ; le combat n'est plus un combat naval. Mindaros d'un côté avec l'infanterie de Marque, Thrasybule de l'autre avec les soldats qu'il a pris à bord des vaisseaux laissés par Alcibiade devant Cyzique, se rencontrent et se mêlent sur le sol de l'Asie ; l'infanterie de Charès, conduite par Théramène, s'attaque principalement aux troupes du satrape. Quelle que soit l'ardeur de ces troupes auxiliaires, elles ne sont pas de taille à se mesurer avec des hoplites ; c'est là le côté faible de la ligne ennemie. Les soldats de Pharnabaze commencent à plier, et leur retraite découvre le flanc gauche de Mindaros. Alcibiade n'avait pas encore donné il saisit l'occasion aux cheveux, accourt avec la troupe d'élite dont il s'est réservé la conduite, communique sa bouillante ardeur à ses soldats, presse son adversaire et pénètre jusqu'au cœur des phalanges ennemies. Là il se trouve brusquement arrêté. Mindaros a réuni autour de sa personne tout ce qui se refuse à fuir, tout

ce qui prétend vendre chèrement sa vie et disputer la victoire par un dernier effort.

Nous tenons de nos jours en profond mépris les armes des sauvages. Les sauvages, en effet, n'ont point de ces traits acérés qui perçaient les cuirasses et les boucliers des hoplites ; l'usage de l'airain et du fer leur est inconnu. Leur façon de combattre n'en peut pas moins jeter quelque jour sur les mêlées qui décidèrent, au temps des Achille et des Hector, des Mindaros et de Alcibiade, le triomphe de la cause que les dieux favorisaient. Voyez les Néo-Calédoniens de loin, ils emploient la fronde et la flèche ; de près, ils lancent la javeline ; quand ils se sont joints, ils recourent à la massue et à la hache de pierre. On raconte que, près de Nouméa, deux forçats vigoureux s'étaient évadés ; une prime est promise aux indigènes qui les ramèneront. Les forçats sont rencontrés, dans le bois qui leur sert de refuge, par des enfants ; les enfants leur font signe de se coucher à plat ventre. Des hommes habitués à braver le baudrier et le tricorne des gendarmes ne pouvaient que rire de cette injonction. Les jeunes Kanaks insistent, se retirent à distancé et ; du haut des rochers, font pleuvoir sur les réfractaires une grêle de ces' cailloux oblongs qu'ils savent si bien faire tourbillonner dans leurs frondes. Les coups ne s'égarent pas ; la plupart atteignent les forçats à la tête, leur cassent des dents ; leur meurtrissent la face. Les Européens sont vaincus et doivent s'exécuter. Ils se couchent à terre et sont liés sur-le-champ par les enfants qui les ont réduits. Tous ces détails me sont attestés par le témoin le plus digne d'e foi que je puisse désirer. Comprend-on maintenant le rôle des frondeurs ibères et des lithoboles de l'Acarnanie ? Pesez ensuite dans vos mains la hache de jade du grand chef, voyez comme ce large disque a été solidement ajusté à son manche de bois par les tours multipliés de la corde tissée en poil de chauve-souris, songez avec quelle vigueur il a dû s'abattre sur les crânes que la lutte corps à corps l'appelait à pourfendre ; vous ne vous étonnerez plus des traces de sang qu'a gardées la pierre. Les sauvages ne sont pas désarmés ; les Grecs l'étaient bien moins encore, et leurs champs de bataille ont probablement connu de plus vastes hécatombes que les nôtres. S'ils n'eussent eu l'habitude de livrer leurs morts au bûcher, les monticules que nous remarquons aux plaines de la Troade et que nous avons retrouvés sur les falaises de Baltchik ne seraient pas semblables aux cairns écossais ; ce seraient des montagnes.

Pourquoi le combat cesserait-il tant qu'il reste un homme debout, lorsque les combattants sont également acharnés, également endurcis par les jeux du gymnase à la douleur physique ? Fort heureusement pour les Athéniens, Thémamène ne s'est pas obstiné à poursuivre les troupes de Pharnabaze ; il les laisse tranquillement opérer leur retraite et se retourne contre les soldats du Péloponnèse. C'en est trop ; les Péloponnésiens eux-mêmes commencent à lâcher pied ; Mindaros, presque seul, fait tête à l'orage. Percé de coups, il tombe enfin, la face tournée vers cette flotte qu'il a cru sauver et que sa mort va, laisser sans défense. Soixante vaisseaux se trouvent à la merci des escadres athéniennes. Les Syracusains mettent, de leurs propres mains ; le feu à ceux qu'ils montaient ; Alcibiade fait jeter les grappins sur les autres et les entraîne triomphant jusqu'à Proconèse.

CHAPITRE VI. — LE RAPPEL D'ALCIDIADÉ.

Les Péloponnésiens demeuraient abattus sous ce grand revers ; c'est Pharnabaze, c'est un Perse qui vient relever leur courage. *D'où vient cette consternation ?* dit le fier satrape à ses alliés. *Faut-il désespérer pour quelques planches perdues ? Des planches ! il n'en manque pas dans les États du roi !* Pharnabaze a déjà donné ses ordres, expédié vers le golfe d'Adramyti ses émissaires ; le bruit de la cognée retentit bientôt sur les pentes de l'Ida ; une nouvelle flotte, avant que l'été s'achève, descendra, soyez-en certains, des chantiers d'Antandros. Est-ce assez pour réparer le dommage essuyé, pour effacer la trace de trois combats perdus : Cynosséma, Abydos et Cyzique ? Suffit-il même de délivrer à chacun de ces soldats meurtris, de ces soldats délabrés par la défaite un habillement complet, de leur distribuer d'avance deux mois de solde ? Tout cela suffirait peut-être si un grave événement ne venait porter la perturbation au sein de l'escadre de Syracuse. Les Carthaginois ont envahi la Sicile. Cette malheureuse île a eu de tout temps à redouter les incursions des Sarrasins. Sélinonte et Himère sont tombées au pouvoir d'Annibal, non du grand Annibal qui fut le fils d'Amilcar, mais d'un autre Annibal, qui n'est, que le fils de Giscon. Préoccupée de sa propre sûreté, Syracuse ne va-t-elle pas rappeler ses matelots ? Pour le moment, Syracuse se borne à leur assigner de nouveaux chefs. Toute émotion populaire est sujette à troubler la balance des partis et à réagir sur le commandement des armées. Les stratèges syracusains avaient vaillamment fait leur devoir ; l'annonce de leur rappel révolte à juste titre les troupes. L'opinion des rameurs importe peu ; celle des triérarques, des épibates, des pilotes a le droit de compter davantage, et ce sont précisément les triérarques, les épibates, les pilotes qui protestent avec le plus d'énergie. Au nombre des stratèges sommés de se démettre se trouvait alors l'illustre citoyen qui avait sauvé la Sicile : Hermocrate. Si Hermocrate en eût un seul instant accueilli la pensée, le décret, surpris au caprice populaire par l'influence d'une faction hostile, fût resté sans effet. L'ancien compagnon de Gylippe, l'auxiliaire dévoué de Mindaros, est, au contraire, résolu à respecter jusque dans ses erreurs la volonté de la patrie. Il parle, et à sa voix tout s'apaise. Les nouveaux stratèges peuvent venir ; Hermocrate leur laissera une armée docile. Tout favorisait donc Sparte et l'excitait à préparer les moyens de prendre sa revanche ; mais ce qui valut mieux pour rétablir la fortune de ses armes que l'amitié dévouée de Pharnabaze, que le concours désormais confirmé des Syracusains, ce fut l'heureux choix que firent les éphores quand ils songèrent à donner un successeur à Mindaros.

Dès qu'il eut remis ses pouvoirs au remplaçant que lui envoyait Syracuse, Hermocrate se hâta de faire voile pour la Sicile. Pourquoi ne demeurait-il pas plutôt en Asie ? Pharnabaze l'en pressait et lui ménageait sur ce sol hospitalier le plus honorable asile. Mais la Sicile était envahie, et Hermocrate jugeait que sa place, du jour où il cessait d'être à la tête de la flotte, ne pouvait être ailleurs que dans les rangs de ses compatriotes. Se croyait-il donc seulement destitué ? Il n'était pas destitué ; il était banni : les factions ne procèdent généralement pas par demi-mesures. Hermocrate alla débarquer à Messine. Le flot de l'invasion ne s'était pas encore tout entier retiré ; une partie de la côte qui regarde l'Afrique demeurait occupée par les Carthaginois. Le décret qui l'avait frappé interdisait au proscrit l'accès de sa ville natale, de la cité que nous l'avons vu,

quatre ans auparavant, arracher par son héroïsme aux mains des Athéniens ; les remparts rasés par Annibal, les montagnes où erraient les débris de populations naguère opulentes et heureuses, qui eût osé s'arroger le droit de l'en exclure ? L'exilé offrait ses conseils et son bras ; il fut accueilli comme un sauveur. La terre de Sicile ne tarda pas à rejeter cette écume que la vague africaine laisse toujours derrière elle ; Sélinonte et Himère relevèrent peu à peu leurs murs. L'éclat d'un tel service finit par amollir le cœur des Syracusains. On parla de rappel ; on exprima tout bas un secret repentir. Avisé de ce retour de faveur par quelques amis, Hermocrate crut le moment venu de se présenter pour plaider sa cause en personne. Il commit l'imprudance de se présenter avec une faible escorte. Au lieu de juges, il trouva une foule hésitante et la faction contraire en armes, exaspérée, bien résolue à consommer, sa perte. Ses partisans voulurent lui porter secours : ils succombèrent, accablés sous le nombre ; Hermocrate lui-même fut tué dans ce tumulte. Il périt ; le sort lui réservait un vengeur. Denys le Tyran se chargea bientôt d'apprendre aux Syracusains ce que gagne un peuple à faucher tout ce qui s'élève.

Ne nous égarons pas au milieu de ce dédale ; les fautes de Syracuse pourraient nous entraîner à oublier les erreurs d'Athènes. La démocratie est la même partout ; il était bon pourtant de montrer, à côté du proscrit coupable, le proscrit digne jusqu'à sa dernière heure de respect. L'exemple d'Hermocrate ne rend que plus odieuse la conduite d'Alcibiade. Je voudrais me défendre d'un trop grand penchant à la sévérité vis-à-vis de ce brillant fils de Clinias. Tout n'était pas intrigue chez Alcibiade. Ce ne fut, -pas l'intrigue qui lui permit de faire vivre sa flotte pendant deux années sans recourir au trésor d'Athènes ; de s'emparer, aussitôt après le combat de Cyzique, de Périnthe et de Sélybrie ; de fonder à Chrysopolis, sur la rive asiatique du Bosphore, un comptoir destiné à prélever la dîme sur tous les vaisseaux marchands revenant de l'Euxin. On rencontre là les fruits bien légitimes d'une activité sans relâche, d'un zèle de bon aloi. La prise de Byzance enlevée à Cléarque, qui la gouvernait en qualité d'harmoste, au nom de Lacédémone, rentre davantage dans les procédés habituels d'Alcibiade. Ce fut la trahison qui ouvrit aux généraux d'Athènes les portes de cette ville, défendue par une garnison imposante et, depuis un mois, assiégée en vain. Si Alcibiade n'avait jamais eu à se reprocher que d'avoir tenté la conscience des ennemis de son pays, sa propre conscience eût, jusqu'à un certain point, conservé le droit de demeurer légère. Il y a donc dans cette existence agitée une période remplie de services réels, une période qui pourrait, à la rigueur, atténuer et presque effacer le souvenir des autres. Cet intervalle heureux touchait à son terme ; Alcibiade allait rencontrer sur son chemin la pierre d'achoppement : Lysandre, — un Alcibiade aussi, mais un Alcibiade trempé dans les eaux de l'Eurotas. — Le sort avait déjà désigné Lysandre pour terminer, à l'avantage de Sparte, la guerre du Péloponnèse. Ce fut Lysandre, fils d'Aristocrite, issu d'une maison presque royale, car il appartenait à la race des Héraclides, qui vint prendre, au début de l'année 407 avant Jésus-Christ, la place laissée vacante par la mort de Mindaros. Pendant ce temps, Alcibiade allait, le laurier au front, purger sa contumace au tribunal d'Athènes.

Pour obtenir la réparation tardive que lui devait, au dire de ses amis, un peuple trop longtemps égaré par des imputations calomnieuses, Alcibiade s'y prit autrement qu'Hermocrate. La triste fin du grand citoyen de Syracuse ne nous apprend que trop qu'Alcibiade eut raison. Quelle idée nous ferions-nous donc de la justice du ciel, s'il fallait la juger à l'apparence trompeuse de ses arrêts ? Le ciel voudrait-il punir, à l'égal de la perfidie, le manque de prudence politique ?

Aurait-il résolu de laisser, sans intervenir, s'accomplir les destins de tout homme qui se fie à la foi capricieuse des multitudes ? Hermocrate se présente à ses compatriotes **les deux mains ouvertes et le cœur dedans** ; il a le droit de leur dire, comme jadis lord Brougham à ses électeurs : **Mes concitoyens, ces mains sont pures** ; il reçoit la mort ; Alcibiade, entaché de toutes les trahisons, va être porté par l'universel enthousiasme sur le pavois. Mais aussi avec quelle circonspection le criminel absous par la victoire aborde le Pirée ! Ce n'est que deux ans après le combat de Cyzique qu'il se décide à faire voile vers Athènes. Ses affidés ont eu tout le temps de lui aplanir les voies. Il ne descend pas immédiatement à terre. Du pont de sa trière il observe la foule qui s'est amassée sur la plage. Tout va bien. Voilà des visages connus, des physionomies sympathiques ! Voilà Euryptolème, le fils de Pisianax, un cousin ! Autour d'Euryptolème se sont groupés des parents, d'anciens compagnons de plaisir. Alcibiade se rassure ; il est désormais certain de ne pas affronter la justice du peuple sans appui. Sept ans après avoir quitté le Pirée sur la galère qui l'emmenait en Sicile, il débarque et se dirige à pied vers le Pnyx. Une troupe dévouée, durant ce long trajet, l'entourne. **Athéniens**, dit le fils de Clinias aux tribus convoquées d'urgence par les prytanes, **je n'ai jamais profané les mystères. Je suis victime d'une inexplicable erreur**. Combien parmi ces juges convaincus et gagnés d'avance se trouvait-il de **justes**, de gens non infectés des doctrines nouvelles et ayant conservé le droit de s'écrier avec le poète : **Je t'ai attaqué en face dans ta puissance, et je ne t'ai pas foulé aux pieds lorsque tu étais par terre** ? C'était là l'éducation donnée aux guerriers qui combattirent à Marathon ; les sophistes avaient enseigné depuis lors une autre morale. L'assemblée n'eut qu'un cri : **Révoquons l'injuste sentence ! Qu'Alcibiade soit nommé commandant absolu de toutes les forces de la république !** Les prytanes trouvèrent à peine le temps de faire lever les mains. En pareille occasion il serait oiseux de vouloir compter les suffrages : **Zitô o vasilevs tis Hellados ! viva il re netto !** Voilà le vrai dépouillement du scrutin. Telle est donc, ô dieux immortels, la justice du peuple ! Et la vôtre ! Nous la ferez-vous enfin connaître ?

La justice des dieux, nous ne la connaissons qu'en l'année 404. Pharnabaze et Lysandre se chargeront alors de venger l'armée de Sicile.

CHAPITRE VII. — LE COMBAT DE NOTIUM ET LA DISGRÂCE D'ALCIBIADE.

Belle et brillante Athènes, au front couronné de violettes, le jour où tu vis repartir Alcibiade avec une armée de quinze cents hoplites, avec cent cinquante chevaux, avec cent trières, tu te promis sans doute de nouveaux triomphes : la république venait de faire un suprême effort et de le faire au moment même où Lacédémone lassée se montrait disposée à demander la paix. Quelle ne fut donc pas ta surprise, quand, au début de l'année suivante, tu appris que ta flotte venait d'être battue ! Dans une seule journée, tu avais perdu vingt-deux vaisseaux ! L'ami de Tissapherne aurait-il vendu l'armée qu'on lui a confiée ? Ce soupçon peu à peu grossit ; les détails transmis de Samos le changent en certitude, — la certitude des masses. — On sait si les masses, quand il s'agit de croire quelque fait monstrueux, ont jamais eu l'habitude d'hésiter. Que s'était-il donc passé en Asie ? Reprenons les choses au point où nous les avons laissées, c'est-à-dire au moment où Alcibiade, vainqueur dans le Bosphore comme dans la Propontide et dans l'Hellespont, se disposait à faire route pour Athènes.

Le roi des Perses, à chaque nouveau succès d'Alcibiade, n'en a que mieux compris la nécessité de resserrer son alliance avec les Lacédémoniens. La politique oscillante de Tissapherne a décidément le dessous ; c'est l'intervention franche et loyale de Pharnabaze qui prévaut. Darius envoie à Sardes le second de ses fils, le plus vaillant : Cyrus. De Sardes le prince se rend à Éphèse. Il y trouve Lysandre récemment arrivé de Lacédémone, Lysandre, déjà renommé pour sa rare valeur et surtout pour sa connaissance exceptionnelle du métier de la mer. Les rivages de l'Asie n'avaient pas eu souvent le spectacle d'une telle activité. : Rhodes, Cos, Milet, Chio, ont été mises à contribution, soixante-dix trières sont rassemblées sur la rade d'Éphèse ; mais il faut de l'argent pour solder les équipages. *De l'argent ! j'en apporte !* répond Cyrus. *Voici pour commencer un à compte de cinq cents talents. Cette somme ne suffit-elle pas ? J'aurai recours aux fonds que mon père m'a confiés. Si ce n'est point assez, je ferai fondre le trône sur lequel vous me voyez assis.* Tissapherne n'offrait que son *triclinium*. La solde fixée par ce satrape, d'après le conseil d'Alcibiade, était de quarante-cinq centimes ; Cyrus la porte de son propre mouvement à soixante. Les Athéniens n'ont qu'à bien garder leurs chiourmes, l'appât d'un pareil salaire amènera plus d'un déserteur à Lysandre. L'accord de Lacédémone et de Sardes- est donc plus assuré que jamais. Ce n'est pas un simple satrape qui parle, c'est un prince du sang, un *Caranos*, investi pour tous les *bas pays*, dans toute l'étendue des provinces maritimes, de l'autorité souveraine. Le roi des Perses a pris la flotte du Péloponnèse à bail. Aux termes du traité conclu entre Tissapherne et Astyochos, la dépense supportée mensuellement par le roi ne devait pas dépasser trois mille francs par trière ; Cyrus en promet quatre mille, et Darius ratifie cette libéralité. Peut-on payer trop cher la satisfaction de voir les Grecs se déchirer entre eux. Tous ces despotes orientaux ont beau être astucieux, je les trouve singulièrement enclins à l'imprudence. Quand on est aussi riche et aussi mal défendu par son organisation militaire, il n'est vraiment pas sage de faire parade de l'or qu'on possède. Ne court-on pas le risque d'allumer la cupidité des pauvretés avides dont on se procure pour un instant le concours ? Les malandrins de Sparte ne tarderont pas à sonder les chemins d'Ecbatane ; dix-huit siècles plus tard, vous verrez les preux de l'Occident,

soumis à des tentations semblables, se ruer sur les routés qui conduisent à Calicut, à Tenochtitlan ou à Quito.

Chez Alcibiade, dit Plutarque, ce qui choquait le plus, c'étaient l'insolence et le luxe joints à la présomption ; dans Lysandre, c'était la dureté du caractère. Cette rudesse impérieuse ne s'amollissait que devant les princes et devant les satrapes. La Grèce, ajoute le précepteur de l'empereur Adrien, n'eût pas mieux supporté deux Lysandre que deux Alcibiade. C'est pour cela peut-être que, ne pouvant opposer à l'Alcibiade d'Athènes un Lacédémonien qui eût autant de souplesse dans l'esprit, autant de charme insinuant dans les manières, il n'était pas sans avantage de le mettre aux prises avec un Lysandre. Ces deux natures félines ne portaient pas le même masque ; elles n'en étaient pas moins faites pour se mesurer en champ clos. La grande supériorité de Lysandre sur son adversaire, dans le conflit qui allait s'engager, c'est que la question de solde ne le préoccupait plus ; Alcibiade, au contraire, voyait ses opérations entravées par cette difficulté constamment renaissante. Il lui fallait sans cesse songer à battre monnaie avec ses vaisseaux, disséminer sa flotte, se promener d'île en île et laisser souvent, pour courir à la recherche de quelque chétif tribut, ses plus belles victoires inachevées. Lysandre, au moment où Alcibiade quittait le Pirée pour ouvrir la campagne de l'année 407, n'avait plus seulement soixante-dix vaisseaux ; il en possédait quatre-vingt-dix. Cette flotte, tirée à terre, se radoubaît à loisir sur la plage d'Éphèse ; les équipages se reposaient dans leur camp, enveloppé, selon la coutume, de palissades, lorsqu'un incident imprévu vint rompre la trêve qu'imposait encore aux deux partis la saison.

Les Athéniens avaient rétabli leur domination à Byzance ; l'Hellespont, d'une extrémité à l'autre et sur ses deux rives, reconnaissait de nouveau leurs lois. Il fallait maintenant s'occuper de raffermir les villes maritimes de l'Ionie et de la Carie dans les sentiments qui les inclinèrent, dès le jour de leur fondation, à chercher contre l'oppression des Perses l'appui des flottés athéniennes. Thrasybule vint de l'Hellespont mouiller devant Phocée ; Alcibiade s'établit à Notium, près de Colophon, à portée d'Éphèse. Lysandre ; à cette nouvelle, fait descendre ses vaisseaux du rivage. Quel est l'amiral de nos jours qui, se trouvant mouillé à quelques lieues à peine de là flotte ennemie, d'une flotte formidable tout au moins par le nombre, voudrait laisser à un de ses lieutenants le soin de tenir cette flotte en échec, s'en irait procéder au loin à quelque opération de détail, emmenant avec lui les meilleurs de ses vaisseaux, et croirait que, pour n'avoir rien à craindre des suites de son absence, il lui suffira d'enjoindre à qui le remplace la plus complète immobilité jusqu'à son retour ? Telle est pourtant l'inqualifiable imprudence que commet Alcibiade. Il part de Notium avec une escadre de choix et s'en va prêter assistance à Thrasybule qui fortifiait Phocée, aux habitants de Clazomène récemment pillés par quelques bannis. Quand il revient de l'entrée du golfe de Smyrne au fond du golfe de Scalanova, sa flotte a subi un échec dont le retentissement se prolonge dans tout l'Archipel et ça porter le doute et le soupçon jusqu'au cour d'Athènes.

Ce fut, paraît-il, à Antiochus, le pilote-major de cette flotte, bon pilote, dit Plutarque, mais esprit lourd et sans intelligence, qu'Alcibiade, lorsqu'il se porta vers le nord, remit le commandement. Xénophon ne parle lias avec cette sévérité d'Antiochus, et Diodore de Sicile ne nous montre le pilote d'Alcibiade que sous lès traits d'un homme entreprenant sans doute, mais digne à tous égards de là confiance qu'il avait inspirée. Je suis loin de croire ; pour ma part, que le chef temporaire de la flotte de Notium ait enfreint ses ordres, le jour où, avec deux vaisseaux, il alla reconnaître la flotte de Lysandre. S'il eût brûlé du désir de faire

quelque action d'éclat, comme Diodore l'en accuse, ce n'est pas avec deux vaisseaux qu'il eût pris la mer, c'est avec toute la flotte. Serait-il vrai d'ailleurs que cet Antiochus ait été saisi d'un soudain accès de démence, qu'il soit venu défiler insolemment devant les proues des vaisseaux ennemis, faisant mille folies, jetant au vent mille instilles ridicules, la responsabilité d'Alcibiade ne s'en trouverait pas pour cela sérieusement atténuée. Gouverner, c'est choisir, et quand on choisit un fou pour lui confier la garde de ce qu'on devrait surveiller soi-même, on demeure responsable des conséquences. Lysandre a été provoqué : admettons-le, puisque Xénophon lui-même l'atteste. Il ne rompra pas pour si peu sa ligne d'embossage ; il se borne à en détacher quelques navires rapides. Antiochus tourne bride ; les trières du Péloponnèse lui appuient vigoureusement la chasse. Du mouillage de Notium on l'aperçoit, fuyant, vivement pressé, en danger d'être pris ; naturellement, on vole à son secours. Lysandre alors s'avance avec toute sa flotte rangée en bataille. Le grand art de Lysandre paraît avoir été, comme celui de Latouche-Tréville, l'art de tenir ses vaisseaux toujours prêts à entrer en action. Pour en arriver là, il faut supprimer bien des tolérances ; il faut savoir faire succéder au relâchement dont lès Athéniens eurent si souvent à souffrir la rude et exigeante discipline des Spartiates. Quand on se résout à donner le premier l'exemple de l'assiduité, il ne reste plus que la moitié du chemin à faire. Déconcertés par la manœuvre imprévue de Lysandre, les Athéniens n'étaient plus maîtres d'éviter le combat. Ils l'engagent avec des forces inférieures, ils l'engagent dispersés et sans ordre. Leur défaite, en quelques instants, est complète. Ils perdent vingt-deux navires, les navires seulement, car les hommes réussirent à gagner la terre à la nage.

Je me figure que Latouche-Tréville, et après lui l'amiral Emériau, ont dû plus d'une fois rêver sur la rade de Toulon, quand Nelson, Collingwood ou lord Exmouth les bloquaient, de ces surprises à la Lysandre. Les Anglais étaient trop vigilants, montaient de trop fins voiliers, pour qu'il fût possible de les prendre à semblables pièges. On ne cite que la frégate *la Proserpine* qui se soit laissé assaillir à l'improviste durant cette interminable croisière. *La Proserpine* fut enlevée de nuit sous le cap Sepet. La lune brillait cependant au ciel dans son plein. Le capitaine Du Bourdieu trouva le léopard anglais doucement bercé par la houle, ne se doutant guère que des frégates françaises osassent, par ce temps de blocus résignés, s'aventurer ainsi hors de la rade. Comme le lion édenté, la pauvre frégate fit peu de résistance. On l'amena dans ce port qui depuis longtemps n'avait vu de prises anglaises ; elle était si peu maltraitée qu'il suffit d'en changer l'équipage pour lui faire prendre place dans les rangs de notre escadre. Méfiez-vous de l'ennemi qui dort !

J'ai déjà exposé tous les avantages dont dispose une flotté, suffisamment protégée par le mouillage qu'elle occupe, contre les forces navales qui ont reçu la mission de l'observer. L'escadre de blocus n'est pas libre de prodiguer son charbon ; il lui faut charger ses foyers, lubrifier ses machines avec la plus stricte économie. S'imaginerait-on par hasard que c'est chose facile de renouveler sa provision de combustible à la mer ? Ceux qui l'ont essayé savent ce qu'il en coûte. Dans les conditions présentes de la science navale, il n'y a pour ainsi dire qu'un port qui puisse en bloquer un autre. Kamiesh réussira peut-être à fermer Sébastopol ; sans Kamiesh ; il faudra des escadres multiples promptes à se relever, il faudra même probablement deux lignes de blocus, la ligne des vaisseaux, de haut fiord et la ligne des avisos placés en vedettes. N'y eût-il pas de bateaux-torpilles pour troubler la sécurité de nos nuits, que nous- goûterions peu la pensée d'attendre au mouillage, d'attendre même sous vapeur, mais à

petite distance du port bloqué, une escadre ennemie qui viendrait à nous en pleine pression, ses soupapes soulevées par une, force frémissante, ses cylindres béants, tout prêts à engloutir le nuage dont la tension ne demande qu'à se dépenser. Pour qu'une sortie en pareil cas réussisse, elle n'a vraiment besoin que du secret. Voyez, en effet, là situation des deux adversaires. L'un s'avance en branle-bas de combat, sûr de sa vitesse, maître de la porter, en quelques secondes, aux dernières limites ; il attaque de jour, il attaque de nuit, à l'aube ou aux lueurs mourantes du crépuscule ; il choisit, s'il lui convient mieux, l'heure des repas ; l'autre, brusquement tiré de sa léthargie, n'a pour ressource que de courir à ses soutes. Tout est en émoi, la générale bat, les sections de manœuvre abaissent la mâture, les canonniers vont démarrer leurs pièces, et, dans la courive des chaudières, retentissent, comme un bruit de chaînes, le roulement des chariots et le grincement des ringards. Quand tout cela se passe à la clarté du jour, le tumulte est de peu de conséquence ; la nuit, il faut aussi songer à se reconnaître, ne pas s'exposer à tirer sur ses voisins. Les blocus ne sont pas devenus impossibles ; ils sont devenus cent fois plus périlleux. Joignez aux difficultés qui résultent de la rapidité avec laquelle l'ennemi peut désormais dévorer l'espace, l'incapacité de la marine nouvelle à tenir la mer en hiver. Une flotte à voiles bloqua les embouchures de la Meuse et de l'Escaut pendant les mois les plus orageux de l'année 1831 ; nous aurions quelque peine à imiter aujourd'hui ce tour de force. Toute la flotte actuelle est conçue dans la pensée d'une action prompte, d'une intervention brusquement décisive ; le terrain sur lequel cette flotte si puissante peut agir est malheureusement des plus limités. Nous en avons fait l'expérience quand nos forces navales étaient confiées aux mains les plus capables assurément d'en faire un emploi utile. Le moyen, je vous prie, d'employer ailleurs qu'en haute nier ces géants qui marchent sur des jambes de neuf et dix mètres de longueur ! Le plus sage ne serait-il pas de se dire : Le temps des blocus est passé ; celui des opérations combinées des armées de terre et de mer commence ? Que ces opérations alors soient menées vivement et coïncident avec le début même de la campagne ! Qu'elles se hâtent de rendre les blocus superflus ! car il faut bien donner au commerce la sécurité ; il faut bien lui garantir que les chemins de la mer vont rester libres. Que dirait un grand État, si, fier de sa marine, convaincu qu'il n'a pas fait en vain de longs et coûteux sacrifices, il voyait tout à coup ses vaisseaux marchands interceptés, ses côtes assaillies, ses ports de commerce insultés par de misérables corsaires ? Il se croirait infailliblement trahi par ses ministres et par ses amiraux. Et cependant il n'y aurait là que l'effet tout naturel des embarras causés aux plus grandes marines par la nouvelle constitution de la flotte. Nous aurons plus d'une fois à revenir sur ce sujet ; pour le moment, retournons à Antiochos.

Antiochos était mort, il avait péri dans l'engagement que l'histoire-lui reproche d'avoir inconsidérément provoqué. Alcibiade eût volontiers laissé à ce mort la responsabilité d'un échec subi en son absence, échec qu'il se flattait d'ailleurs de pouvoir bientôt réparer ; le peuple d'Athènes fut d'un autre avis. Sa colère alla droit à celui que, dans son enthousiasme, il avait investi d'une autorité absolue, à celui qui devait s'emparer d'Andros, réduire Chio et soumettre Milet ; à celui qui lui promettait, en partant du Pirée, des victoires et qui ; pour première nouvelle lui envoyait le bulletin d'une défaite. Dans la flotte même, qu'il commandait en chef, muni de pouvoirs inusités, Alcibiade ne comptait plus seulement des partisans : il rencontrait des jaloux et des rivaux. Thrasybule se chargea de cultiver le courroux populaire. Suivant lui et suivant ses amis, Alcibiade, [au lieu de livrer le commandement à des hommes qui n'avaient acquis](#)

leur crédit près de lui que par leurs débauches et par leurs grossières plaisanteries de matelots, au lieu d'aller s'ébattre dans la société des filles d'Abydos et de donner tous ses soins à la construction des forts qu'il faisait bâtir dans la Chersonèse, pour s'y réfugier, le cas échéant, devait rester à Notium, ou tout au moins à Samos. De là, il eût pu suivre les progrès de ce grand armement par lequel Antiochus, infiniment plus malheureux que coupable, s'était laissé surprendre. Tels étaient les reproches, telles étaient les accusations qui circulaient dans Athènes. La disgrâce d'Alcibiade ne se fit pas attendre. Il n'y a pas d'étale dans la marée populaire ; le flot y succède au jusant, et le jusant y refoule le flot avec la rapidité de la foudre. Le peuple avait raison quand il se déclarait mécontent de son favori ; il eut tort lorsqu'il le remplaça. On ne trouvera jamais un général qui ne commette des fautes ; ces fautes, la plupart du temps, seront mieux réparées par celui qui, les a commises que par le successeur qu'on songerait à lui donner. Mais pouvait-on avoir confiance dans Alcibiade ? Le succès, — un succès constant ; — est indispensable pour qui a la trahison à faire oublier.

CHAPITRE VIII. — LA PRISE DE MÉTHYMNE ET LE COMBAT DE MITYLÈNE.

Trop de danger accompagne la délégation absolue du pouvoir : le peuple d'Athènes ne veut plus de généralissime ; il lui faut, comme par le passé, ses dix généraux, ses généraux exerçant tous le commandement au même titre et commandant en chef, ainsi que le fit Miltiade à Marathon, par quartier. Conon, Diomédon, Lysias, Périclès, Érasinidès, Aristocrates, Arcestrate, Protomachus, Thrasyllé, Aristogène ; remplaceront donc le fils de Clinias. Alcibiade est remplacé ; il n'est pas banni : en homme prudent, pour le moment, il se bannit lui-même. Son château de Bodosto, — de Bisanthe, si nous employons le nom antique, — l'attend sur les bords de la Propontide. Il s'y réfugie, ou plutôt s'y retranche, prend à sa solde des troupes étrangères, et va guerroyer, pour son propre compte, contre les Thraces. Singulier citoyen ! Quelle est la république, quelle est la monarchie qui résisterait à de pareils exemples ? Athènes était perdue le jour où, dans son sein, l'existence, non pas de deux Alcibiade, mais d'un seul, devenait possible.

L'an 407 avant Jésus-Christ, au moment où cette année ; la vingt-cinquième de la guerre, allait finir, Conon, devançant ses neuf collègues, venait à Samos prendre le commandement de l'armée navale. Il trouvait la flotte découragée, réduite à soixante-dix trières, et se bornait à faire quelques descentes sur le territoire ennemi. Presque à la même époque, dès le début de l'année 406, Callicratidas succédait à Lysandre. Le remplacement de Lysandre n'était pas une disgrâce ; il résultait de l'application régulière de la loi. Le vainqueur de Notium arrivait, suivant l'expression consacrée par nos règlements, **au terme de son exercice**. Ces dépossessions sont inévitables ; elles ont la fatalité du destin, et pourtant nul ne les accepte sans murmure. L'armée que nous quittons nous paraît une armée ingrate, dès qu'elle ne porte plus le deuil de notre départ. Il faut une bien grande âme pour souhaiter un joyeux accueil à son successeur ; Lysandre prend sur-le-champ ses mesures pour s'épargner la mélancolie d'un pareil spectacle. Il renvoie à Sardes ce qui lui restait de l'argent avancé par Cyrus. **Que Callicratidas aille lui-même en demander au prince !** Les députés des villes ioniennes se lamentent en apprenant la retraite de l'homme qui les a comblés d'honneurs et de richesses, qui leur a laissé espérer l'anéantissement prochain de la démocratie. Lysandre n'a garde de décourager ces adieux éplorés. Ému lui-même, il se montre touché de l'émotion que son remplacement provoque. Pendant ce temps, ses amis s'agitent. Non seulement ils apportent peu de zèle au service, mais on les entend répéter partout que les Lacédémoniens commettent une grande faute en changeant ainsi, à des époques périodiques et arrêtées d'avance, le commandement. Qu'arrive-t-il ? A l'instant le moins favorable, à l'heure la plus critique, des gens sans talent, des généraux ignorants du métier de la mer, peu familiarisés avec les coutumes du pays allié, viennent se substituer à des chefs investis de la confiance du soldat et de la faveur du roi de Perse. Sparte a le culte de ces pratiques surannées ; Dieu veuille qu'elle ne se prépare pas ainsi de grands malheurs !

Toutes ces plaintes finissent par arriver aux oreilles de Callicratidas. Ce jeune général était **le meilleur, et le plus juste des hommes**, un Dorien des anciens temps, simple et droit, peu fait pour se mouvoir au milieu de pareilles intrigues. Il passe brutalement la tête à travers la toile d'araignée. **Je n'ai pas sollicité**, dit-

il, le commandement de la flotte ; il m'eût certes été beaucoup plus agréable de demeurer chez moi. Sparte m'a nommé, et j'ai dû exécuter ses ordres. Vous prétendez que je n'entends rien en marine, que Lysandre, au contraire, est un homme de mer consommé. Et quand cela serait ! que voudriez-vous en conclure ? vous plait-il que je me démette des fonctions qui m'ont été imposées ? dois-je retourner à Sparte et aller annoncer à ceux qui m'ont envoyé l'accueil que, me réservaient les amis de Lysandre ? Marchez sur le fantôme, il s'évanouit. Au bout de quelques jours, la soumission est complète. Lysandre le premier en a compris la nécessité ; son orgueil indompté n'en rêve pas moins une satisfaction dernière. Il veut qu'on sache bien qu'au moment où il- retourne à Sparte, tout ce qu'on pouvait combattre est vaincu, tout ce qu'on pouvait soumettre est conquis. Je te remets, dit-il à Callicratidas, le commandement de cette flotte que j'ai rendue maîtresse de la mer. C'est à un vainqueur, ne l'oublie pas, que tu succèdes. J'ai acquis devant Notium le droit de prendre le titre de thalassocrate. Voilà bien du bruit pour vingt-deux vaisseaux coulés ! Tromp, en pareil cas, se contentait d'arborer à la tête de son grand mât un balai. Si tu es réellement le roi de la mer, répond Callicratidas à Lysandre, montre-le en allant défilé devant Samos. Ne me remets pas la flotte à Éphèse ; viens me la remettre à Milet. Je te reconnaitrai alors comme thalassocrate. La plaisanterie ne paraît pas avoir été du goût de Lysandre. Ce n'est plus à lui, dit-il, c'est à Callicratidas de défier les Athéniens, puisque c'est Callicratidas qui commande. Il dit et s'embarque pour le Péloponnèse, désolé de quitter sa flotte, mais heureux de laisser du moins le chef qui le remplacé dans l'embarras.

Le successeur de Lysandre n'avait plus, en effet, le moyen de solder ses équipages, et, sans solde, les équipages ne pouvaient se nourrir. Callicratidas se décide à prendre le chemin de Sardes : Le rappel de Lysandre avait indisposé Cyrus : allez donc parler de règlements à des gens qui n'ont jamais connu de loi que leur caprice ! Callicratidas est mal accueilli ; ses propos ne tardent pas à trahir l'humeur qu'il en ressent. Si jamais, s'écrie-t-il, les dieux permettent que je rentre dans ma patrie, je n'aurai qu'un objet : réconcilier les Grecs de l'Attique et ceux du Péloponnèse. Je les préserverai ainsi de l'Humiliation d'avoir à mendier les secours des Barbares ! Les Milésiens n'étaient ni des Barbares, ni des Grecs ; colons de la Grèce, anciens sujets des perses, ils éprouvaient surtout la crainte de retomber sous le joug impérieux des Athéniens. C'est à eux que Callicratidas s'adresse pour obtenir l'ardent que lui a refusé Cyrus. Je n'ai pu me résoudre, leur dit-il, à rester plus longtemps à la porte des Barbares. Montrons-leur que nous n'avons pas besoin de nous prosterner devant eux pour tirer vengeance de nos ennemis ! On comprend que Cyrus ait mis peu d'empressement à obliger un allié aussi fier. Quand on veut tendre la main, il faut se résigner à ployer les genoux. Callicratidas était jeune ; il avait l'enthousiasme et les nobles passions de son âge ; pour aller quêter des subsides, Sparte eût dû faire choix d'un autre général. Les Milésiens sont touchés du mâle langage qui a offensé Cyrus. Ils apportent de l'or, Chio en fournit aussi ; Callicratidas se trouve en mesure de distribuer un à compte de 4 francs 50 centimes à chaque homme. Les beaux jours où Lysandre payait régulièrement solde entière à ses équipages sont passés. Callicratidas a bien envoyé des trières chercher de nouveaux fonds en Laconie, mais on sait que Sparte ne peut guère offrir à ses enfants que sa monnaie de fer, et ce n'est pas avec des ligatures de sapeks qu'on pourra désormais satisfaire l'hoplite du Péloponnèse et le rameur de Corinthe. Le fifre et le tambour de la 32e demi-brigade appartiennent aux temps héroïques. Quand on contemple, du haut des Alpes, les riches plaines de

la Lombardie, on peut faire crédit à la république ; quand on revient de ces fertiles et opulentes campagnes ; on ne bouche plus les brèches de sa culotte avec des assignats. Heureusement pour Callicratidas il est toujours, aux yeux des cités ioniennes, aux yeux des insulaires qui redoutent les vengeances intestines, le champion armé de l'oligarchie ; de toutes parts on est venu à son aide. Conon ne possède que soixante-dix trières, le navarque de Sparte en a rassemblé cent quarante.

L'inaction ne s'expliquerait plus ; Callicratidas quitte Éphèse et conduit sa flotte devant Méthymne. Cette ville s'est montrée de tout temps la rivale et l'ennemie invétérée de Mitylène ; elle n'a jamais abandonné le parti athénien. Athènes y a mis récemment garnison ; cette garnison toutefois est trop faible, pour pouvoir défendre bien longtemps les murs sous lesquels Callicratidas est venu dresser ses machines. Il n'y a que la flotte de Conon, mouillée à Samos, qui pourrait essayer de sauver Méthymne. Conon met à la voile ; il arrivera trop tard. La flotte athénienne a un long trajet à faire : il lui faut traverser le golfe d'Éphèse, remonter le canal de Chio, doubler la presqu'île de Clazomènes s'engager enfin dans le détroit qui sépare la côte orientale de l'île Lesbos du continent ; car si Mitylène occupe au sud l'extrémité de cette côte, Méthymne en garde l'accès au nord-ouest, du côté qui fait face à la mer Égée. Les soldats de Callicratidas ont si vivement pressé la ville assiégée que Méthymne est en leur pouvoir avant que les vaisseaux de Conon soient mis en mesure d'intervenir. Méthymne regorgeait de richesses ; Callicratidas la livre au pillage ; les esclaves sont vendus sur la place publique. Ces esclaves sont toujours la meilleure partie du butin. Les Turcs, en 1821, mettront à sac ; dans les mêmes parages, la ville de Cydonia ; ils n'oublieront pas de tirer parti des habitants ; les marchés de l'Asie seront soudain inondés de captifs. Callicratidas, lui, ne veut mettre en vente que les Barbares ; les citoyens de Méthymne ne seraient certes pas de défaite moins facile, mais ce sont des Grecs, et les Grecs, pour Callicratidas, sont sacrés. *La servitude, dit-il, n'est pas faite pour eux.*

O buon tempo degli cavalieri antichli !

Oh ! le beau temps que celui de ces fables !

s'écriait, à la fin du dix-huitième siècle, le sceptique Arouet lui-même. Quand les Juifs se croyaient le peuple de Dieu, quand les Grecs s'imaginaient qu'un sang privilégié coulait dans leurs veines, quand nous nous appelions nous-mêmes *la grande nation*, la philosophie y pouvait trouver à redire ; le patriotisme n'était pas alors un vain mot. Nos regards incertains se promènent trop aujourd'hui autour de nous. Je ne sais si les Grecs, dans les courses de chars des jeux Olympiques, mettaient des œillères à leurs chevaux ; je n'ai pas remarqué cet appendice dû harnais moderne sur les bas-reliefs du Musée assyrien, mais je crois que les chevaux courent mieux et sont moins sujets à se dérober quand on les oblige à ne regarder que la piste. *En toutô niké. In hoc signo vinces.*

Callicratidas n'était pas seulement, à mon sens, un vainqueur généreux ; il était aussi un politique habile. Le lendemain même du jour où Méthymne s'est rendue, il remet aux habitants le gouvernement de leur ville. C'était leur en confier, par le fait, la défense, et transformer ces vaincus en alliés. Conon apprend la chute de Méthymne au mouillage des Cent-Iles. Tel était le nom que portait, dans l'antiquité, ce groupe des Mosco-Nisi, derrière lequel s'abrita, en 1849, l'escadre de l'amiral Parseval, battue des longues tempêtes d'un rigoureux hiver. Ce mouillage a cessé d'être sûr pour Conon, depuis que Callicratidas a recouvré la libre disposition de ses forces ; Conon se hâte de le quitter. Ce n'est plus

d'ailleurs Méthymne, c'est Mitylène qu'il s'agit maintenant de défendre : La flotte athénienne redescend le canal qu'elle a remonté la veille ; elle a commencé son mouvement dès le point du jour. Par malheur, ce mouvement n'a pas échappé aux Péloponnésiens ; Callicratidas poursuit son adversaire avec une flotte de cent soixante-dix navires. Conon reconnaît que la retraite va lui être coupée, son parti est pris à l'instant : il ira au-devant du combat qu'il lui serait difficile d'éviter. Suivons avec attention les manœuvres des deux flottes ; des vaisseaux cuirassés, pour se joindre et pour accomplir leurs passes, ne s'y prendraient pas autrement. Le pavillon de pourpre, ce pavillon, emblème du sang qu'on s'appête à verser ; ce pavillon rouge qui, de siècle en siècle, est demeuré le signal du combat, se déploie tout à coup sur la trière que monte le navarque d'Athènes. Conon vient de le faire arborer en tête de mât. Quand les mâts étaient abattus, ou quand il faisait calme, ce n'était plus un pavillon qu'on déployait ; au bout d'une pique on élevait en l'air un bouclier. A peine l'étamine a-t-elle livré ses derniers plis à la brise, que toute la flotte athénienne tourne brusquement, tourne à la fois sur elle-même ; les troupes entonnent le péan, les trompettes sonnent la charge. Les Péloponnésiens n'ont pas eu le temps de se ranger en bataille, leur armée est encore partagée en deux divisions, les meilleurs marcheurs en avant, le gros de la flotte derrière. Tel est l'inconvénient, le danger même, de toute chasse à outrance ; il faut rompre sa ligne pour gagner l'ennemi, et l'ennemi aux abois peut se retournera Conon, avec toutes ses forces, tombe au milieu de vaisseaux épars ; il brise les rames des uns, perce le flanc des autres, porte partout l'effroi et, dans cette armée déjà si confuse, augmente la confusion. Les navires surpris, heureusement pour eux, n'ont pas eu la faiblesse de virer de bord : ils reculent, mais la proue en avant ; ce sont leurs poupes maintenant qui fendent l'onde. Bientôt leurs rangs se mêlent à ceux des navires arriérés qui accourent ; le front de bataille est rétabli. Ainsi furent réduits, au champ de bataille de l'Alma, dans les intervalles de la seconde ligne anglaise, les soldats du général Brown fuyant sous l'impression d'une panique passagère. Conon voit les deux longs bras de cette flotte immense s'étendre autour de lui ; déborder ses ailes, se développer en cercle pour enserrer ses soixante-dix trières ; il donne le premier l'exemple de la retraite. Habituees à le suivre, promptes à imiter la manœuvre de leur chef, parce que ce chef ne les tient pas constamment en lisière sous ses signaux, les trières athéniennes se dégagent rapidement de l'étreinte qui les presse. Quarante vaisseaux parviennent. à gagner, sous les ordres de Conon, le port de Mitylène ; l'aile gauche seule, composée de trente trières, trouve l'accès de ce port fermé. Elle incline immédiatement sa route vers le nord et va s'échouer au point de la côte le plus rapproché. Callicratidas s'empare de ces vaisseaux vides. A l'exemple de Lysandre et à meilleur titre, le jeune navarque pourrait se parer du titre de thalassocrate ; il se contente de poursuivre son triomphe. Quarante vaisseaux lui ont échappé, il les aura en même temps que Mitylène. Cette malheureuse cité ne compte plus ses sièges ; reine de Lesbos, elle a reçu le fatal don d'attirer, par sa beauté suprême, tous les envahisseurs. Thorax, un des lieutenants de Callicratidas, amène de Méthymne, à travers les montagnes, l'infanterie spartiate et les troupes auxiliaires. Callicratidas lui-même met à terre les hoplites embarqués sur la flotte. Qui disait donc que Sparte avait besoin pour vaincre d'attendre le bon plaisir et l'or du roi des Perses ? Sparte tient sous sa serre les derniers vaisseaux de son ennemie, et Cyrus ne lui a pas fait l'aumône d'un talent. Du moment qu'il apprend que Callicratidas est en voie de se suffire à lui-même, le prince se ravise ; il envoie les subsides qu'on a cessé de lui demander. La fierté de Callicratidas a fini par obtenir autant de succès que les basses flatteries de Lysandre ; mais

Callicratidas a pris Méthymne et s'apprête à prendre Mitylène. La meilleure de toutes les diplomaties consiste à être fort ; cette diplomatie-là procure toujours des alliés.

La situation de Conon laissait à la cause d'Athènes peu d'espoir. Le port de Mitylène n'était pas de facile défense ; quarante vaisseaux déployés en ligne n'auraient pas suffi pour en barrer l'entrée beaucoup trop ouverte. Conon, dans les parties où les eaux sont suffisamment basses, fait couler des embarcations remplies de pierres ; dans les parties plus profondes de la passe, il assujettit sur des ancres de grands bâtiments de transport. Ces bâtiments ne seront pas seulement un obstacle ; leur pont servira de plate-forme aux catapultes. On sait que ces machines, dont l'invention a été faussement attribuée à Denys le Tyran, servaient à lancer, par la brusque détente d'un levier qu'on bandait fortement à l'aide d'un treuil, une pluie de cailloux ou d'énormes fragments de rochers. En arrière de ces batteries flottantes sont rangées les quarante trières, la proue en avant, l'éperon en arrêt. Le port a changé d'aspect ; il faudra plus d'un rude combat pour forcer cette entrée rétrécie. La nature a d'ailleurs ménagé aux Athéniens un dernier refuge. Mitylène possède, comme Syracuse, son grand et son petit port ; seulement, les deux ports de Mitylène se communiquent : la vieille ville est bâtie sur un îlot de peu d'étendue, que sépare de la grande île un étroit canal aujourd'hui comblé. En face de l'îlot, sur la rive lesbienne, s'élève la ville neuve ; une enceinte commune embrasse les deux cités traversées par une route d'Euripe. A chaque extrémité de ce long boyau s'ouvre un port : à l'extrémité méridionale, le port ou plutôt la rade, que Conon vient de mettre en état de défense ; à l'extrémité qui regarde, le nord, un bassin mieux-fermé, dont il est facile d'interdire l'approche. On n'a pas forcé l'entrée de beaucoup de ports : Duguay-Trouin à Rio-Janeiro, l'amiral Roussin dans le Tage, Ferragut à Mobile, ont montré cependant que de pareilles opérations ne sont point impossibles ; mais ni à Rio-Janeiro, ni dans le Tage, ni à l'ouvert de la baie de Mobile, on ne fut obligé de s'arrêter sous le canon. Lorsqu'on trouve le chemin barré par des estacades ou par des lignes de vaisseaux embossés, il faut courir les risques de Nelson attaquant Copenhague, à moins qu'on ne préfère imiter la très légitime circonspection de ces deux grandes nations maritimes qui laissèrent, pendant plus d'une année, leurs vaisseaux immobiles devant les batteries de la Quarantaine et devant le fort Constantin.

Callicratidas n'était pas un marin : pour triompher d'un obstacle, il est quelquefois avantageux d'en mal apprécier la puissance. Callicratidas avait pris Méthymne ; il se croyait de force à prendre Mitylène ; la vue de toutes les défenses accumulées à la bouche du grand port ne l'intimide pas. Il se place lui-même à la tête de ses vaisseaux, s'ouvre par l'impétuosité de son premier élan un passage à travers la ligne des vaisseaux de charge et se rue sur les proues de la seconde ligne, composée tout entière de navires de combat. La mêlée fut terrible ; une grêle de pierres tombait du haut des vergues, jaillissait des plates-formes ; Callicratidas fait sonner la retraite : ses troupes épuisées ont besoin de reprendre haleine. Quelques instants après, il revient à la charge, lutte durant plusieurs heures et parvient enfin à refouler les Athéniens jusque dans l'arrière-port. L'investissement de Mitylène est désormais assuré ; Callicratidas a établi sa flotte dans le bassin du sud, dans ce bassin d'où Conon s'est vainement efforcé de l'exclure. Je ne veux pas prendre parti contre les Athéniens : ce sont eux qui défendent, à cette heure, la cause de la Grèce ; la victoire des Péloponnésiens court, au contraire, le risque de tourner au profit de l'Asie. Je n'en éprouve pas moins une secrète sympathie pour cet honnête et vaillant hoplite dont la mâle

droiture a si bien déjoué les intrigués de Lysandre. Puissent les dieux lui demeurer jusqu'au bout favorables !

CHAPITRE IX. — LA BATAILLE DES ARGINUSES.

Assiégé par terre et par mer, n'ayant aucun moyen de se procurer des vivres, Conon devait tôt ou tard succomber. La prise de Mitylène n'était plus qu'une affaire de temps, à moins que Mitylène ne fût secourue. Comment demander ces secours ? Comment instruire Athènes du danger imminent que court sa flotte ? Comment lui faire savoir que, si elle n'avise et n'avise promptement, la guerre peut se trouver terminée, à l'avantage imprévu de Sparte, d'un seul coup ? Placés dans une situation aussi délicate et aussi périlleuse, bien peu d'amiraux, — je parle des plus habiles qu'on ait vus de nos jours, — auraient surpassé en industrieuse habileté le vieux Conon. On remplirait un volume des stratagèmes de guerre des anciens ; toutes les ruses des modernes tiendraient dans quelques pages. Réfugié dans le port du nord, Conon avait tiré sa flotte à terre. Il fait choix de ses deux meilleurs vaisseaux et les lance ; de nuit, silencieusement, avec les plus mystérieuses précautions, à la mer. Ces vaisseaux non seulement demeurent collés au rivage, on prend soin de les dérober à la vue de l'ennemi en tendant devant eux des rideaux. Chaque jour ils reçoivent, avant le lever de l'aube, leurs équipages au grand complet ; aucun homme n'est autorisé à paraître sur le pont ; les épibates eux-mêmes se tiennent, avec les rameurs, à fond de cale. La nuit venue, chacun redescend à terre ; les premières lueurs du matin blanchissent à peine l'horizon, que chacun retourne prendre son poste à bord. Quatre jours se passent ainsi ; Conon épie le moment favorable. Le cinquième jour, une chaleur accablante règne dans la baie ; l'ennemi s'est relâché de sa surveillance, les rondes sont mal faites, les vedettes se sont endormies. Conon donne le signal : les rideaux s'abattent, les deux trières, s'élançant. L'une se dirige au large, l'autre vogue droit au nord et prend, le long de terre, la route de l'Hellespont. Quel tumulte dans le camp du Péloponnèse ! On ne s'y attendait à rien de semblable. Les messagers se croisent, les aides de camp vont porter de côté et d'autre des ordres improvisés, ordres qui trop souvent se nuisent et se contrarient. D'eux-mêmes, les soldats ont couru aux armes ; mais ce n'est pas en s'agitant ainsi sur le rivage qu'on réparera la négligence commise : *Montez sur les trières, les premières venues ! Ne cherchez pas votre vaisseau ! Tout vaisseau dont les bancs sont garnis peut partir ; il n'y a pas un instant à perdre. Voyez l'énorme avance qu'ont déjà les fuyards ! Démarrez donc ! Que faites-vous ? Est-ce qu'on a le temps de lever les ancres ? Coupez, coupez les câbles ! Êtes-vous prêts, enfin ? *Sentabas, mariniers ! Et vogue tout d'un temps !**

Nous parlons ici une langue morte, la langue des galères ; nos officiers peut-être ne nous comprendront pas ; Thucydide et Xénophon savent aussi bien que Barras de La Penne et M. de Vivonne ce que nous voulons dire. La chasse a commencé : *Passer vogue, mes enfants ! Hippapés, mes braves coursiers de Sicile ! La galère athénienne ne nous échappera pas.* La galère ? Il y en a deux. Six heures durant, on poursuit celle qui s'efforçait de gagner la haute mer ; le soleil se couchait quand on l'atteignit. Les chasseurs la ramenèrent à Callicratidas avec son équipage. La trière qui filait le long de la côte fut sauvée par l'obscurité de la nuit. Dès que les ténèbres vinrent couvrir ses mouvements, elle changea de route, déploya sa voile et, poussée par le vent du nord, arriva en moins de trois jours au Pirée. *Mitylène est investie, les débris de la flotte sont bloqués ; envoyez de prompts secours, ou bientôt Athènes n'aura plus de marine.* Tel est

le message qui répand en quelques minutes la consternation dans la ville. C'était un brave peuple que ce peuple athénien ; bien qu'il fût trop souvent un peuple insensé. Sur-le-champ il décrète l'armement de cent dix vaisseaux. On manque de rameurs ? Enrôlez tout sans distinction, les esclaves et les hommes libres ! Et vous, honnêtes métèques, qui avez toujours fidèlement servi Athènes, on vous confère, pour encourager votre zèle, les droits de citoyen ! En trente jours, la nouvelle flotte est prête à prendre la mer. Elle porte des hoplites, elle parle aussi une nombreuse cavalerie, car ce n'est pas seulement sur mer qu'on est résolu à combattre. Vers quel point se dirigera-t-on ? Vers Samos avant tout. Samos est une autre Athènes ; on y est toujours disposé à prendre les armes pour les intérêts de la démocratie menacée. Les Samiens fournissent à la flotte du Pirée un contingent d'hoplites, un renfort de rameurs. Quand ils ont complété les équipages des trières d'Athènes, il leur reste encore le moyen d'équiper, pour leur propre compte, dix vaisseaux. Si les autres îles montrent moins de ferveur, on aura recours à cette pression morale dont Athènes a su plus d'une fois faire un utile usage. La levée en masse ! Voilà ce qu'il faut pour grossir, en cette heure de crise, la flotte de la république. Tous les détachements épars se concentrent ; les généraux d'Athènes partiront de Samos à la tête de cent cinquante vaisseaux. Avec quelle rapidité merveilleuse les échecs se réparent et les vides se combrent dans ces flottes de l'antiquité ! S'il avait fallu aux anciens, comme à nous, quatre années pour entrer en jouissance du vaisseau neuf mis sur les chantiers, on n'aurait pas vu l'équilibre des forces se rétablir ainsi tant de fois et de la façon la plus inattendue.

Voilà donc de nouveau la nier en balance ; elle ne sait plus qui sera dans quelques jours son maître. D'un côté se présente Callicratidas avec ses cent soixante-dix trières ; de l'autre, les généraux d'Athènes prêts à tendre la main à Conon. Les Athéniens ont trente-huit vaisseaux dans le port intérieur de Mitylène, cent cinquante rassemblés sur la rade de Samos. Le difficile sera d'opérer la jonction ; Callicratidas ne compte pas rester, pendant ce temps, à sommeiller sur ses ancrs. Il laisse cinquante navires devant Mitylène ; c'est assez pour bloquer les trente-huit vaisseaux de Conon. Avec les cent vingt autres, il se porte à l'extrémité méridionale de Lesbos. Là, Callicratidas s'arrête le moment est venu de faire souper à terre les équipages. Au même instant, par une singulière coïncidence, les Athéniens partis de Samos soupaient sur les îles Arginuses.

Lorsqu'au mois d'avril 1854, l'amiral Bruat portait dans l'Hellespont les premières troupes envoyées au secours de la Turquie, la majeure partie de son escadre se composait encore de navires à voiles, et son pavillon flottait à bord d'un vaisseau mixte. On appelait ainsi le vieux vaisseau de ligne auquel une innovation timide consentait enfin à prêter le secours d'une machine. Le vent du nord contraignit cette escadre, attendue par la Sublime Porte avec une légitime impatience, à venir jeter un pied d'ancre sur la rade de Métélin. Toute la journée nous louvoyâmes entre l'île de Lesbos et le continent de l'Asie. La première bordée nous conduisit sous ces îles, dont le nom, en l'année 406 avant notre ère, allait acquérir la célébrité sanglante dévolue de tout temps aux grands champs de bataille. Je crois voir encore le Montebello coucher, au souffle strident de la rafale, son large flanc dans le creux de la vague, écarter devant lui les ondes indignées et passer fièrement à travers les hautes gerbes d'écume que chaque coup de son poitrail faisait jaillir. C'était la marine moderne qui venait troubler dans leur séculaire repos les cadavres des trières enfouies au fond de ces eaux bleues et dormant depuis deux mille deux cent soixante ans sur leur lit d'algues

et de vase. Sois moins fier ; vieux géant ! ne foule pas avec tant de dédain les cendres du passé ! Tes jours, à toi aussi, sont comptés ; tu ne tarderas pas à disparaître, et tes pareils, crois-le bien, ne laisseront pas dans l'histoire une trace aussi profonde que ces trières, objet de tes mépris. Les trières ont vécu près de trois mille ans, les vaisseaux à voiles n'auront pas vécu deux siècles.

De l'extrémité méridionale de Lesbos aux îles Arginuses on compte onze milles marins, vingt kilomètres environ même pour des trières, c'est une faible distance. Callicratidas aperçoit, à la nuit tombante, des feux nombreux s'allumer sur la côte qui fait face au cap Malée, pointe méridionale de ce port magnifique que tous les marins connaissent aujourd'hui sous le nom de port Olivier ; il ne met pas en doute un instant qu'il n'ait devant lui les Athéniens. Sans attendre le jour, il appareille. Le temps est sombre ; Callicratidas se flatte de tomber à l'improviste au milieu des, vaisseaux ennemis. Pour un hoplite, ce n'est pas si mal calculer ; les dieux, malheureusement, ne jugent pas à propos de seconder ce projet. Un violent orage éclate et reluit la flotte du Péloponnèse près du bord. Des trières ne s'aventurent pas volontairement au large quand le ciel ouvre ses cataractes, ou quand Jupiter fait gronder sa foudre. Notez que la trière ne représente pas toutes les facultés de navigation de la marine antique ; elle est essentiellement un vaisseau de combat, un navire bas de bord, parce qu'un navire à rames doit présenter le moins de surface possible à la brise ; un navire chargé d'équipage, de faible tirant d'eau ; d'une épaisseur de bordage qui dépasse à peine celle des tôles d'acier de nos bateaux-torpilles. Le bâtiment de charge, lourd et enhuché, est, au contraire, de taille à braver toute ce qu'affronte aujourd'hui la sakolève, s'il n'est pas la sakolève même. Les *bateaux du pays* ont trouvé de bonne heure leur formule, et les siècles ont passé sur eux sans altérer leur coque ou leur voilure. Les marins, avant de devenir des mathématiciens, étaient si routiniers ! Je ne blâme donc pas Callicratidas de s'être montré docile à la voix des éléments ; ce ne fut de sa part que la marque d'un esprit prudent et judicieux. Son peu d'habitude de la mer eût pu l'incliner à un parti plus violent ; il s'en fût sans doute assez mal trouvé.

Le jour se lève ; les derniers murmures de la tempête s'apaisent. Callicratidas se dirige sur les Arginuses. Prévoyant qu'il pourra succomber dans l'action, il a déjà désigné Cléarque pour lui succéder. L'affaire va s'engager en effet sous de fâcheux auspices. Les devins consultés ont défendu d'en venir aux mains. Les devins ont-ils donc quelque pressentiment dont il faille tenir compte ? Les événements futurs peuvent-ils projeter quelque ombre devant eux ? Cette ombre, la distinguent-ils dans le vol des oiseaux ou dans les entrailles des victimes ? L'appétit des volailles sacrées fut-il jamais un sérieux pronostic ? Qui sait ? Les préjugés des nations ne doivent point être sans doute tenus, comme les proverbes, pour un fonds commun de sagesse. On aurait tort cependant de les repousser en bloc ; commençons d'abord par les retourner sous toutes leurs faces ; nous prononcerons ensuite.

L'Auster est le maître inquiet de l'Adriatique ; l'Aquilon a été de tout temps le tyran impérieux de l'archipel grec. Ses premiers coups sont irrésistibles. *Dieu vous préserve*, disent encore aujourd'hui les pilotes de Milo, *du jeune Nord et du vieux Sud !* Si les devins, le jour où Callicratidas marchait avec tant d'assurance à l'ennemi ; avaient trouvé leurs volailles nerveuses, le sang des victimes écumeux ; s'ils avaient remarqué l'effarement des goélands et des mouettes, n'étaient-ils pas jusqu'à un certain point en droit de prévoir une bourrasque ? Leur devoir ne consistait-il pas alors à retenir plutôt qu'à exciter les combattants ? Callicratidas passa outre. *Ce ne sera point*, dit-il, *un grand malheur pour*

Sparte, si je dois succomber dans ce combat ; ce serait une honte pour elle si sa flotte paraissait éviter les Athéniens. Sous un ciel redevenu radieux, les vaisseaux du Péloponnèse continuent intrépidement leur route. L'aile droite, c'est Callicratidas en personne qui la commande ; l'aile gauche est sous les ordres d'un Thébain, Thrasondas. Ces deux hoplites vont avoir affaire à de vieux marins. Les Athéniens ont dix généraux ; pour le jour de l'action, ils n'ont qu'un général en chef, Thrasylle se trouve investi ce jour-là du commandement suprême. Ses dispositions sont loin de manquer d'habileté. Il connaît l'impétuosité et l'inexpérience de son adversaire ; tout lui conseille donc de rester sur la défensive ; d'épier les fautes de l'ennemi et de se tenir prêt à en profiter. Pour obliger Callicratidas à diviser ses forces, le navarque d'Athènes étend démesurément son front de bataille ; il y comprend même les îles Arginuses. Garni de soldats, le rivage de ce groupe tient lieu à Thrasylle d'une troisième escadre. Les Péloponnésiens ne sauraient songer sans la plus extrême imprudence à laisser une des ailes athéniennes inoccupée ; il leur faut se résigner à livrer deux combats distincts, l'un au nord des Arginuses, l'autre au sud. Leur plus grand désavantage est de ne pouvoir dériver, en cas d'avarie, que vers un rivage fortement occupé par les Athéniens.

Lorsque trois cents trières et soixante mille hommes vont être aux prises, il doit y avoir conseil sur l'Olympe. Mais les dieux en ce jour peuvent-ils se partager ? Ne reçoivent-ils pas d'Athènes et de Sparte les mêmes adorations, le même culte ? Epargnez vos victimes ! La fumée du sacrifice ne montera pas au séjour immortel ; les dieux se détourneraient de cet hommage fratricide avec dégoût. Ainsi donc, trente mille Péloponnésiens se préparent à livrer bataille à trente mille Athéniens en vue des côtes de l'Asie. Sarpédon et Hector en auront tressailli dans leurs tombes. C'est le plus grand combat dans lequel des Grecs aient été opposés à des Grecs ; ce fut aussi le suprême effort tenté par Athènes pour ressaisir l'ascendant qui lui échappait. Thrasylle compte avant tout sur la force de sa position ; il attend l'ennemi de pied ferme. Nous allons assister à un immense choc parallèle. Des deux côtés les trompettes ont donné le signal ; les soldats y répondent par leur cri de guerre ; les rameurs tendent tous à la fois leurs bras nerveux et se courbent, nus jusqu'à la ceinture, sur les rames. En quelques minutes, l'espace qui sépare les deux flottes est dévoré. Ce n'est pas un vulgaire triérarque, c'est un général athénien que Callicratidas cherche dans la longue ligne de vaisseaux déployée devant lui. Ses yeux ont découvert la trière de Lysias ; le navarque la désigne du doigt à son pilote. Ainsi Nelson à Trafalgar montrait le *Bucentaure* au capitaine Hardy. Les deux galères se heurtent ; la galère athénienne, plus faible d'échantillon, a fléchi : un second coup d'éperon l'entrouvre et l'envoie au fond de l'abîme. La mêlée s'établit. La trière victorieuse se débat au milieu des nombreux vaisseaux qui la pressent ; elle fracasse les rames, elle écrase les plats-bords, elle troue de tous côtés les carènes. Mais voici un nouveau général qui accourt. Le grand Périclès, Périclès l'Olympien n'avait pas fait souche d'hommes d'État ; il fit mieux : il fit souche d'officiers de marine. Un des dix généraux acclamés par la voix populaire portait à jamais ce nom vénéré. Périclès le stratège ne démentira pas le sang illustre d'où il est sorti. C'est lui qui vient à travers le tumulte prendre là revanche de Lysias. Callicratidas a su faire le vide autour de son vaisseau ; Périclès peut donc arriver sans peine jusqu'au noble adversaire qui n'a plus devant sa proue que des débris. Le champ est libre ; les deux trières se rencontrent de pointe. L'éperon du Spartiate s'enfonce profondément dans la joue de la galère athénienne. *En arrière ! en arrière ! Sciez tout d'un temps*, mes braves

thranites ! Les zygites et les thalamites ne demandent qu'à vous imiter. Le coup est porté, la plaie est profonde ; il faut maintenant dégager son dard. Les rameurs, renversés vers la poupe, s'épuisent en vains efforts ; l'éperon reste fixé entre les lèvres de la blessure qu'il a infligée. Périclès donne l'ordre de jeter les grappins ; les deux trières désormais n'en font qu'une. Que peut souhaiter de mieux un guerrier de Sparte ? Il pourrait souhaiter d'avoir le pied sur la terre, ferme, car la houle balance déjà d'une façon gênante ce champ de bataille improvisé.

Les hoplites ont le [pied rond](#) comme le disait de sa voix de tonnerre l'amiral Duperré aux législateurs ébahis qu'il essayait d'initier à tout un ordre de choses dont les législateurs n'avaient, à cette époque, nulle idée. Callicratidas chancelle, essaye en vain de reprendre son aplomb ; un dernier coup de roulis le fait de nouveau trébucher ; le navarque de Sparte est tombé à la mer. Il coule à pic, comme coulera un jour l'amiral Howard. De pareils événements étaient très fréquents dans la marine des galères ; pour faciliter ces faux pas, on savonnait les ponts, on les enduisait de matières grasses. Aussi le vieux Canale, le provéditeur de Venise, se présentera-t-il au combat de Lépaule chaussé d'espadrilles : Collingwood à Trafalgar mit des escarpins, mais ce ne fut pas pour prévenir une chute. Il pensa que si quelque projectile ou quelque éclat de bois le blessait à la jambe, il serait bon que le chirurgien n'eût pas de bottes à lui ôter. Quand le chef disparaît aussi soudainement, les soldats ont bientôt perdu courage. La capitane de Sparte cède à l'ennemi. Plus de direction ; chacun combat maintenant pour son compte. L'aile droite des Péloponnésiens fléchit ; l'aile gauche, où les Béotiens commandent, se trouble et prend la fuite. Les Athéniens ont cependant perdu vingt-cinq vaisseaux. Si Callicratidas eût vécu, l'issue du combat fût demeurée plus longtemps douteuse ; Callicratidas emporte avec lui la fortune de la journée ; la déroute de la flotte du Péloponnèse est bientôt sans remède. Une partie des vaisseaux va chercher un refuge à Chio ; les autres s'arrêtent à Phocée. Les Athéniens ont pris soixante-neuf navires, neuf trières de Lacédémone, soixante trières fournies par les alliés.

Il ne s'agit pas de vaincre : l'essentiel est de savoir tirer parti de la victoire. Conon n'était pas encore débloqué ; un des lieutenants de Callicratidas, Étéonicus, le gardait à vue avec cinquante trières. Ces cinquante trières sont une belle proie qu'il y aurait, regret à laisser échapper. Traversera-t-on sur-le-champ le canal ? Après une grande bataille, il ne reste guère au vainqueur que des vaisseaux délabrés. Les généraux athéniens observent avec inquiétude le ciel qui se charge, le flot qui se gonfle ; les pressentiments des devins ne les ont pas trompés. On se rappelle involontairement ici le soir de Trafalgar et les dernières paroles de Nelson mourant : [Faites mouiller la flotte !](#) Les stratèges de la république ont une double tâche à remplir : la plus pressante et la plus sacrée consiste à recueillir les naufragés sur les épaves flottantes, les blessés et les morts à la côte. Ce sera le devoir de Théràmène et de Thrasybule. On leur confie, pour qu'ils aillent sans délai s'acquitter d'une mission qui n'admet pas de retard, quarante-sept trières, les moins maltraitées de la flotte. Cela fait, les stratèges rassemblent tout ce qui a des rames, tout ce qui peut naviguer encore. Ils parviennent ainsi à composer une escadre assez forte pour couper la retraite à Étéonicus. D'ailleurs, Conon est là, et l'on a le droit de compter, au moment venu, sur son concours. En route ! Il n'est plus temps : la tempête sournoise s'est déclarée tout à coup. Le vent du nord, le vent de l'Hellespont, balaye avec sa furie accoutumée le canal. Regagnez la plage au plus vite, si les îles Arginuses ont une plaie ! Cherchez du moins quelque anfractuosité sur la côte

pour vous y cacher ! Le détroit n'est pas tenable ; vos voiles seraient dans un instant en lambeaux, et vos rames contre un tel coup de vent sont devenues inutiles. Il faut aller où la tourmente vous mène. Tout le littoral de Cymes, sur le golfe actuel de Sandarli, tout le rivage de Phocée, à l'entrée du golfe de Smyrne, seront le lendemain couverts de cadavres et de débris.

Un bateau péloponnésien n'a pas attendu la fin de la bataille pour aller porter à Étéonicus la nouvelle d'un combat dont la mort de Callicratidas faisait suffisamment présager l'issue. Il a pu ainsi aborder au port de Mitylène avant que la tempête éclatât. Étéonicus garde pour lui seul cet avis sinistre. A ses soldats, ce n'est pas un revers, c'est une glorieuse victoire qu'il annonce. **Tous les vaisseaux athéniens ont péri. Qu'on prépare un pieux sacrifice pour remercier les dieux !** Pendant ce temps, ordre est donné aux marchands d'embarquer sans bruit leurs marchandises et de faire voile vers Chio. L'heure du souper arrive ; les équipages des trières prennent comme d'habitude leur repas sur la plage. Le souper terminé, ils s'embarquent, et le vent du nord les emporte à leur tour dans la direction du sud. Tout se passe avec calme ; aucune agitation bruyante ne vient éveiller l'attention de l'ennemi. Les Lacédémoniens ont mis vingt-six ans à se pénétrer des nécessités de la guerre maritime ; ils sont aujourd'hui aussi actifs que des Athéniens et non moins silencieux que des Anglais. Quand la flotte est sauvée, Étéonicus s'occupe d'assurer le salut de l'armée de terre. Il met le feu au camp et emmène à marches forcées ses soldats à Méthymne. La ruse a eu un succès complet. Au point du jour, Conon trouve le rivage évacué, la rade entièrement vide. Il tire ses vaisseaux à la mer et vogue à la rencontre de la flotte, qui venait enfin de quitter, le mouillage des Arginuses. S'il fut jamais un thalassocrate, ce fut à coup sûr ce général récemment débloqué. Les Péloponnésiens étaient hors d'état d'apporter le moindre obstacle à ses mouvements ; il pouvait les aller insulter à Chio, sinon les y détruire. Conon préféra rentrer à Samos. L'hiver commençait, et une journée d'hiver a quelquefois aussi sûrement raison d'une flottille de bâtiments à rames que la plus sanglante des batailles. Les opérations étaient donc forcément suspendues ; on les reprendrait au printemps. Ce qui importait, c'était de mettre ces six longs mois de trêve à profit pour rentrer dans l'arène armé de pied en cap.

CHAPITRE X. — JUGEMENT DES STRATÈGES.

Quelle joie, quelle allégresse doivent régner à cette heure dans Athènes ! Vainqueur, quand on se croyait perdu ou tout au moins réduit pour longtemps à la défensive ! Vainqueur, quand il avait fallu recourir aux dernières ressources ! Si jamais généraux ont mérité des couronnes, ce sont assurément les généraux qui viennent de combattre aux Arginuses. Des couronnes, allons donc ! ce sont des suppliées qu'on leur apprête. Une étrange rumeur s'est répandue dans l'armée de Samos : le peuple n'est pas satisfait. Bientôt on apprend que tous les généraux ont été déposés, à l'exception de Conon, d'Adimante et de Philoclès, les deux lieutenants de Conon. Les huit autres, — Conon le navarque ne comptait pas, et Adimante ou Philoclès avait probablement remplacé Archesirate, — les huit autres sont appelés à comparaître devant l'assemblée d'Athènes. Que peut-on reprocher, grands dieux ! à ces généreux champions ? D'avoir sauvé une escadre condamnée à périr de famine, d'avoir humilié Sparte, d'avoir délivré Mitylène ? On leur reproche de n'avoir pas recueilli les naufragés et de n'avoir pas rendu les honneurs funèbres aux morts. Deux des stratèges, Protomachus et Aristogène, ne jugent pas prudent de répondre à la sommation qui leur est adressée ; ils cherchent un asile sur les côtes de l'Ionie. Périclès, Diomédon, Lysias, lui-même échappé miraculeusement au naufrage, Arisiocratès, Thrasyllé, Érasinidès, tous également confiants dans la bonté de leur cause, se présentent sans crainte à leurs juges. **Avoir oublié les naufragés et les morts ! Peut-on leur imputer semblable négligence ? A quel soin furent donc commis, dès que la bataille put être considérée comme gagnée, les deux triérarques les plus capables de la flotte, Théramène et Thrasybule, deux capitaines qui avaient maintes fois rempli les fonctions de stratège ? On leur donna quarante-sept trières et on leur enjoignit de ne s'occuper que d'une chose : visiter les plages et les épaves éparses pour y porter secours à ceux qui vivaient encore, pour y rendre les derniers devoirs à ceux qui étaient morts en servant la république.** Nul dans Athènes n'ignore ces détails ; les généraux, le jour même où ils annonçaient leur victoire, en faisaient part au peuple, car le peuple ne veut et ne doit rien, ignorer. C'est pourtant de cette assertion si simple et si sincère qu'est venu tout le mal. Théramène et Thrasybule ont cru que les stratèges voulaient se décharger sur eux de la grave responsabilité qui leur incombe. Ils se sont bâtés de prendre les devants, d'ameuter leurs amis, et ce n'est plus, seulement au sein d'une foule ignorante que l'accusation recrute ses partisans ; de la flotte même vont surgir les dépositions, les plus accablantes. C'est l'histoire, du comte de Grasse, livré par ses capitaines, après le combat de la Dominique, aux plus sanglantes railleries des Parisiens. Pendant que les Anglais rendaient un juste hommage à la magnifique défense du héros malheureux, pendant que les États-Unis l'honoraient comme un des fondateurs de leur indépendance, les beaux esprits, chez nous, se donnaient carrière : **Les croix à la Jeannette, disaient-ils, ont un cœur ; les croix à la de Grasse n'en ont pas. *Intelligite et erudimini*, vous qui commanderez un jour des escadres !**

Il faut que les stratèges soient brefs dans leur défense, car le temps leur a été avarement mesuré. **Au signal de la clepsydre**, ils devront quitter la tribune. Qu'ils en descendent d'eux-mêmes, car le peuple serait d'humeur à les y aller chercher. Quelques mots heureusement suffisent pour plaider une cause qui serait gagnée à l'avance s'il y avait encore la moindre justice dans, Athènes. Une mission a été

donnée ; cela est incontestable. Pourquoi cette mission n'a-t-elle pas été accomplie ? Toutes les violences, toutes les perfidies de Théràmène n'amèneront pas les accusés à déguiser la vérité. La tempête qui s'est élevée, a contraint les vaisseaux, les quarante-sept trières, comme le reste, à chercher au port le plus voisin un abri. Théràmène et Thrasybule ne sont pas plus coupables que les généraux. Le peuple est ébranlé ; tous les pilotes sont venus attester l'impétuosité de la tourmente. Les prytanes se consultent. Remettons, proposent-ils, l'affaire à l'assemblée prochaine ; à cette heure avancée, il serait impossible de distinguer les mains. Nous essayerions vainement de compter les suffrages. Ce ne sont certes pas les assemblées qui manquent ; il y en a régulièrement trois au moins par mois. N'en peut-on pas d'ailleurs convoquer d'autres d'urgence ? Que le peuple se rassure ; les prytanes ne laisseront pas chômer sa justice. Les accusés ont obtenu caution ; ils sont libres ; c'est à eux de bien employer le temps qu'on leur laisse. Et la haine, croit-on donc qu'elle va demeurer inactive ? Le principal meneur de la cabale ; le promoteur ardent de la persécution, ce n'est pas Thrasybule, c'est Théràmène, ce Théràmène qui sera un jour l'un des trente tyrans, et que les trente immoleront dès qu'il refusera de les suivre dans leurs excès. Théràmène est déjà un personnage ; ses ennemis l'appellent Cothurne, sous prétexte qu'il essaye toujours de s'ajuster aux deux partis ; mais ici le soin de sa sûreté l'a rendu résolu. Le peuple ne se payera pas de discours ; on lui doit au moins une victime Théràmène ou les généraux.

De délai en délai, on était arrivé au mois d'octobre de l'année 406 avant notre ère ; la fête des Apaturies allait se célébrer. Consacrée à Minerve et à Jupiter, cette fête était une des grandes solennités publiques. Elle durait trois jours, trois jours de réjouissances, pendant lesquelles les frères et les parents se rassemblaient les uns chez les autres. Combien de chers absents : n'y prendront point part ! Vingt-cinq trières ne périssent pas avec leurs équipages sans laisser de nombreux vides dans la cité ; Athènes est remplie de vêtements de deuil. On ne voit dans les rues que gens habillés de noir et rasés jusqu'à la peau. Cette foulé lamentable n'a pas même la consolation de savoir que les dépouilles mortelles de ceux qu'elle pleure ont reçu les hommages suprêmes. Excitée secrètement par les partisans de Théràmène, elle éclate en plaintes, elle se rassemble en groupes. L'indignation grossit et trouve un interprète. Callixène propose au peuple de décréter que l'affaire a été suffisamment entendue. Il faut dans chaque tribu déposer deux urnes ; les citoyens qui jugeront les stratèges coupables déposeront leur vote dans l'urne de droite ; ceux qui les voudront acquitter laisseront tomber leur suffrage dans l'urne de gauche. Et si l'épreuve tourne contre les accusés, quelle sera la peine ? Le peuple, en pareil cas, n'en peut prononcer qu'une : les généraux seront, livrés aux Onze pour être mis à mort. Leurs biens, tous leurs biens, seront confisqués, et le dixième en sera consacré à Minerve.

L'assemblée, à cette proposition impitoyable, se divise. Depuis quand, disent les uns, a-t-il été permis de frapper plusieurs accusés par une seule sentence ? N'existe-t-il pas une loi, — la loi de Canonus, — qui prescrit d'instruire séparément la cause de chacune des personnes impliquées dans le même procès ? — Eh quoi ! répliquent les autres, vous prétendez restreindre les droits du peuple ! Le peuple qui fait les lois n'est-il pas libre de décréter en toute occasion ce qui lui convient ? — L'assemblée devient tumultueuse ; Lyciscus s'écrie qu'on devrait envelopper dans le même décret et les stratèges qui ont failli à leur devoir et les citoyens, factieux qui les défendent. Socrate, fils de Sophronisque, proteste au nom de l'éternelle morale. Le peuple est souverain sans doute, mais,

comme tout souverain, il se trouve enchaîné par les lois qu'il a faites. Ah ! Socrate ! Socrate ! tu as donc bien envie de boire la ciguë ! On t'a déjà livré à la risée du peuple ; dans cinq ou six ans le peuple te livrera au bourreau.

Pendant que ce sage, — c'est ce fou que nous voulions dire, — parle à la multitude un langage que jamais multitude n'a compris, un matelot se lève. J'étais au combat des Arginuses, dit-il. J'ai pu me sauver sur un tonneau de farine, et j'affirme que la tempête n'était pas telle qu'il fût impossible de recueillir les morts. Ce dernier coup achève les accusés ; une immense clameur couvre le peu de voix qui réclament encore ; les prytanes, effrayés, se résignent à faire voter par tribu : Si quelqu'un n'a pas encore déposé son suffrage, qu'il se hâte ! La proposition de Callixène a la majorité ; les huit stratèges sont condamnés à la peine capitale. Protomachus et Aristogène éviteront les effets de la cruelle sentence. Ceux-là sont les girondins prudents qu'au lendemain de Thermidor on sera trop heureux de retrouver et de couvrir de fleurs ; les six autres sont livrés aux Onze. N'oubliez pas, s'écrie Diomédon au moment où les bourreaux l'entraînent, n'oubliez pas, citoyens, d'acquitter les vœux que nous avons faits avant la bataille. C'est Jupiter Sauveur, c'est Apollon, ce sont les vénérables déesses qui nous ont donné la victoire. Allez leur rendre grâce pendant que nous marchons à la mort ! Que disait en pareil occurrence le comte d'Estaing ? Portez ma tête aux Anglais ! Ils vous la payeront cher ! Voilà de vaillants adieux à la vie ! Je les préfère de beaucoup à ceux de Thérémène répandant à terre les dernières gouttes de la ciguë pour le beau Critias. Thérémène, tu railles ; ce n'est pas la ciguë, c'est le sang de Diomédon qui t'étouffe. Quand le malheur viendra fondre sur toi, tu croiras en vain te justifier en disant : Ce n'est pas moi qui ai commencé les attaques. Tu as été injuste, tu as été perfide ; Critias n'est ici que l'instrument du ciel. Et ce misérable Callixène, ce sycophante qui a emporté d'emblée la sentence, quel sera son sort ? Les Athéniens ont une loi destinée à frapper ceux qui les ont trompés. Naïve et touchante bonhomie du pauvre Démos ! Callixène fera les frais de son repentir. Emprisonné d'abord, délivré ensuite à la faveur d'une émeute, le délateur ira traîner à l'étranger une existence humiliée et errante. Les dieux permettront bien qu'il revoie un jour sa patrie ; mais, exécré de tous, accablé de mépris, il finira par mourir de faim.

Les Anglais ont condamné l'amiral Byng ; c'était, un vaincu ! Et encore l'impartiale histoire n'a-t-elle pas ratifié leur rigueur. Le véritable coupable n'était probablement pas celui qui, en 1757, monta, calmé et fier, sur le fatal ponton. Des ministres imprévoyants se couvraient, ce jour-là, par le sacrifice de l'homme que leur négligence avait mis dans l'impossibilité de vaincre. Il est difficile d'approuver un jugement qui semble n'avoir été qu'un détestable expédient politique. Combien, à plus forte raison, doit-on blâmer, doit-on, de tout son pouvoir, flétrir cette aberration d'un peuple qu'on voit, follement docile aux inspirations de ses orateurs, appesantir son aveugle colère sur des généraux qui ne méritaient que sa reconnaissance !

C'est ainsi cependant, proclame toute une école, qu'on décrète la victoire. n Il est temps d'en finir avec ces théories. On n'a le droit de décréter la victoire que quand on a pris soin de l'organiser. Le mot du maréchal Bugeaud restera éternellement vrai : Sans l'armée de Louis XVI, toutes les fureurs de Danton n'auraient pas sauvé la France !

CHAPITRE XI. — LA BATAILLE D'ÆGOS-POTAMOS.

L'ingratitude ne porte pas bonheur. Le sang des généraux immolés criait vengeance contre Athènes ; les larmes et la pitié des bons citoyens furent, en cette occasion, le présage des malheurs qui attendaient la république. Déjà les choses ont changé de face sur les côtes de l'Ionie ; Lysandre est revenu à Éphèse. Les Lacédémoniens ne l'ont pas nommé navarque ; la loi s'oppose à ce que la même personne soit revêtue deux fois de cette charge importante. C'est Aracus qui porte le titre refusé au général que les alliés de Sparte, que Cyrus lui-même réclament à grands cris ; en réalité, c'est Lysandre qui commande. La satisfaction donnée au fils du grand roi a rompu les digues qui retenaient encore dans une certaine mesure les subsides. L'or afflue au camp des Péloponnésiens. On y paye la solde arriérée, on y rassemble de toutes parts des charpentiers, des bois de construction, des rameurs ; les chantiers d'Antandros expédient chaque jour quelque nouvelle trière à Éphèse. Pendant ce temps, Étéonicus est arrivé de Chio. Lysandre, avec cette escadre aguerrie, part pour Rhodes : à Rhodes on trouve toujours des vaisseaux. C'est en force que Lysandre ; revenant de la côte de Carie, remonte de cap en cap le continent de l'Asie Mineure. Les villes, sur son passage, rentrent dans le devoir, les contingents accourent. Lysandre a de nouveau une flotte ; il fait, sans plus attendre, route pour l'Hellespont.

Les Athéniens étaient alors rassemblés à Samos ; avant de marcher à l'ennemi, il leur fallait reconstituer le commandement. Conon avait déjà pour collègues Adimante et Philoclès ; le peuple lui envoie trois autres généraux : Ménandre, Tydée et Céphissodote. Cette fois, il est urgent que la lutte se termine. La république a mis en mer cent quatre-vingts vaisseaux ; elle exige l'audace et proscrit la pitié. On coupera le pouce droit à tous les prisonniers. Qu'ils manient encore la rame, s'ils en sont capables, mais qu'ils soient mis dans l'impossibilité de se servir à jamais de la lance ! C'est Philoclès, assure-t-on, qui, pour complaire au parti extrême, a fait rendre par le peuple cet odieux décret. C'est encore ce même Philoclès qui, rencontrant sur sa route deux trières ennemies, l'une de Corinthe, l'autre d'Andros, en a fait jeter tous les hommes à la mer. Souhaitons-lui d'être toujours vainqueur, car les Lacédémoniens, s'il tombe entre leurs mains, ne l'épargneront pas.

Nous avons pu voir, en des temps bien rapprochés du nôtre, ce qu'il est permis d'attendre de ces transports puérils d'une rage impuissante. Faire la guerre en pirates est le plus sûr moyen de la mal faire. Le tir à boulet rouge, les décrets d'extermination n'ont jamais valu ces deux mots magiques, qu'il faut toujours inscrire, en sortant du port, sur son labarum : ordre et discipline. Lorsque la Convention, dans ses plus mauvais jours, crut devoir mettre les Anglais au ban de l'humanité ; lorsqu'elle prescrivit de n'accorder nulle merci aux équipages qu'un sort contraire mettrait à la discrétion de ses officiers, il ne se rencontra qu'un capitaine pour oser prendre un pareil ordre à la lettre, et ce capitaine en mourut peu de temps après de douleur.

Lysandre, avec deux cents vaisseaux, cinglait vers l'Hellespont. Il avait sur les Athéniens ce grand avantage de pouvoir côtoyer partout des rivages amis. Les Athéniens se décident enfin à le suivre ; mais, à partir de Chio, il leur faut prendre le large. La côte asiatique ne leur offrirait aucun point de relâche ; ils n'oseraient même pas y descendre pour prendre leurs repas. Lysandre a donc toute facilité pour les devancer dans l'Hellespont. Il jette l'ancre élevant Abydos ;

des troupes asiatiques y étaient déjà réunies. Lysandre les place sous le commandement de Thorax, un Lacédémonien, et leur donne l'ordre de se rendre par terre sous les murs de Lampsaque. C'est à Lampsaque, en effet, qu'il en veut ; c'est sur Lampsaque que sa flotte se dirige. Là, se trouvaient accumulées des richesses considérables et des provisions en abondance.

Lampsaque était devenue entre les mains des Athéniens un des bureaux de péage et un des entrepôts de la mer Noire. C'était aussi pour eux une tête de pont sur le continent de l'Asie, et pour Pharnabaze ce que le vieux Jervis, en 1795, appelait pittoresquement [un grain de sable dans son œil](#). Lysandre promet au satrape de le délivrer de ce grain de poussière qui l'agace. Il assiège la ville et l'emporte d'assaut. Voici déjà un premier pas fait vers Chalcédoine et aussi vers Byzance ; il faut maintenant compter avec les Athéniens, car leurs cent quatre-vingts trières viennent- de jeter l'ancre devant Éléonte, non loin de ce promontoire sur lequel s'élève aujourd'hui le château d'Europe. La flotte athénienne ne s'arrête à Éléonte que pour y préparer et y prendre son repas. Remarquez l'insistance des historiens grecs à relever avec soin ce détail qui pour nous serait insignifiant et courrait certainement le risque de passer inaperçu. Le repas dans la marine des anciens a une importance stratégique. Les plus grands événements sont, à cette époque, la conséquence d'un marché troublé ou d'un dîner interrompu. Nous l'avons déjà vu en Sicile ; nous ne tarderons pas à en rencontrer un exemple plus frappant encore.

Les Athéniens savent que Lampsaque est au pouvoir de l'ennemi. Qu'importe, si Lysandre ne s'obstine pas à refuser le combat, comme il l'a fait à Éphèse après le grave échec infligé à Antiochus ? Les forces sont à peu près égales ; le thalassocrate n'en se laissera probablement pas longtemps humilier ; la campagne peut être décidée en un jour. Conon porte donc rapidement sa flotte d'Éléonte à Sestos, de Sestos à l'embouchure de l'Ægos-Potamos ; le ruisseau qui débouche entre Sestos et la ville actuelle de Gallipoli est à la veille de conquérir un nom dans l'histoire. Les Athéniens ne trouvent pas de marché établi à ce mouillage ; rien de plus fâcheux pour une flotte obligée de se tenir constamment sur ses gardes. On doit aller s'approvisionner à Sestos, et Sestos est à dix-huit milles marins du camp que l'armée occupe. Que faire, cependant ? Ne fallait-il pas établir sa base d'opérations en face de Lampsaque ? L'Hellespont, en cet endroit, à environ neuf kilomètres de largeur. C'est à peu près la moitié du chemin qu'avait à parcourir Callicratidas quand il alla chercher la flotte de Thrasyllle aux Arginuses. Arrivés à Ægos-Potamos, les Athéniens commencent, par souper. Au combat de Spickeren, on a vu un vieux caporal de zouaves tenir d'une main la cuiller avec laquelle il agitait le fond de sa marmite, et balancer de l'autre son fusil¹. C'est l'image de la flotte athénienne apercevant, du rivage sur lequel

¹ Qu'il est difficile d'écrire l'histoire, et combien d'erreurs graves peut renfermer le simple énoncé du moindre fait ! On en jugera par la réclamation très fondée que m'attire l'allusion que je crus pouvoir faire, en passant, au combat de Spickeren.

Mon cher amiral, je lis attentivement tout ce que je lis, et surtout quand c'est vous qui avez écrit. Vous faites allusion à un fait que je vous ai signalé. Vous parlez d'un *caporal de zouaves* faisant le coup de feu en continuant d'agiter le bœuf dans la marmite. Le fait est vrai ; mais je n'ai pas dit que c'était un caporal, parce qu'un homme gradé ne fait pas la soupe. Je n'ai pas dit non plus que c'était un *zouave*, parce que nous n'avions pas de zouaves à Spickeren. Pour préciser le fait, j'ai interrogé un de mes vieux amis, aujourd'hui commandant d'état-major, qui, à deux reprises, s'est trouvé tout contre le modeste héros. Ci-joint la lettre qu'il me répond à ce sujet.

La réponse est catégorique, et je me fais un devoir de la reproduire :

mangent ses équipages accroupis, les feux de la flotte de Lysandre. Si Lysandre avait seulement le cœur de la venir attaquer ! Que de peines, que de veilles ; que d'embarras il lui épargnerait ! Lysandre reste immobile. Dès le point du jour, les Athéniens traversent le détroit et se rangent en ligne devant la plage de Lampsaque. La flotte du Péloponnèse a fait son branle-bas de combat. [Sur les côtés](#), disait au dix-septième siècle l'ordonnance des galères de Malte, [on met des capots, des cordages, des estrapontins, pour se mettre à couvert des coups de mousquet](#). Lysandre n'avait à se défendre que des flèches des archers, des carreaux des frondeurs, des pierres des lithoboles ; il se contente de dresser le long de ses préceintes une rangée de mantelets et de boucliers. Les hoplites et les épibates sont à leurs postes, les rameurs ont leurs avirons en main. A la bonne heure ! il y aura bientôt du butin pour les mouettes, s'il n'y en a pas pour les corbeaux. Les Athéniens n'attendent que le moment où Lysandre aura levé l'ancre. Eh quoi ! Lysandre ne bouge pas encore. Faut-il donc l'aller tirer par la barbe ? Les Vénitiens ne se faisaient pas faute d'injurier [les pourceaux de Génois](#) ; le [Karageuz](#) des Turcs a probablement emprunté aux grands comiques d'Athènes les gestes et les bons mots qui font encore les délices du grave Osmanli. [Visage de chien](#) n'est qu'une injure homérique ; les marins de Conon avaient leur vocabulaire mieux garni. Ils l'épuisèrent en vain. Lysandre les laissa, impassible, vider leur carquois. Quand les Athéniens furent à bout d'injures et de provocations, ils retournèrent à Ægos-Potamos pour dîner. Le navarque les fit suivre de loin par deux de ses éclaireurs ; il tenait à savoir de quelle façon s'atablait l'ennemi et de quel marché Conon tirait ses vivres. Les Athéniens débarquent et se dispersent dans tous les alentours. Le lendemain, le soleil n'est pas levé, que les soldats de Lysandre ont déjà repris leur poste à bord. Ô sainte discipline, que tu mériterais bien de porter le nom de mère de la victoire ! Les vaisseaux de Conon viennent de nouveau offrir le combat à cette flotte sous les armes. Si vous voulez combattre, Athéniens, décidez-vous à forcer l'ennemi dans ses lignes, car, je vous en prévient, l'ennemi ne viendra pas à vous. Jetez-lui vos insultes, accablez-le de votre mépris et de vos brocards, vous ne le ferez pas sortir de sa position défensive. Durant quatre jours consécutifs, la même manœuvre, les mêmes défis injurieux se répètent. La flotte athénienne, à l'aurore, se met en marche ; dès que le soleil commence à baisser, elle fait retraite. Chaque fois, elle trouve les Péloponnésiens prêts à la recevoir ; chaque fois, elle les quitte aussi insensibles à ses railleries. S'imaginer que de pareils adversaires sont à craindre, qu'ils pourraient à leur tour traverser le détroit, quelle folie ! Il est pourtant un homme, un Athénien, à qui ce bloc enfariné ne dit rien qui vaille. Cet homme se connaît en ruses, et il a fait à ses dépens l'épreuve des ruses de Lysandre. Vous avez deviné sans peine qu'il s'agit d'Alcibiade.

Le fils de Clinias, depuis la défaite qui l'avait atteint, s'était senti repris d'un goût plus vif encore pour son ancien métier d'intrigant sans patrie et de, condottiere. Ce n'était plus des satrapes de Darius, c'était des rois de Thrace, de Seuthès et de Médocus qu'il se proclamait l'ami. L'existence monotone du château de Rodosto commençait à lui peser. Les Alcibiade, pas plus que les Ovide, ne sont faits pour passer leur vie au milieu des Barbares. Alcibiade pensait donc à

Vous avez raison, et l'amiral se trompe. L'homme dont vous me parlez appartenait au 63e régiment. Je ne sais pas son nom ; mais je me rappelle d'autant mieux le numéro du régiment que j'ai remarqué ce vieux brave à deux reprises une première fois, en passant entre les deux brigades pour faire avancer une de nos batteries ; la seconde fois, en reculant la ligne de bataille.

reparaître un jour ou l'autre dans Athènes. Il s'en était volontairement banni ; il n'y pouvait rentrer qu'entouré de l'éclat d'un nouveau triomphe. Rempli de cette pensée, il vient, avec l'assurance qui jamais ne l'abandonne, offrir ses services à la flotte de Conon. Qu'on l'accueille, qu'on lui fasse une part dans le commandement, et toute une armée d'auxiliaires accourt de la Thrace, docile à ses ordres. Les généraux athéniens n'étaient pas sans connaître le dénouement habituel des comédies d'Alcibiade. **Ni l'or des Barbares ni l'armée des Odomantes** ne leur semblaient chose à laquelle on pût désormais se fier. Quand on leur parla de **ces circoncis** ; ils commencèrent, en gens qui savaient sur le bout du doigt leur Alcibiade et leur Aristophane, **par serrer leur ail**. Firent-ils bien ? Furent-ils, en cette occasion, plus soupçonneux que sages ? Je n'en sais vraiment rien. Avec Alcibiade, sans doute, tout était à craindre ; Alcibiade n'en était pas moins le premier général de l'époque. A tort ou à raison, légitime méfiance oit imbécile jalousie, les stratèges, — Tydée et Ménandre plus encore peut-être que les autres, — prirent un violent ombragé de la présence de l'indéchiffrable héros dans leur camp. **Vous avez choisi un mauvais mouillage**, leur dit Alcibiade. **Vous êtes ici loin de toute ville, sur une plage sans abri. Il fallait rester devant Sestos, et ce que vous avez de mieux à faire, c'est d'y retourner**. Des avis après des promesses, un blâme hautain, c'était trop. **Nous n'avons pas besoin de votre concours, et nous vous faisons grâce de vos conseils**. Telle est la réponse que s'attire le vainqueur de Cyzique, le conquérant jusqu'alors heureux de Byzance. **Ce n'est plus lui**, ajoutent avec ironie les stratèges, **ce sont les généraux élus par le peuple qui commandent**. Alcibiade se retire, et le lendemain Lysandre attaque. La coïncidence n'a point étonné Xénophon ; pour la mémoire d'Alcibiade, je la regrette. Toujours est-il que l'avis d'Alcibiade était excellent.

Les Athéniens sont à terre ; Conon les a laissés se répandre, en, quête de provisions, dans la campagne. La flotte du Péloponnèse se détache lentement du rivage ; elle approche sans bruit, sans faire bouillonner l'eau. Lysandre croit-il donc pouvoir traverser le détroit inaperçu ? Non ! Il n'espère pas tant de la confiance exagérée de l'ennemi. Tout ce qu'il veut, c'est abréger : ainsi la distance à franchir ; ses éclaireurs sont là, pour l'avertir du moment où sa ruse aura été, découverte. **Avancez, avancez toujours doucement, c'est autant de gagné. Ah ! voilà le signal ; l'ennemi en ce moment court à ses vaisseaux : Dressez le bouclier ! Dressez-le bien haut ! Élevez-le au bout de sa pique ! Que toute la flotte le voie ! Eleleleu ! Hourrah ! Renversez-vous sur les bancs, faites ployer les rames ! Lampsaque est déjà loin ; en moins de vingt minutes, le détroit, sera franchi**. Les bâtiments de transport, à leur tour, se sont mis en marche. Ils amènent Thorax ; avec son infanterie. On bat le rappel à cette heure sur la côte d'Europe. On le bat trop tard. C'est la faute que nous commîmes nous-mêmes dans la baie d'Aboukir, quand nous y fûmes attaqués par Nelson. Une partie de nos équipages détachée à l'aiguade roulait encore ses barriques sur la plaie que déjà les vaisseaux anglais se mêlaient aux nôtres. Tout est tumulte dans le camp des Athéniens ; les stratèges, les taxiarches, les triérarches, courent de côté et d'autre. On rassemble les matelots, on les pousse vers la mer, on les conjure de s'embarquer. Sur la plupart des trières, une partie des rames se trouve entièrement dégarnie, quelques vaisseaux sont tout à fait vides. Lysandre se précipite au milieu de cette cohue. Son infanterie prend terre sur de rivage, gravit, sans être un instant arrêtée, la falaise et poursuit à travers la campagne les fuyards qui n'essayaient pas même de se rallier. C'est pourtant sur ce champ de bataille que nous développions au mois d'avril 1854 nos compagnies de débarquement ! Je ne m'en doutais guère alors. Si j'eusse été

mieux instruit des grandes luttes de l'antiquité, j'aurais pu proposer à l'amiral Bruat de faire pour la bataille d'Ægos-Potamos ce que fit l'amiral Bouët-Willamez pour la bataille d'Isly. Nos embarcations auraient représenté les deux flottes, et l'infanterie de marine du capitaine Millet eût remplacé les soldats de Thorax.

CHAPITRE XII. — LE MASSACRE DES PRISONNIERS.

Ce n'est pas une victoire, c'est une conquête ! s'écria Nelson après Aboukir. Lysandre eût été fondé à en dire autant ; la marine athénienne n'existait plus. Le vaisseau de Conon et sept autres trières échappèrent seuls avec la *Paralos* au désastre. Le reste de la flotte, les stratèges, trois mille prisonniers, demeurèrent aux mains du vainqueur. Telle fut la fatale journée d'Ægos-Potamos livrée au printemps de l'année 405 avant Jésus-Christ. Il n'a fallu qu'une heure pour terminer une guerre qui durait depuis vingt-sept ans. Nos batailles navales n'ont plus cette importance. Tait que dura la marine des galères, ce fut à elle qu'appartint le don de changer en quelques minutes la face du monde. Pourquoi la marine à vapeur ne reprendrait-elle pas un jour le rôle dont la marine à voiles s'est laissé déposséder ?

Les prisonniers sont transportés à Lampsaque. Ce ne sont pas des Barbares ; ce sont des Grecs. Pensez-vous qu'ils aient quelque merci à espérer ? Ils auront la merci qu'ont rencontrée les vaincus de Sicile ; Lysandre et Callicratidas ne sont pas de la même école. Les longues guerres d'ailleurs finissent par endurcir le cœur des nations. La haine des Péloponnésiens avait été portée à son comble par le décret rendu sur la proposition de Philoclès. Lysandre fait comparaître ce stratège devant lui : *Quelle peine mérites-tu, lui dit-il, pour avoir le premier méconnu ce que des Grecs devaient à des Grecs ? — Ne prends pas la peine de m'accuser, lui répond Philoclès ; je ne suis pas ici devant un juge. Tu as vaincu : traite-moi comme je t'aurais traité si j'eusse été vainqueur.* Les anciens allaient généralement au-devant de la mort avec une dignité sereine. Philoclès entre au bain. Quand il en sort, on le dirait paré pour une fête ; la poussière du combat a disparu. Comme les trois cents Spartiates aux Thermopyles, Philoclès a revêtu sa plus riche chlamyde ; le front haut, le sourire aux lèvres, il se place à la tête de ses compagnons et se dirige avec eux vers le lieu du supplice. On égorgea ce jour-là trois mille Athéniens ; Philoclès eut l'honneur d'être frappé le premier. De tous les prisonniers un seul trouva grâce devant le glaive de Lysandre ; ce fut Adimante, l'ancien lieutenant de Conon. Ce stratège s'était, dit-on, opposé *au décret des mains coupées*. D'autres prétendent qu'Adimante avait livré la flotte. Le peuple d'Athènes n'en douta pas un instant : les catastrophes éveillent toujours l'idée de trahison.

Pour éviter le retour des atrocités dont le seul récit nous fait frémir, il est bon de vouloir rester chevaleresque même envers l'ennemi qui aurait cessé de l'être. La guerre, si vous la laissez glisser sur la pente des représailles, ne tarde pas à devenir une guerre sans pitié. On va loin quand on est une fois engagé dans cette voie ; l'aversion mutuelle grandit et s'entretient par ses effets mêmes. Il suffirait souvent de souffler sur le nuage pour reconnaître dans l'adversaire le plus détesté un être semblable à nous, digne d'estime, presque de sympathie ; on laisse le nuage s'épaissir, et l'on n'aperçoit plus qu'un monstre dont il faut à tout prix débarrasser la terre. Qui pourrait croire aujourd'hui à quel degré de haine en étaient arrivées au début du dix-neuvième siècle l'Angleterre et la France ? Qui ne serait tenté de taxer l'histoire d'exagération en voyant, à quarante, à cinquante ans d'intervalle, ces deux peuples rivaux, ces deux ennemis implacables, confondre leur sang sur les champs de bataille et se présenter aux congrès des nations la main dans la main ? Cet étrange spectacle aurait bien surpris nos pères, eux qui, pendant un demi-siècle, avaient combattu

l'An3lais et qui, pendant un quart de siècle encore, l'avaient maudit. Les passions de cette époque sont d'un temps que le nôtre ne comprend même plus. Jamais le court espace d'une vingtaine d'années ne mit une telle distance entre deux âges historiques qui se touchent et dont la postérité aura cependant quelque peine à découvrir les points de contact. Tout a changé de physionomie ; c'est un nouveau monde moral qui s'élabore. La poussière que nos agitations soulèvent nous dérobe la vue du but vers lequel, sans en avoir exactement conscience, peu à peu et invinciblement nous tendons ; que les philosophes y prennent garde ! c'est par leur main peut-être que Dieu va nous ramener sur le vieux chemin des catacombes. Nos pères, bien qu'ils eussent proclamé le désir de ne faire la guerre qu'aux châteaux et de respecter les chaumières, n'avaient rien gardé des idées de fraternité et de mansuétude que le christianisme s'était efforcé de substituer aux antagonismes de la société antique. On eût dit que les traditions de la chevalerie leur pesaient et qu'ils avaient hâte de redevenir franchement païens. Dans leur naïf empressement à rompre avec le passé, on les vit reculer tout d'un trait jusqu'à la fondation de Rome et jusqu'à la guerre du Péloponnèse ; Athènes et Sparte, Carthage et Rome, se retrouvèrent une seconde fois en présence ; la démocratie et l'oligarchie reprirent la lutte au point où Philoclès et Lysandre l'avaient laissée.

Napoléon Ier avait trop de génie pour s'égarer dans de pareils sentiers ; il n'en resta pas moins le continuateur de César bien plus que Celui de Charlemagne. Il voulait des hommes de Plutarque : il en eut. Notre marine elle-même lui en aurait donné, si elle n'eût été trop vite accablée par une succession inouïe de revers. L'amiral Charles Baudin, qui m'honora jadis de son amitié, était, avec l'amiral Roussin, avec l'amiral de Rigny, avec l'amiral de Mackau, un des produits de cette éclosion généreuse et féconde couvée sous l'œil du maître. Et combien destinés à une renommée peut-être plus illustre encore se sont vus écrasés dans l'œuf au moment où ils allaient déployer leurs ailes !

Quos dulcis vitæ exsortes et ab ubere raptos

Abstulit atra dies et funere mersit acerbo.

Il n'y a pas d'histoire pour ces déshérités ; la seule trace qu'ils eussent laissée, trace bien fugitive, ombre de trace, vestige approprié à des hommes qui ne furent eux-mêmes, dans le court passage de la vie, que des ombres, a disparu avec les derniers compagnons d'armes qui gardaient au fond du cœur leur mémoire. De tous ces noms qu'on aimerait à sauver, avant que la nuit éternelle les submerge, je n'en veux, pour le moment du moins, disputer qu'un seul à l'oubli. Ce sera le nom d'un officier dont l'amiral Baudin m'a bien souvent entretenu. Ce nom, je le choisis parce qu'il rappelle un caractère antique ; je le choisis encore parce qu'il est associé dans ma pensée au souvenir d'un épisode où je retrouve les cruelles passions qui amenèrent, en l'année 405 avant notre ère ; le massacre de trois mille Athéniens. Je n'ai certes pas au même degré que Samuel Johnson le goût des *bons hâisseurs*. Quelle âme exempte de fiel nous pourrait cependant donner le spectacle de ce dédain altier de la mort, de cet héroïsme farouche, — je serais presque tenté de dire refrogné — dont firent preuve Philoclès à Lampsaque et, vingt-deux siècles plus tard, dans les mers de l'Inde, le lieutenant Charles Moreau ?

Le lieutenant de vaisseau Moreau était embarqué en qualité de second à bord de la *Piémontaise*, frégate que commandait alors le capitaine Épron ; il fût accusé par un rapport aussi odieux que mensonger d'avoir frappé de son poignard le capitaine Larkins, du vaisseau de la Compagnie des Indes *le Warren-Hastings*,

après que ce vaisseau se fut rendu — *stabbed after the surrender*. — Le gouvernement de Calcutta expédie sur-le-champ à tous les navires de la station l'ordre de pendre à la grande vergue le lieutenant Moreau, si la *Piémontaise* a quelque jour le destin du *Warren-Hastings*. La tête mise à prix n'était pas celle d'un ennemi ordinaire. Moreau, dans l'opinion de l'amiral Baudin, son compagnon d'armes à bord de la *Piémontaise*, eût été, sans le coup prématuré qui l'atteignit, une des gloires les plus pures et les plus éclatantes de la marine française. Mais n'atténuons en rien le sentiment qu'exprimait l'amiral : *Moreau*, m'a-t-il dit souvent, eût régénéré notre marine.

La *Piémontaise* cependant continue sa croisière, fait de nouvelles prises. L'accusation du capitaine Larkins, la circulaire de la Compagnie, finissent de cette façon par arriver à la connaissance du prétendu assassin. *Les Anglais peuvent donner tous les ordres qu'ils voudront*, dit Moreau ; *je ne tomberai pas vivant entre leurs mains*. Quelques mois se passent. La *Piémontaise* rencontre la frégate *le San-Fiorenzo*. Un combat s'engage ; la nuit vient l'interrompre ; on le reprendra quand paraîtra le jour. Moreau est resté sombre ; il augure mal de l'issue d'une affaire qui jusque-là n'a pas été conduite à sa guise. *Promettez-moi*, dit-il à un jeune enseigne de vaisseau, son ami, *de me jeter à la mer, si par hasard demain j'étais blessé*. L'officier se récrie, s'efforce de détourner le funeste présage. *Promettez toujours !* On ne peut se permettre de vaines promesses avec ces stoïques ; ils ne nous pardonneraient pas d'y manquer ; l'ami détourne la tête et ne répond pas. Le lendemain, comme on l'avait prévu, l'action recommence. Moreau est à son poste sur le gaillard d'avant ; un éclat de bois le frappe à la cuisse. Il tombe ; les matelots s'empressent autour de lui. On veut l'emporter dans la cale. *Non, pas dans la cale*, s'écrie-t-il, *à la mer !* Le feu de la *Piémontaise* a faibli ; il est évident qu'elle va être contrainte à se rendre, et les Anglais viendront, le sabre au poing, demander le lieutenant Moreau ! Qu'ils aillent le disputer aux requins ! Moreau, surexcité plutôt qu'affaibli par sa blessure, repousse violemment les bras trop empressés qui le soulèvent ; il se roule sur le pont étroit de ce gaillard inondé de son sang ; une dernière secousse ; et c'en est fait ; le corps du blessé a franchi le plat-bord. L'écoute de misaine, avec son double garant, traînait à l'eau. Cette manœuvre reçoit le malheureux lieutenant et l'arrêta un instant dans sa chute. Deux matelots, — deux gabiers, — se laissent vivement glisser sur le flanc du navire. Ils étendent la main ; Moreau, par un soubresaut convulsif, leur échappe. La mer a sa proie ; les Anglais n'auront pas la leur. Quand on sonde que le vainqueur de Saint-Jean-d'Ulloa, celui que nos matelots appelaient dans leur enthousiasme le grand Baudin, se trouvait petit à côté de ce héros inconnu, on se demande à quoi tient la gloire. Il faut vivre, quoi qu'on en puisse dire, pour devenir célèbre. Plus d'un obscur soldat aurait aujourd'hui sa place marquée dans les annales du monde, si la mort ne l'avait pas fauché avant l'heure ! Ce sont les meilleurs qui se font tuer ou du moins qui font tout ce qu'il faut pour que l'ennemi les tue. Et pourtant quelques-uns ont traversé sans aucune blessure ces épreuves. N'est-il pas évident que nous sommes à toutes les heures du jour dans la main de Dieu ? La gloire, comme la vie, c'est Dieu qui la donne ; c'est aussi lui qui la détient à son gré. Qui sait d'ailleurs si, de tous les présents que sa bonté peut nous faire, celui-là n'est pas le plus chétif à ses yeux¹ ?

¹ J'ai voulu savoir quelle trace avaient gardée nos archives des services d'un officier si rempli de promesses et si brusquement moissonné dans sa fleur. Voici la note que m'a

CHAPITRE XIII. — LES DERNIERS JOURS DE LA MARINE GRECQUE.

La cause d'Athènes était irrévocablement perdue. Après une défaite si grosse de conséquences, Conon ne se hasarde pas à braver la colère de ses concitoyens ; il laisse le vent du nord l'emporter jusqu'à Chypre. Un allié fidèle, Évagoras, accueille le fugitif et n'hésite pas à ouvrir les ports où il commande aux trières vaincues. La *Paralos* cinglait, pendant ce temps, à toutes voiles et à toutes rames vers Athènes. Elle y arrive de nuit. La fatale nouvelle court de bouche en bouche. Tout était à craindre, car Athènes pendant cette longue guerre n'avait épargné aucun des petits États qui, à diverses reprises, faussèrent, pour passer à Sparte, la foi jurée. La loi du talion allait-elle l'atteindre ? L'application de cette loi eût été pour ses habitants la mort ou l'esclavage. Dans cette extrémité, Athènes se retrouva. Les premiers instants de consternation passés, les larmes données à ceux qui n'étaient plus, on ne s'occupa que des préparatifs de résistance. Les factions se turent, les rands de l'armée s'ouvrirent à tous les citoyens sans exception ; à aucun d'eux on n'eut alors l'idée de demander quel avait été son parti ou quel était son âge. Tombée sur le champ de bataille, Athènes, comme le guerrier dont nous parle le poète, *secouait sa poussière, niait sa chute et ne songeait qu'à revenir à la charge*. Lysandre cependant recueillait de tous côtés les fruits de sa victoire. Il reprenait Chalcédoine, il rétablissait un harmoste lacédémonien à Byzance. Quand il eut rendu la ville d'Égine aux Éginètes, l'île de Milo aux Méliens ; quand-il eut ravagé l'île de Salamine et effacé partout la trace de la persécution athénienne, il vint mouiller devant le Pirée à la tête de cent cinquante vaisseaux. Pausanias, l'un des rois de Sparte, l'attendait, campé depuis quelques jours déjà sous les murs d'Athènes. A la voix de Lacédémone, les Péloponnésiens s'étaient levés en masse ; chacun accourait à la vengeance et

transmise, avec son obligeance habituelle, un des conservateurs de ce riche dépôt, M. Octave de Branges :

La frégate la Piémontaise, commandée par M. Épron (Louis-Jacques), capitaine de vaisseau, faisait en 1808 partie de la station de l'île de France. Le 7 mars, se trouvant à la hauteur de Ceylan, le commandant Épron eut connaissance de plusieurs voiles qu'il reconnut pour des vaisseaux de la Compagnie. Bientôt après une frégate fut signalée. Cette frégate avait une marche supérieure ; elle atteignit promptement la Piémontaise. Le combat s'engagea. Trois fois les bâtiments le suspendirent ; trois fois ils le reprirent avec une nouvelle ardeur. La frégate française avait vu son équipage déjà diminué de cinquante hommes dans les engagements antérieurs ; elle succomba. Le chiffre de ses pertes était considérable : quarante-neuf tués et quatre-vingt-six blessés. Au nombre des morts se trouvaient deux enseignes et le premier lieutenant : Charles Moreau.

Né à Jérémie dans l'île de Saint-Domingue, nommé lieutenant de vaisseau en 1805 (le 25 fructidor an XIII), Charles Moreau, avant d'embarquer sur la Piémontaise, avait fait un voyage de circumnavigation sur la corvette le Naturaliste, de 1801 à 1803. Il était marié à mademoiselle Joséphine-Anne-Madeleine Muraire, parente du premier président de la Cour de cassation, née à Paris, le 22 juin 1782. Un décret en date du 28 mai 1809 accorda à madame Moreau une pension annuelle de 800 francs. Ce décret fut rendu sur le rapport du ministre de la marine, rapport ainsi conçu : *Sire, le lieutenant de vaisseau Charles Moreau a été tué le 8 mars 1808 dans un combat soutenu par la frégate de Votre majesté la Piémontaise contre le San-Fiorenzo. Au moment de sa mort, cet officier comptait dix ans environ de service... Ses talents, son courage, sa noble ambition, donnaient les plus grandes a espérances. Le sieur Moreau laisse une veuve et un enfant en bas âge.*

à la curée. La grande ville fut, ainsi investie par terre et par mer, Il ne lui restait plus ni vaisseaux, ni alliés, ni vivres ; elle résista quatre mois et ne capitula que devant les horreurs de la famine. Après de longs débats, la paix fut enfin accordée ; mais à quelles conditions ! Athènes en avait, dans l'ivresse de ses premiers triomphes, imposé à ses ennemis de plus dures ; cependant elle ne s'était jamais défendue de l'espoir que la Grèce ne la traiterait pas comme un de ces États sans passé, qui n'ont pour les protéger ni l'éclat de grands noms, ni l'égide de services rendus. Dans sa pensée secrète, le souvenir de Marathon et de Salamine devait encore la couvrir et désarmer jusqu'à un certain point l'inimitié du Péloponnèse. Cette illusion tomba quand Thérémène et les autres négociateurs revinrent de Sparte. Il fallait raser les longs murs et les fortifications du Pirée, livrer les vaisseaux, à l'exception de douze, rappeler les bannis, se résigner à ne plus avoir d'autres amis et d'autres ennemis que ceux des Lacédémoniens. Quelques citoyens voulurent se révolter contre ces exigences ; la majorité, une majorité écrasante, étouffa leur voix. Pouvait-on tenir plus longtemps quand déjà les morts se comptaient chaque jour par centaines ? Y avait-il intérêt à payer de nouveaux sacrifices un délai que tous savaient devoir rester sans issue ? On se soumit, et la paix fut signée. Lysandre alors aborda au Pirée ; les exilés y rentrèrent avec lui. Ce ne fut pas, hélas ! comme Athènes avait peut-être le droit de s'y attendre, le jour triste ; ce fut le *jour joyeux*. Les murs, dit Xénophon, furent abattus au son de la flûte avec une grande ardeur, et la Grèce tout entière célébra le jour qui les vit tomber comme l'avènement de sa liberté.

La Grèce se trompait : le triomphe éphémère de l'oligarchie ne fonda rien, pas même la puissance de Sparte. Alcibiade et Lysandre disparurent : Alcibiade, assailli par ordre de Pharnabaze dans un village de Phrygie ; — il avait alors quarante ans — Lysandre, mortellement blessé dans une escarmouche contre les Thébains, sur les bords du lac Copaïs. Des acteurs principaux de la guerre du Péloponnèse, il ne resta plus bientôt que Thrasybule et Conon : Thrasybule, qui chassa sans peine les trente tyrans le jour où Pausanias cessa de leur prêter l'appui d'une garnison-lacédémonienne ; Conon, qui prit dans les eaux de Cnide la revanche d'Ægos-Potamos, en se plaçant avec Pharnabaze à la tête de cette fameuse flotte phénicienne, si longtemps promise à Sparte et mise enfin au service du relèvement inespéré d'Athènes. Bien des chemins conduisent les nations à la mort ; il en est un pourtant qui les y mène plus vite que tous les autres : l'ingratitude avait perdu Athènes ; ce fut par l'ingratitude que Sparte passa, en quelques mois, du triomphe à la déchéance. Athènes s'était montrée ingrate envers ses généraux ; Sparte crut pouvoir être impunément ingrate envers son allié ; elle mordit la main qui prodiguait naguère à Lysandre et à Mindaros les subsides. L'expédition des Dix-Mille lui avait révélé la faiblesse de l'Asie ; devançant Alexandre, elle envoya son roi Agésilas faire la guerre au maître de Pharnabaze et de Tissapherne, au souverain qui venait de triompher de Cyrus, au successeur de Darius II, au roi des Perses Artaxerxès Mnémon. Sparte avait pris le goût des richesses, et ses généraux n'étaient plus assez sûrs pour qu'on leur confiât le transport du butin. Gylippe, le grand Gylippe lui-même, le compagnon d'Hermocrate, le sauveur de Syracuse, fut, peu de temps après la bataille d'Ægos-Potamos, accusé d'avoir frauduleusement décousu les sacs remis à ses soins par Lysandre, et d'en avoir soustrait un certain nombre de talents. Pour un pays qui avait fait de la pauvreté volontaire la base de l'état social, pareille conduite était d'un fâcheux exemple. La corruption se gagne comme, la peste, et de tout temps l'une et l'autre ont eu leur siège en Asie. Agésilas

cependant faisait de rapides conquêtes quand Artaxerxés prit le parti de confier le commandement de ses forces maritimes à Conon. Vainqueur des Lacédémoniens à Cnide, Conon courut les mers et fit soulever les îles. Artaxerxés, de son côté, envoyait de l'argent en Grèce. Menacée d'une coalition générale, Sparte se voit obligée de rappeler Agésilas ; quelques années plus tard, en l'année 387 avant Jésus-Christ, elle conclut avec Artaxerxés Mnémon le honteux traité d'Antalcidas. Les colonies grecques de l'Asie sont enfin replacées sous le sceptre des Perses ; la revanche des successeurs de Darius est complète. Sparte, qui désavouait jadis avec tant d'indignation -Astyochos, ne trouve que des éloges pour Antalcidas. L'abaissement des caractères a été prompt.

Laissons les Grecs achever mutuellement leur ruine ; ne parlons ni de Pollis, l'amiral de Sparte, ni de Chabrias, le navarque d'Athènes. Pollis avait cependant **un éperon armé de fortes dents de fer**, et tuait les stratèges ennemis **de sa propre main**. Chabrias ne l'en battit pas moins et rentra en triomphe au Pirée. Ce fut le premier avantage remporté par des vaisseaux athéniens sur la flotte de Lacédémone depuis la guerre du Péloponnèse. Et Timothée, et Nicolochus, et Mnasippe, faut-il n'en rien dire ? Timothée, c'était un autre Fabius. Il avait vaincu Nicolochus ; il allait probablement vaincre à Mnasippe quand on le déposa, **impatiente de ses sages lenteurs**. Il eut pour successeur Iphicrate. Ah ! par exemple, Iphicrate, je ne puis le passer sous silence. Ce nouvel amiral se hâta de grossir sa flotte de tous les vaisseaux qu'il put trouver dans les divers ports de l'Attique. Il y joignit les deux galères sacrées et, avec soixante-dix vaisseaux, se dirigea vers Corcyre. Bien d'autres, depuis l'origine de la marine grecque, avaient fait le voyage du Pirée aux Sept-Îles, mais nul ne sut, comme Iphicrate, profiter de la traversée même pour se préparer au combat. **Il ne voulut point se servir de ses voiles, quoiqu'il eût le vent favorable** ; il n'employa que les rames et, sans se détourner de sa route, exerça ainsi ses matelots. C'est tout un traité de manœuvre que ce seul passage des *Helléniques* de Xénophon. Nous y apprenons d'abord que les trières avaient deux jeux de voiles, absolument comme les galères du dix-septième siècle. Iphicrate laisse ses grandes voiles à terre et n'emporte que le petit jeu. Il fait voguer généralement par quartier, de façon que ses rameurs puissent se reposer à tour de rôle. Les signaux, — *tà simia*, — lui servent de jour à faire évoluer sa flotte. Il la forme en ligne de file, la déploie sur une ligne de front, la concentre en phalange. Au Pavillon ne se faisait pas mieux comprendre de la flotte de d'Orvilliers. Pour exciter l'ardeur de ses chiourmes, pour les dresser aux luttes de vitesse, Iphicrate a trouvé un excellent moyen : l'heure du repas venue, il conduit ses vaisseaux au large, rangés, beaupré sur poupe, les uns dans les eaux des autres. Par un mouvement de contre marche, la ligne s'est développée parallèlement au rivage. Attention ! voilà le signal qui monte : **Ordre à la flotte de pivoter tout à la fois de 90 degrés sur la droite, en d'autres termes de faire par le flanc droit**. Le mouvement s'exécute ; tous les vaisseaux ont maintenant la proue tournée vers le rivage. Le moment d'aller dîner est venu : **A terre, mes enfants, à terre ! Partez tous ensemble, et honneur à qui arrivera le premier**. Le prix de la joute n'est pas à dédaigner. Ce prix, c'est le droit d'avoir un accès privilégié à l'aiguade. Les instants accordés au repas sont comptés ; il importe donc de n'en pas perdre, et ceux qui ne pourront remplir que les derniers leur marmite courent fort le risque d'être obligés d'avaloir les morceaux doubles. Iphicrate ne craignait pas, grâce aux mesures de précaution qu'il savait prendre, de s'arrêter en pays ennemi pour y faire dîner ou souper ses équipages. Jamais il ne lui est arrivé d'être surpris. Il commençait par donner l'ordre de dresser les mâts et d'envoyer sur chaque

navire un homme en vigie, [un homme à la penne](#), disait-on au temps de don Juan d'Autriche. Du haut de ces observatoires les guetteurs découvraient une assez grande étendue de terrain pour qu'on eût tout le temps de se rembarquer avant que l'ennemi signalé arrivât sur la plage. Point de feux dans le camp la nuit ; les abords du camp éclairés au contraire. Les rôdeurs n'entrent pas volontiers dans ces cercles de lumière qui les peuvent trahir ; de plus, en cas d'attaque, on sait mieux à quelle troupe les grand'gardes vont avoir affaire. Ce n'est pas seulement de tactique navale que s'occupait Iphicrate. On lui doit aussi de nombreuses réformes dans l'armement. Il allongea la lance et l'épée, en même temps qu'il diminuait la surface du bouclier. Bien que les Grecs aient eu, dès le temps d'Homère, la prétention d'être bien chaussés si jamais leurs soldats n'avaient porté chaussure aussi légère, aussi facile à dénouer que celle qui fut inventée par Iphicrate et qui en reçut très justement le nom d'[iphicratide](#).

Quand les mœurs militaires commencent à faiblir, quand la plante humaine peu à peu dégénère, ces organisateurs minutieux, ces généraux de second ordre, qui savent appliquer leur esprit aux moindres détails, rendent de grands services. Cependant je mettrais plus volontiers encore ma confiance dans un stratège qui aurait toutes les qualités que Xénophon prête au Lacédémonien Téléutias. Voilà un nom que je n'avais jamais entendu prononcer et qui me paraît bien mériter pourtant qu'on s'y arrête. Quand Téléutias remet le commandement à Hiéras, [il n'est pas un des soldats qui ne veuille lui serrer la main ; l'un le couvre de fleurs, l'autre l'entoure de banderoles ; ceux qui arrivent trop tard, au moment où le vaisseau s'éloigne, jettent des couronnes dans la mer et prient les dieux de veiller sur leur chef.](#) Les Spartiates éprouvent un revers : de qui font-ils choix pour le réparer ? De ce même Téléutias qui, au dire de Xénophon, ne s'est encore fait remarquer [ni par de grands périls courus, ni par des ruses de guerre remarquables](#), mais qui, pour tout secret et pour tout mérite, a su conquérir l'affection de ses troupes. Téléutias arrive sans argent pour prendre le commandement d'une flotte indignée de n'être pas payée depuis de longs mois ; son nom seul, a transformé les visages ; les matelots témoignent hautement leur joie et se déclarent prêts à le suivre. [Soldats, leur dit Téléutias, ma porte jusqu'à présent vous a toujours été ouverte ; ce n'est pas aujourd'hui qu'elle pourrait vous être fermée. Avez-vous des réclamations à m'adresser ? Je suis prêt à les entendre. Vous savez bien qu'avant de songer à ma subsistance ; je me serai occupé de pourvoir à la vôtre ; je préférerais rester deux jours sans vivres plutôt que de vous voir en manquer un seul jour. Les Barbares nous refusent leurs subsides ; apprenons à nous en passer. L'abondance qu'on se procure les armes à la main, aux dépens de l'ennemi, est la seule qui convienne à des hommes libres.](#) Cette abondance, où Téléutias compte-t-il donc aller la chercher ? Au Pirée même ! Au Pirée, avec douze trières, car Téléutias ne veut compromettre dans cette expédition que douze vaisseaux. Oui, au Pirée ! et tout est admirablement calculé pour que l'aventure réussisse. Téléutias sait qu'une fois mouillés dans le port, les triérarques s'y croient en sûreté et ne s'astreignent plus à coucher à bord ; les matelots même se dispersent à terre. Il part de nuit, et s'arrête à moins d'un kilomètre de l'entrée du Pirée. Dès que le jour se montre, il prend avec son vaisseau la tête de la colonne. Les Athéniens ne s'attendaient pas à une telle audace. Quand ils accourent en armes sur le rivage, les vaisseaux de Téléutias ont déjà fait main basse sur tous les vaisseaux de transport. Sous les yeux ébahis des hoplites et des cavaliers, les trières de Lacédémone emmènent à la remorque cet immense butin. Jamais coup de main ne fut plus heureux et plus prompt, Il y eut même, assure-t-on, des marchands et des triérarques

enlevés dans leur lit au milieu du bazar. L'amiral Baudin surprit Vera-Cruz en 1838 : il ne montra pas alors plus de décision et n'obtint pas un plus complet succès.

Toute marine qui se garde mal est incontestablement une marine qui s'effondre. Les Athéniens n'en étaient pas sur ce point à leur première leçon. Déjà Gorgopas avait joué à Eunome un de ces [vieux tours de matelot](#) qu'il nous faudra rapprendre si jamais notre marine rentre en lice. Eunome le rencontra revenant d'Éphèse et le poursuivit jusqu'à Égine. Gorgopas fit la sourde oreille à toutes les provocations. La nuit venue, Eunome allume le fanal de sa galère capitane, donne l'ordre à ses vaisseaux de le suivre et se dirige vers les côtes de l'Attique. A peine est-il parti que Gorgopas se met dans ses eaux et le suit sans bruit. Au lieu de se servir de la voix pour donner le rythme à la vogue, les céleustes frappent doucement des cailloux l'un sur l'autre. Eunome ainsi conduit, sans s'en douter, à l'aide du phare qui brille à son mât, deux escadres : la sienne et celle de Gorgopas. Au moment où il va jeter l'ancre, où déjà quelques-uns de ses vaisseaux commencent à s'amarrer au rivage, la trompette lacédémonienne se fait entendre. On fond sur ses trières, et avant qu'il ait pu se reconnaître, on lui enlève quatre, qui font route pour Égine.

Tout passe, l'ascendant même le mieux affermi. On ne trouvera pas souvent une nation de canotiers comme le fut le peuple athénien. Il y avait près d'un siècle [que les fesses du pauvre Démos avaient fatigué à Salamine](#), et Démos, tout vieux qu'il pût être, maniait encore la rame et la lance avec vigueur. Cependant peu à peu ses grands hommes de mer prenaient le chemin des Champs Élysées : Thrasybule avait été tué en 390 dans les eaux de la Cilicie ; la guerre sociale, cette guerre qui rassembla, pendant trois années consécutives, contre Athènes les forces combinées de Chio, de Rhodes, de Cos et de Byzance, coûta la vie à Chabrias, envoya végéter dans l'exil Iphicrate et Timothée. Quand il fallut faire face à Philippe de Macédoine, monté sur le trône en 360, il ne restait plus que Charès. Charès, vieilli, ce n'était pas assez. On lui associa pour le commandement des troupes Lysiclès, et Lysiclès alla perdre, en l'an 338 avant Jésus-Christ, la bataille de Chéronée. On se relève d'une bataille perdue, on ne revient pas à la vie, quand une longue corruption a tari toutes les sources des vertus publiques. Il n'y avait plus place en Grèce que pour l'empire d'Alexandre ; mais l'empire d'Alexandre, c'est la fin de la Grèce ; c'est du moins pour nous la fin de la marine grecque.

Si nous ne tenions à borner ce récit, nous rencontrerions bientôt sous nos pas une autre marine, plus massive, plus puissante peut-être, construite avec les immenses ressources de l'Asie. Ce ne serait plus cette marine agile, intelligente, faisant à la manœuvre une si large part et tout à fait digne de nous offrir, avec sa tactique, son héroïque histoire comme un enseignement.

CHAPITRE XIV. — UN MOT SUR LE PASSÉ ET UN PROGRAMME POUR L'AVENIR.

Nous avons vu la marine grecque sur maint champ de bataille. Quelle idée nous faisons-nous maintenant des instruments qu'elle y amenait ? On doit s'attendre à ce que j'exprime enfin sur ce délicat sujet ma pensée. Je ne la cacherai pas plus longtemps. Écartons d'abord de la question les vaisseaux de transport. Ceux-là eurent des qualités nautiques qui ne le cédèrent en rien à celles des hourques marchandes de tous les pays. S'ils avaient possédé la boussole, ils auraient doublé le cap de Bonne-Espérance ; il n'est pas même certain que, sans ce précieux secours, ils n'aient pas accompli, du temps de Néchao, plus de six cents ans avant Jésus-Christ, le fameux périple tenté dans le sens opposé par Hannon. En tout cas, pour ma part, je les en déclare capables. Une jonque chinoise, montée, il est vrai, par des matelots anglais, — est bien venue à Londres et en est répartie. Un paquebot de New-York est allé à la voile transporter son industrie dans le Yang-tse-kiang. J'aurais aussi bien cru un des bains flottants de la Seine en état de faire ce voyage. Le vaisseau de combat des anciens est tout autre chose que leur vaisseau marchand. Il est construit pour la lutte ; on ne l'a point bâti pour affronter la mer. Chargé jusqu'à couler bas d'équipage, n'ayant pas même de cale où déposer ses vivres, il est tout muscle. On a voulu qu'il pût se passer du vent, et, dans mainte circonstance, il le devance. Sa vitesse n'a d'égale que sa légèreté. On le tire à terre, on lui fait franchir les isthmes, on l'accoste à tous les rivages. Il marche en avant, en arrière ; il tourne sur lui-même avec une aisance et une promptitude merveilleuses. Que la trirème d'Asnières en fasse autant ! De plus, ce vaisseau si bien doué pour la marche et pour la manœuvre est ponté ; il l'est du moins sur tout l'espace qui doit couvrir et qui, sert à protéger les rameurs. Le pont est la place d'armes des hoplites. Ils s'y installent pour lutter, en cas d'abordage, de pied ferme. Quant aux rameurs, ils sont, je le reconnais, divisés en trois classes : les thranites, les zygites et les thalamites. Ces trois classes n'ont pu, à mon sens, constituer que trois portions de la chiourme destinées à se relayer. Elles étaient distribuées, dans l'ordre où je les ai nommées, de l'arrière à l'avant. Les bancs qu'occupaient les thranites près de la poupe, les zygites au centre, les thalamites à la proue, étaient-ils de niveau ? Y avait-il au contraire un ressaut à chacune des trois divisions de la vogue ? Je n'y aurais point d'objection sérieuse, car de tout temps on s'est montré porté à enhucher les poupes, à surbaisser par contre les avants. J'inclinerais cependant à écarter cette concession même. La trière, suivant moi, n'a été qu'une pentécontore à couverte, et il est inutile d'introduire des complications dans sa charpente pour la mettre d'accord avec les textes que j'ai cités. Hérodote, Thucydide, Xénophon sont gens du métier ; j'ai dans leurs renseignements et dans leurs expressions toute confiance. Pharnabaze me raconterait le combat de Cnide que je ne m'engagerais pas à prendre à la lettre ce qu'il m'en dirait. S'il chargeait un peintre de transmettre à la postérité le souvenir d'une aussi glorieuse journée, je n'en croirais pas aveuglément cet artiste, à moins qu'il ne fût Athénien. Quant aux sculpteurs et aux numismates, je leur laisserais, volontiers-les coudées franches ; leur rôle n'est pas de représenter exactement les objets. Il y, a delà science héraldique dans tout ce qui se confie au bronze ou à la pierre. Les vases de terre cuite ne sont pas tenus à plus de fidélité. Je dois trop aux érudits, je leur ai fait trop d'emprunts, pour oser parler avec légèreté de leurs veilles ; mais, de grâce, qu'ils examinent à nouveau, s'ils en ont le loisir,

les textes sur lesquels leur opinion jusqu'ici s'est basée. Je leur soumets humblement mes doutes, mon sentiment même ; si je me trompe, qu'on me ramène aux carrières ; je veux dire aux vaisseaux modernes sur lesquels ma vie s'est passée¹.

Et la marine de l'avenir ; n'en dirai-je donc rien en finissant ? Ce n'est pas par de simples échappées que j'ai pu justifier suffisamment mon titre. La marine de l'avenir, ce n'est pas, veuillez me prêter sur ce point quelque attention, tel ou tel système d'architecture navale. La marine de l'avenir, c'est, dans ma pensée, celle qui peut ouvrir aux plus grandes armées la route des capitales. Vous faut-il du temps pour réaliser un dessein aussi ambitieux ? prenez-en ! prenez un siècle ; prenez-en même deux : rien ne presse ; mais soyez certains que le jour où un nouveau Napoléon paraîtra sur la scène, on en viendra là. En attendant, pourquoi ne ferions-nous pas un simple essai, un essai sur une échelle infiniment petite ? Le problème, est facile à poser : Voici un régiment, un escadron, une batterie. Transportez-les, débarquez-les ; rembarquez-les sur la première plage venue. Quand vous aurez réussi pour un régiment, pour un escadron, pour une batterie, la flottille ne sera pas construite, elle sera fondée. Vous en posséderez le type. Si ce type est introuvable, vous aurez du moins l'avantage de le savoir.

Est-ce à dire que je veuille réduire la marine moderne à cette poussière navale ? Si l'on interprétait ainsi ma pensée, je me serais bien mal fait comprendre. Nul n'est plus que moi convaincu qu'il n'est point d'opération dirigée contre le littoral ennemi qui ne suppose avant tout l'occupation de la mer. La flottille doit être couverte par la flotte. Il y a d'ailleurs un soin plus pressant que celui d'envahir le territoire des autres ; on a d'abord à protéger le sien. Établir la sécurité des passages, se porter en force à l'ouvert des grandes voies maritimes, tel est le premier devoir d'une marine qui veut affirmer sa prépondérance. Le commerce peut alors se poursuivre sans interruption, se poursuivre avec autant de confiance qu'en pleine paix ; les grandes pêches ne cessent pas de pourvoir à l'alimentation publique ; on reste en communication avec l'univers. Pour un pays refoulé par l'invasion sur lui-même, fut-il jamais rien de plus essentiel ? Vous avez fortifié Paris ; ni ses murailles, ni son héroïsme ne l'ont sauvé : Toulon, Brest et Cherbourg auraient pu, au contraire, devenir pour un temps indéterminé le refuge de l'indépendance nationale. Qu'on rende ces trois ports inexpugnables du côté de la terre, la marine saura bien empêcher que la famine ne vienne les livrer, comme elle a livré la grande capitale, à un ennemi qui fût demeuré, sans la famine, impuissant. La flotte, croyez-le bien, a cessé d'être un luxe ; elle peut devenir, en quelques années, le bras droit de la France. Plus j'étudie l'histoire, plus je me pénètre de cette vérité : sans Cadix, il n'y aurait peut-être plies aujourd'hui de nationalité espagnole. Et Scipion ! Et Agathocle ! Est-ce qu'ils ne nous ont pas laissé, eux aussi, quelque exemple, à suivre ? Ayez foi dans la marine ! Donnez-lui, sans hésiter, tout ce que son importance réclame ! Ne la couronnez pas de tant de fleurs, mais ne mutiliez plus ses cadres ! Savez-vous, dans ces cadres, ce qu'il dépendrait de vous, à l'heure du besoin, de faire entrer ? Une armée de matelots ? Mieux que cela, je pense : une population de

¹ Un décret de la Convention nationale portant la date du 27 novembre 1792 m'est signalé par une obligeante correspondance de Bruxelles. Ce décret décerne une récompense au sieur Babu [pour la découverte des trirèmes des anciens](#). La question serait donc vidée, s'il fallait croire la grande Assemblée, en cette question si controversée, infaillible ; mais la Convention avait fort à faire au mois de novembre 1791, et le sieur Babu peut fort bien avoir abusé de son innocence.

canonniers ! Grâce aux soins persistants d'une administration dont les vues n'ont certes pas manqué sur ce point de profondeur, il n'y aura guère de pêcheur français qui ne soit devenu, dans l'espace de dix ou douze ans, un canonnier de premier ordre. Nos ressources, on le voit, sont immenses ; elles ne sont pas dispersées, comme celles de nos voisins, sur toutes les mers du globe ; notre magnifique littoral nous les garde ; sachons seulement en user !

L'Europe aujourd'hui est tout à la défensive. Chacun s'applique à combler ses rades, à hérissier ses côtes de canons ; à semer l'entrée de ses ports de torpilles. Le beau profit si l'on doit être refoulé dans l'enceinte de ses arsenaux et enfermé, pour ainsi dire, au fond de sa tanière ! *Rule, Britannia, rule the waves !* Donnez-moi le large, la possession incontestée de la haute mer, je vous tiendrai quitte du reste. Le large appartient aux gros bâtiments. Les gros bâtiments par malheur me paraissent avoir une fâcheuse tendance à se déshabituer des navigations d'hiver. Qu'on les ménage, rien de mieux ; mais qu'on songe en même temps à trouver le moyen d'amariner leurs équipages. Je proposais naguère à l'amiral Rigault de Genouilly d'attacher un navire à voiles à chacun des bâtiments cuirassés de l'escadre. On eût pu de cette façon laisser impunément les colosses dormir sur leur lit de roses durant toute la saison des tourmentes. Les colosses auraient eu leurs grasses nuits, leurs journées sereines ; les marins qui les montent n'en seraient pas moins demeurés capables d'affronter légèrement les épreuves dont se riaient autrefois nos pères. Bloquer l'entrée de l'Iroise ou l'embouchure tempétueuse de l'Escaut, d'une extrémité de l'hiver à l'autre, pendant ces quatre mois noirs retranchés maintenant de nos exercices, a été jadis pour nos' escadres, non pas tout à fait un jeu, mais du moins un péril accepté comme une de ces nécessités du métier devant lesquelles ne recule pas une marine sérieuse. Nous n'aurons pas toujours à couronner de nos pièces de marine des bastions, à faire campagne au sein de nos provinces envahies. Notre lot est de naviguer ; apprenons de nouveau à naviguer dans les conditions les plus dures, et puisqu'il serait trop coûteux de nous vouloir aguerrir à bord de bâtiments dont la construction seule représente le budget de plus d'un État, aguerrissons-nous, — la chose est facile, — sur les vieux bâtiments qu'on est en mesure de nous prêter. Faisons notre éducation de soldats à bord des cuirassés, entretenons notre éducation de marins aux dépens de cette flotte proscrite qui s'en va dépérissant chaque jour sans profit. Il faut chasser le mal de mer de nos rangs ; prenons garde qu'il ne finisse par y élire domicile : nous ne serions plus que des hoplites du second ban. La Cochinchine et la Nouvelle-Calédonie nous ont rendu un grand service, — le plus grand qu'elles soient probablement : appelées à nous rendre, — elles ont amariné, par les nécessités de leur ravitaillement, une portion notable de nos équipages ; occupons-nous d'amariner, sans plus tarder, le reste.

Si les peuples s'entendaient [pour suspendre leurs armes dans l'âtre, près de la crémaillère](#), il n'y aurait plus de guerre. Ce fut un instant l'espoir de la Sainte-Alliance ; on ne sait que trop avec quelle rapidité s'évanouit ce beau rêve. Il en est de la navigation comme de la guerre ; chacun est obligé de régler ses allures sur celles de son voisin. C'était sans doute, un heureux temps que celui où [l'apparition de la grue traversant le ciel en longues files avertissait le pilote de démonter jusqu'aux premiers jours du printemps le gouvernail](#). Mais ce temps est passé, et la marine moderne, dans sa force, n'a plus le droit de regarder aux saisons : Du moment que [les Lacédémoniens y vont de tout cœur](#), nous ne pouvons, comme les Béotiens, nous borner [à faire semblant de tirer](#). La flotte qui se montrera la plus, apte à braver la tempête, qui affrontera le mieux les

parages difficiles et les nuits orageuses, sera, quelle que soit sa composition numérique, la première flotte du monde. Le vaisseau moderne est un cheval de sang ; il ne faut pas lui donner, par excès de prudence, les allures d'une rosse. Qu'il offre le combat à ce vent qui mugit, à cette mer démontée qui bouillonne, on verra bientôt de quel côté est la force et où Dieu, de nos jours, a mis sa puissance.

She walks the waters like a thing of life
And seems to dare the elements to strife.
Who would not brave the battle fire, the wreck,
To move the monarch of her peopled deck ?

Jean-Jacques était d'avis que l'appareil dont nous entourons, dans notre zèle, l'heure suprême, ne servait qu'à nous avilir de cœur et à nous faire désapprendre à mourir. Le bruit que nous faisons autour du moindre sinistre court bien mieux le risque de nous faire désapprendre à naviguer. La responsabilité du marin est assez grande déjà sans qu'on la vienne aggraver par des mièvreries ou par des dithyrambes. Encourageons l'audace, éveillons l'esprit d'entreprise, rassurons les trembleurs. Il est tel officier qu'une batterie chargée de mitraille ne ferait point pâlir, qui se trouble dès qu'il voit se dresser devant lui le fantôme du conseil de guerre : Ce n'est certes pas ma faute s'il en est ainsi. J'ai assez prêché la nécessité d'alléger le fardeau des responsabilités navales, j'ai assez montré à quel point le malheur me trouvait, en toute occasion, indulgent pour me croire fondé à signaler le germe délétère qu'un esprit inconsideré de critique s'exposerait à introduire peu à peu dans nos rangs. On comptait autrefois ses naufrages avec presque autant d'orgueil que ses combats ; nos grands hommes de mer, les Duquesne, les Tourville, ne les comptaient plus, parce que leurs naufrages devenaient, comme leurs faits d'armes, trop nombreux : ce fut la grande époque. Il est vrai que des vaisseaux se construisaient et s'équipaient alors pour quelques centaines de mille francs ; avec le matériel qu'on nous confie aujourd'hui, la moindre avarie se chiffre par millions. Il est donc indispensable, je le répète, qu'on, nous donne, pour nous faire la main, des instruments moins, coûteux.

Ces questions que j'expose à chaque nouveau travail sorti de mes loisirs auraient été promptement saisies par les Athéniens ; je ne les aurais pas soumises sans quelque appréhension à l'appréciation du consul Duilius. Le consul m'aurait peut-être jeté brutalement son corbeau à la tête, et cependant je crois que sans les marins de Locres, de Thurium, de Tarente, sans ceux de Sélinonte et de Syracuse, son fameux corbeau n'aurait pas fait merveille. Je me propose d'y regarder un de ces jours de plus près. Pour le moment, je me contenterai de résumer ici des vœux qui ne sont que le complément du chapitre que j'intitulais en 1871 : *Institutions nécessaires*. Je demande avant tout une flotte de haut bord montée par des marins, et non pas seulement par des canonnières et par des soldats. A côté de ce puissant corps de bataille qui se tient dans les eaux profondes, je range l'*inland squadron*, la ligne des avisos destinée à serrer de plus près le littoral. C'est à cette escadrille que je réserve l'emploi de tous les moyens auxiliaires qu'on accumule aujourd'hui ; sans se préoccuper du danger d'y apporter une confusion étrange et périlleuse, à bord de nos grands navires de combat. Nous avons une flotte de transport ; je n'y renoncerais pas, car une pareille flotte peut servir à rapprocher la base d'opérations de la flottille. On sait que la flottille, — j'ai pris soin de le dire, — sera toujours astreinte, par son essence même à de très courtes traversées. La flottille d'ailleurs ne se charge que des soldats ; elle laisse aux *onerariæ* le gros matériel et les vivres.

Mon programme est vaste ; il peut toutefois tenir dans quelques mots. Ce programme comprend : en premier lieu, une flotte de guerre qui soit en état de croiser pendant deux ou trois mois au large, sans avoir à renouveler sa provision de charbon ; une flotte par conséquent munie d'une voilure suffisante, une flotte que les tempêtes d'hiver n'obligeront pas à rentrer précipitamment au port. Éclairant cette flotte et la secondant au besoin, la grande escadrille des avisos constituera en quelque sorte l'avant-garde de l'armée navale. Cette escadrille, je la livrerai sans crainte à toutes les expériences, à toutes les innovations, que je désirerais, au contraire, écarter soigneusement de notre matériel blindé. Si l'on peut armer les avisos de torpilles, torpilles de traîne ; torpilles de choc, torpilles automotrices, — je m'en réjouirai et j'y verrai un notable avantage ; nos vaisseaux ne s'en trouveront ainsi que mieux flanqués. Enfin, dernier souhait, je dirai presque, si l'on veut bien excuser cette prétention, dernier espoir, couronnement longtemps attendu des vœux que j'ai nourris à travers les vicissitudes d'une carrière qui embrasse trois expéditions aboutissant à un débarquement, la flottille viendra prendre la place que les temps lui assignent, en arrière de la flotte de combat, en arrière de la flotte des avisos, en arrière même de la vieille flotte des transports. Cette flottille ne sera encore qu'une flottille d'étude, mais elle portera dans ses flancs le germe de la marine à laquelle je m'obstine à laisser, comme un heureux présage, le nom de marine de l'avenir.

FIN DE L'OUVRAGE